FEB 24 1938
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1938

LUCIEN MAULVAULT	*Glaïeul noir* — I.	721
J. BENOIST-MÉCHIN	*Le Putsch de Munich (1923)*	745
ALPH. DE LAMARTINE	*Lettres inédites*	770
CAMILLE MAUCLAIR	*En Égypte*	790
IGNACE LEGRAND	*La Jeune Anglaise.* — Fin	813
F.F. LEGUEU	*L'Art d'emprunter.*	847
R. DE ROUSSY DE SALES	*La Rechute américaine*	857
GÉNÉRAL L. KOELTZ	*Ludendorff à Tannenberg.* — Fin	876
GÉRARD BAUËR	*J. de Lacretelle à l'Académie*	910
★ ★ ★	*Le quatrième Cabinet Chautemps*	916
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*	921
PAUL ALFASSA	*La Caricature anglaise*	931
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	937

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

45e ANNÉE *NUMÉRO 4*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

Du bulletin de la *Revue de Paris* de février 1838 (première *Revue de Paris*), nous extrayons les passages suivants :

Quand un ministère poursuit la presse et présente des lois, on dit qu'il est persécuteur et qu'il ne peut gouverner avec la liberté de la presse. Quand il supporte des attaques et qu'il se contente d'en appeler au bon sens public, qui fait toujours justice, après tout, on dit que c'est un ministère corrupteur et qui achète les journaux. Pour nous, sans professer une haute admiration pour tous les organes périodiques de l'opinion, nous pensons que le meilleur moyen de gagner les journaux, et de les corrompre à ce point de les rendre ministériels, ce grand crime aux yeux de ceux qui ne le sont pas dans le moment, c'est de gouverner avec un esprit de justice et de modération incontestable, de faire avec soin les affaires du pays, de s'y mettre de toute son âme, sans se décourager par les difficultés, et de respecter tous les droits, même les droits de ceux qui s'attaquent le plus vivement au pouvoir. Ce genre de corruption, le plus difficile de tous, il est vrai, est aussi le plus efficace. Il n'y a pas de fonds secrets, quelque considérables qu'on les suppose, qui pourraient corrompre si promptement la presse et l'entraîner, quoi qu'elle en ait ; car il faut que la presse corrompe aussi les lecteurs et les abonnés pour les retenir, et comme elle ne peut les subventionner, elle se trouve forcée de leur parler un langage qui ait au moins l'apparence de la justice et de la raison.

Le dernier bal des Tuileries, où se sont rendues près de cinq mille personnes, a été admirable d'ordre, de bon goût, de luxe et d'éclat...

Le roi, ayant à sa droite la reine et à sa gauche madame la duchesse d'Orléans, se trouvait, comme d'ordinaire, sur une estrade dans l'immense salle des Maréchaux, dont plus de mille femmes, étincelantes de diamants, couvraient toutes les banquettes. On remarquait M. le duc de Nemours, au milieu d'un vaste groupe de jeunes officiers, et M. le duc d'Orléans entouré des anciens généraux de l'armée qu'il se plaît à entendre. Cette fête, toute nationale, l'une des plus brillantes de toutes celles que le roi a déjà données, durait encore à deux heures du matin. A ceux qui disent que le roi des Français n'a pas de cour à montrer aux autres souverains, on peut répondre qu'il avait, ce jour-là, une cour vraiment imposante par son éclat, et à ceux qui accusent le Gouvernement de Juillet de vouloir en créer une, on peut dire, avec raison, qu'une réunion comme celle du 21 février rend impossible toute idée de cour telle qu'on l'entend.

GLAÏEUL NOIR

« Comme tant de voluptueux, il n'utilisait de la réalité que les tristesses. »

MAURICE BARRÈS

ALAIN DESTAGEL posa son verre et demeura un instant silencieux. Dans son regard, que je connaissais si inflexible, quelque chose comme de la tendresse venait de se répandre, jetant un voile de douceur sur la lueur de ses prunelles, dans l'ombre de ses arcades sourcilières.

— Eh bien, non, me dit-il. Pensez tout ce que bon vous semblera à Saint-Jean-de-Luz, mais la dame d'Arotsenia n'est pas ma maîtresse. Vous vous trompez tous, et toi aussi, mon vieux Paul. L'histoire de cette jeune femme — ou la mienne, si tu préfères — je vais te la raconter d'un bout à l'autre. Tu peux la répéter. Aucune importance... Et même, en y réfléchissant bien, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux qu'ici tout le monde la connût. Oui, cela vaudrait mieux... Pour elle surtout... Cette histoire-là, d'ailleurs, elle ne fera rire que les sots. Ils auront ainsi une belle occasion de se trahir.

Il avait appuyé la tête contre le dossier de son fauteuil, et regardait plus haut que terre. Sur ces traits couturés de plis amers, il y avait tout le hâle de l'été finissant, un hâle rendu plus sombre par le crépuscule. De la tonnelle de platanes, une feuille déjà fauve s'était détachée et tomba sur la table. Il la prit et la froissa longuement sans rien ajouter encore, tout au recueillement du récit qu'il allait entreprendre. Derrière lui, du côté d'Arotsenia, plus loin que les jardins d'Ascain noués d'ombrages, la montagne pâlissait de soleil,

comme appuyée sur le ciel clair. Tout était calme, pacifique. On n'entendait sur la place du village que le bruit mat, sans cesse répété, de la pelote heurtant le fronton, puis la paume d'un joueur solitaire qui s'exerçait. Destagel parut sortir de son rêve.

— Vois-tu, reprit-il enfin avec lenteur, dans la vie, il ne faut pas aimer les femmes pour ce qu'elles nous donnent, mais pour les sentiments qu'elles nous inspirent. C'est entendu, votre dame d'Arotsenia ne m'a rien donné d'elle, rien du moins de ce qu'on attend communément d'une femme. Ni cœur, ni étreinte. Rien, rien que sa présence, une présence qui m'enchante et qui me brûle. Les deux à la fois... Mais elle sourit et je suis payé. C'est ce sourire-là que vous lui voyez tous lorsqu'elle s'assied à ma table ou prend mon bras pour danser. Il y a des gens qui relèvent de maladie. Elle relève de misère, elle... Misère morale, misère nerveuse. Et pour moi, il ne faut pas que la beauté souffre. D'ailleurs, tu vas comprendre...

Il ferma les yeux un instant. Peut-être éprouvait-il ici une pudeur. Mais sa voix s'éleva de nouveau, une voix au timbre contenu, comme à l'approche d'une émotion trop forte.

— Au moment de raconter une histoire, dit-il, je me demande toujours où elle commence vraiment. Au fond, rien dans la vie n'a ni commencement, ni fin. Quand on songe au nombre des circonstances fortuites dont se compose un destin, on arrive à ne plus savoir, à ne plus oser savoir, surtout... Enfin, il faut s'efforcer de tout dire. Eh bien, cette jeune femme, je l'avais rencontrée autrefois et oubliée ensuite. Peut-être, à tout bien considérer, est-ce à ce souvenir que je dus ma détermination, un soir de juin, à Madrid, bien que rien ne soit moins certain. Tu jugeras toi-même.

En tous cas, lorsque je partis pour l'Espagne, il y a bientôt quatre mois de cela, comme membre de la mission médicale de la Croix Rouge, Laura Sandoval, celle que vous appelez la dame d'Arotsenia, ne représentait pour moi qu'une fiche parmi beaucoup d'autres fiches dont mes poches étaient bourrées. « Laura Sandoval, née Labartès, disparue le 19 juillet 1936, à sept heures du soir... » Disparue dans ce gâchis gigantesque qu'on appelle la guerre ! Et combien, combien

d'autres comme elle, n'est-ce pas? Des centaines de mille... Oui, rien qu'une fiche... Des hommes qui ont franchi cette frontière-ci sans seulement emporter sur eux un papier de ce genre, une lettre, un appel, je n'en connais pas. Tu as fait cela, je l'ai fait. Nous avons tous, dans cette Espagne exsangue, écrasée de lumière et de souffrances, cherché une trace, interrogé, remué des décombres, traîné dans les cimetières et chez les *alcaldes* en répétant un nom, le crayon d'une main, notre *solicitud* de l'autre. Une mission internationale, tu imagines ce qu'elle peut en emporter avec elle...

Donc, la recherche de Laura Sandoval m'échut, et avec celle-là une vingtaine d'autres. Labartès, Sandoval... C'étaient des noms qui ne me rappelaient rien. Des noms qui pouvaient être espagnols ou français. « Née en 1913 à Paris et mariée à Biarritz en 1935 à Mateo Sandoval, industriel à Madrid, actuellement sans profession à Zarauz. » On pouvait imaginer que la requête était signée de ce Mateo Sandoval. Encore un ménage, une famille peut-être, que la Révolution avait surpris au cours d'une séparation provisoire. « Je rentrerai après-demain », avait peut-être dit l'homme. Mais cet après-demain-là, s'était trouvé être le 19 juillet 1936. Et la foudre était tombée sur l'Espagne le 18.

Non, Laura Sandoval, cela n'évoquait rien dans ma mémoire. Pas même cette fille brune et rieuse de vingt ans que j'avais pressée par jeu dans mes bras sur la route d'Herboure, un soir comme celui-ci, tiens, avec une écharpe d'ouate sur la Rhune. Elle m'avait cédé une seconde — oh, ses lèvres seulement — pour que je la désire davantage ensuite. Nous étions rentrés tard, à la nuit complète, un peu en arrière de la bande. Dans la voiture, j'avais caressé sa main, de la paume aux entre-doigts. Elle songeait déjà à autre chose ! A vingt ans, un baiser n'est rien. Et moi, tout près d'elle, j'étais dans ces ténèbres du cœur qui précèdent souvent de fort longtemps les grandes amours. Je n'avais eu aucune intuition. Elle partait le lendemain, mademoiselle Labartès. Je crois bien que je ne la revis plus. Et son nom même devait s'effacer de ma mémoire.

Il arriva qu'à Madrid je fus même sur le point de ne pas m'occuper d'elle, non pas que son sort eût été parmi les plus

indéchiffrables, mais au contraire parce que, de diverses sources, il me revenait qu'elle était en bonne santé et qu'elle avait eu la chance, peu après son arrestation, d'être relaxée sous condition, et d'échapper du même coup aux fusillades. « Infirmière dans une clinique d'Atocha »... Je me vois encore, écrivant ce renseignement digne de foi dans la marge blanche du questionnaire, assis sur un banc, dans un abri souterrain, du côté de la Puerta del Sol. Le bruit des torpilles ébranlait la terre. Autour de moi, il y avait des visages très pâles, mais pleins de cette sérénité dans l'épreuve qui est la seconde beauté de l'Espagne, après celle de ses cathédrales. Un vieux bonhomme, près de moi, lisait près du soupirail les *Novelas Ejemplares*, de Cervantès, en attendant que le bombardement finît. Par moment, il épelait tout haut pour bien s'entendre et ne s'occuper de rien autour de lui. Et les enfants le regardaient sans comprendre.

Laura Labartès y Sandoval : *En buena salud*, écrivais-je. Rien ne me tirait par la manche, absolument rien. Cela me suffisait. Je n'irais pas jusqu'à cette clinique. Madrid sentait le plâtre et la mort. J'avais hâte de fuir. Atocha? Avec tous les détours et les stations forcées dans les abris, c'était une heure de marche. Allons, on se contenterait de cela : *En buena salud*... Il y en avait d'autres qu'elle à retrouver, et bien davantage encore qu'on ne retrouverait pas.

Mais un matin, la veille de mon départ, je me décidai tout d'un coup. Pourquoi? Oui, pourquoi... Il faisait beau, un soleil de Castille, écrasant, qui plaque les ombres au sol comme pas un; un soleil qui met comme un moule de lumière sur les choses. Le bruit du canon avait cessé depuis bientôt une heure. Et pourtant, il avait tonné sans répit depuis l'aube, à ne plus pouvoir dormir. Que signifiait cette rage, puis ce silence? Quand il s'agit de la guerre, tout dépasse l'entendement individuel. L'absurdité poussée jusqu'au sublime... Qu'on les regarde par le détail ou autrement, vraiment les guerres n'ont que cette grandeur-là : celle de l'absurdité, oui...

Bref, on n'entendait rien que le bourdonnement d'un avion naviguant seul, très haut. Tout en pressant le pas, je suivais des yeux son éclat de fer-blanc dans le ciel vide, d'un bleu épais. Sous lui, où j'étais, moi, il y avait des rues, encore

des rues, mais des rues désertes, comme étamées de soleil, dépavées par places, avec du verre cassé partout. Pauvre ville ! Déshabitée en apparence seulement... Nue, semblait-il, dans ce jour aveuglant, sans même son odeur habituelle d'huile et d'encens, comme si, dans toutes ces maisons bien rangées, aux fenêtres sans regards, on avait à la fois cessé de prier et de se nourrir.

Mes tempes battaient dans cette chaleur de four. Mais j'allais toujours vers Atocha. Ce serait-là ma dernière démarche. Ensuite la France, la France humide et douce comme un fruit.

Ah ! Il faut être allé là-bas pour comprendre, n'est-ce pas ?

Devant la clinique, il y avait un jardinet. Appuyés au portail, assis sur le sol dans une frange d'ombre, des miliciens en armes me regardaient venir : *Donde va?* — la phrase rituelle — tandis que les mégots, entre leurs lèvres, passaient d'une commissure à l'autre. Je tendis mes papiers en demandant le docteur Aranaz, un chirurgien qui opérait constamment dans la maison et pour lequel j'avais un mot d'introduction.

J'attendis longtemps, debout dans ce feu qui descendait du ciel. Je n'éprouvais en cet instant qu'un ennui pénible, presque physique, absolument comme si, tout à l'heure, rien n'allait se produire qui déciderait de mon destin. Une camionnette venait d'arriver et tournait dans la cour. Elle était remplie de loques humaines qu'on déchargeait en long sur des brancards de fortune, avec une couverture par dessus. Des soldats, des victimes... Je vois encore leurs visages en sueur, leur air de dormir dans les ténèbres de la souffrance, ces têtes sans force roulant à droite et à gauche, au gré des mouvements qu'on imprimait à leurs corps gisants. Des mouches étaient accrochées à leur bouche, suçant à même la salive de leur rictus.

Sauf un seul, qui murmurait dans sa fièvre, un Riffain, le front encore ceint de son turban beige, tous se taisaient, stoïques ou abrutis de stupéfiants. On les amenait de la Cité Universitaire où, le matin même, une mine avait explosé, pulvérisant un blockhaus.

— Des insurgés...

Les miliciens eurent une grimace de mépris.

Le docteur Aranaz était derrière moi. Je me retournai et rencontrai son œil aigu, derrière ses lunettes d'or. Il me prit par le bras, en confrère, et m'entraîna à l'intérieur.

— Je vous laisse, me dit-il. Suivez Pepo, ce brave gars. Il vous mènera au parloir. On va vous envoyer doña Sandoval. Mais un instant seulement, hein... Vous tombez mal. Avec tous ces nouveaux arrivés...

— C'est bon. Une minute me suffira. Rien que pour lui faire signer cette fiche.

— Allez.

Dans l'odeur de l'éther, je montai un étage et poussai une porte. Pepo, le fusil entre les jambes, s'assit en travers, ses espadrilles appuyées au chambranle. D'un mouvement lent, il s'éventait avec son *mono*, le regard atone, dirigé obstinément vers le mur de la maison qui se trouvait en face. La guerre était passée là. Un obus en avait abattu tout un pan, laissant voir ce qu'il y avait derrière, comme sur une réclame de chauffage central. Je me tournai également de ce côté, désœuvré, et cela dura ainsi plusieurs minutes encore.

Enfin l'autre porte s'ouvrit et une jeune femme entra. Elle me considéra un instant et, à son hésitation, je vis qu'elle se souvenait comme je me souvenais moi-même. Je me taisais, j'ignore encore pourquoi. L'émotion, sans doute. « Docteur Destagel ? », fit-elle. De sa main gracile, elle relevait une mèche de cheveux noirs sur sa tempe. Alors seulement je la vis toute, je vis sa beauté sur laquelle une blouse maculée était jetée. Elle se pencha vers le sol pour ramasser une épingle à cheveux. Je crois que je n'ébauchai pas même le geste de lui épargner cette peine. J'étais bouleversé. Sur la toile écrue, il y avait la trace de ses genoux, comme si elle avait dû laver par terre. Ses bras, et ses jambes étaient nus, limpides, et, dans le contre-jour dévorant de la fenêtre, je voyais en ombre son corps sans linge.

Mon Dieu, est-il possible que je ne puisse, aujourd'hui encore, séparer de cette première minute une impression de désir... Elle était maigre, presque nue, les cheveux en désordre, mais dans ses yeux sombres — ces beaux yeux que vous lui connaissez — alors flétris par la fièvre, l'insomnie, il y avait

encore de l'âme. Quelque chose vivait encore, de fier et d'amer, qu'une moue presque ironique de la lèvre supérieure soulignait par instants, à la manière d'un défi. A bout de forces et de nerfs, oui, mais vaincue, non... Elle me tendit sa main aux doigts jaunis de teinture d'iode.

— Asseyez-vous, lui dis-je. Vous n'en pouvez plus.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais plus m'asseoir. Ni m'asseoir, ni dormir. Vous vous renseignez pour la Croix-Rouge... *Noticias*... On est venu déjà cet hiver. Un Argentin... Dites que je vais bien. *Sigue bien*... (Elle renouait sa ceinture, tandis que, d'un mouvement vif de la tête, elle rejetait encore cette mèche rebelle qui glissait vers son front). Oui, dites que je vais bien... *Laura Sandoval : Sigue bien*... Rien d'autre. D'ailleurs, en Espagne, à moins d'être mort ou blessé, tout le monde se porte bien, docteur Destagel. Vous avez dû remarquer cela vous-même... Tout le monde... De la santé comme nulle part. Ailleurs, on dort trop, on mange trop, on ne se fatigue pas assez. On n'a pas besoin de manger, pas besoin de dormir, de se reposer ! On vit quand même. Ah, ce qu'on peut demander ici à un corps humain sans qu'il en meure, cela dépasse l'imagination. Oui, cela dépasse...

Elle parlait à voix basse, les dents serrées, avec des inflexions aiguës subites. Bien qu'elle s'exprimât en français, sa langue natale, elle avait pris à l'espagnol sa rapidité saccadée, ses intonations barbares.

— Excusez-moi, reprit-elle. Je vous reçois dans une tenue... On pourrait me prendre pour une fille de quartier réservé. Comme à Barcelone, vous savez... Mais ici, voyez-vous, cela a perdu toute importance. On se fiche de tout. On n'a plus qu'une peine : celle de se tenir debout, malgré la fatigue, malgré la chaleur. La chaleur surtout... Là-haut... (elle tendit le doigt vers le plafond. On entendait rouler des lits)... dans la salle d'opérations. Des chairs en bouillie ; tout le temps ce spectacle... Du sang, toujours du sang. De pleines cuvettes. Les vapeurs de l'éther, les pinces hémostatiques, et le soleil dans les fenêtres, le soleil sans aucune cesse... Cinquante degrés. Des heures ainsi, et les mains qui se mettent à trembler...

Elle me regardait toujours, comme en proie à un mauvais rêve. J'étais incapable de l'interrompre. Elle reprit, âpre :

— Et les autres qui tirent pendant ce temps. Ils ne se lassent jamais, eux.. Les torpilles qui démolissent la ville, tandis que nous, nous travaillons à même cette viande et ces os, — et qu'il fait si chaud...

Je pris ses mains et les pressai doucement. Que répondre?

— Et votre captivité? N'en avez-vous pas trop souffert?

Elle m'écoutait sans avoir l'air de comprendre.

— Captive? Je le suis toujours... (Elle eut de nouveau son trait amer dans la lèvre pour désigner Pepo.) Ils m'ont laissée sortir de prison pour me faire travailler ici. Mais ici, au moins, je ne me sens pas inutile. Du personnel à Atocha? Il lui faudrait du cœur à l'ouvrage! Parmi les aides, les internes et les infirmiers, la moitié d'anciens détenus, de demi-otages. Les autres préfèrent se rendre utiles à bonne distance. Ou bien alors des médecins, des chirurgiens, oui... Des hommes comme ça, on en trouve toujours, même sous les bombes, pour les « urgences », pour opérer les grands blessés, recoller les débris, soutenir les mourants qu'on nous apporte, bourrés de morphine. Et on nous les confie à nous, parce que de cet hôpital à la Casa del Campo ou à la Cité Universitaire, une ambulance automobile ne met pas une demi-heure, même avec tous les détours...

A ce moment, un grand diable en blouse poussa la porte. Il tenait à la main des gants de caoutchouc, une boîte de catgut. Sa présence amenait une odeur de phénol.

— Rita, le major t'appelle.

— Je dois vous quitter, me dit-elle.

L'autre me regardait d'un œil pâle. Ses traits étaient avachis, blafards. Il y a de ces hommes qui font penser à un morceau de veau.

— Rita, amène-toi, que je te dis! Il t'appelle.

— Je viens!

Elle eut un sourire et releva le menton d'un mouvement sec qui devait lui être familier.

— Toujours moi, fit-elle. Adieu.

— Non, je reviendrai.

J'étais angoissé.

— On ne vous le permettra pas.

Et celui qui la tutoyait en l'appelant Rita, d'un geste mou, l'enveloppa de son bras. Il l'entraîna. Je ne la vis plus. Au-dessus, on entendait piétiner. Je descendis l'escalier, la tête pleine d'idées confuses. Dans le *patio*, des soldats étaient étendus, livides. Il y avait du sang vomi sur les dalles. Pepo jeta un regard vers moi.

— Ceux-ci sont morts, dit-il. On n'aura pas besoin de les monter.

Il s'approcha des cadavres et releva la couverture pour reconnaître l'uniforme. Il hocha la tête.

— *Fascistas...*

Il était serein. Pour lui, la destruction en était nécessaire. Elle entrait dans un ordre de choses qu'on ne discutait pas. Je lui offris un paquet de tabac. Il avait l'air de ne pas voir.

— Plutôt du chocolat...

Pas de chocolat, ni rien qu'on pût croquer ou sucer. Allons, tant pis... Il prit donc le tabac et me tourna le dos. Je le vis s'éloigner à pas lents, tirant son fusil comme un balai, et il s'en alla ainsi jusque dans la lumière de la porte. Il reprenait sa faction. Dans le jardin, les acacias s'ébrouaient dans le vent torride.

Alain Destagel s'était tu un instant. Il leva lentement la tête. Je revis ses yeux sévères et la flamme qui brûlait au fond.

— Mon ami, reprit-il, j'ai été le témoin de terribles choses en Espagne — et toi aussi. J'ai vu des blessés qui râlent, des têtes de décapités, avec leurs traits qui pleurent, j'ai vu des gens qu'on emmène pour les abattre, des femmes condamnées à mort, le crâne déjà tondu, avec un air de piété inoubliable dans les regards. J'ai vu des mourants encore traversés de spasmes, jetés dans la fosse et tassés là-dedans à coups de pelle avec de la terre. Mais je n'ai rien vu de si poignant que cette Laura Sandoval, si belle, si nue dans sa tunique sale, perdue dans cette guerre atroce, dans cet enfer de chaleur et de destruction, toute seule avec ses nerfs, contractée de fierté et d'amertume.

Laura Sandoval... Pauvre grande fleur chérie... Je me rap-

pelle les glaïeuls que je m'en allai chercher pour elle le lendemain matin. A Madrid, on vendait encore des fleurs. Elles étaient même très bon marché, les fleurs, à Madrid. Moins chères que le riz et le pain, hélas! Mais je vivais dans un rêve. Pour moi, il n'y avait plus ni ville assiégée ni famine. Il y avait une jeune femme aux cheveux noirs, au regard ardent, une fille de chez nous, frêle, mais raidie dans son destin, et que, par une association d'idées impossible à expliquer, je voyais comme un glaïeul, mais un glaïeul qui eût été noir.

Alors, je voulais trouver des glaïeuls pour les lui faire porter. Il me semblait que d'aller par les rues à la recherche de ce présent me la rendait plus proche, plus sensible.

J'avais rencontré Duroyer, un collègue de la mission. Je crois bien que je n'écoutai pas la moitié de ce qu'il me dit. Notre séjour à Madrid finissait. Il fallait partir. La voiture attendrait ce soir même devant l'hôtel. Une voiture que nous avions pu obtenir à grand peine des autorités militaires, pour atteindre la première gare de chemin de fer ouverte à la circulation. « Six heures, sans faute... » Il répétait ces quatre mots pour être plus sûr de les imprimer dans ma mémoire. Je devais avoir l'air absent. Cette automobile, c'était une occasion commode de quitter la fournaise. Commode! Une occasion commode, Destagel! Comme si quelque chose qui fût fait pour ma commodité avait pu me tenter ce jour-là...

Au bout du voyage, il y avait la France. Duroyer me tapotait cordialement l'épaule. « La France, mon cher... » Son gros doigt tournait autour de son cou, entre la peau et le col trempé de sueur. Ah, oui, quelle chaleur! Mais cette chaleur-là, il me semblait qu'il fallait maintenant que je la supportasse, puisque Laura Sandoval la supportait bien, elle.

Partir, mon Dieu! Il s'agissait bien de cela. J'y penserais plus tard. Partir aujourd'hui m'eût été impossible, absolument impossible.

Des sirènes mugissaient. Autour de nous, avec la nonchalance de l'habitude, des passants se dispersaient à la recherche d'une cave. On entendait ronfler très haut dans l'air. Dans un instant, la terre allait trembler. Des coups de pilon de fer, et le bruit de tonnerre des maisons broyées. Duroyer m'avait pris par la manche. « Il vaudrait mieux nous mettre à l'abri ».

Non, vraiment, je n'écoutais pas. Et je ne serais pas ce soir au rendez-vous de six heures. Des raisons à moi... Tant pis. Cela me regardait. J'étais libre. Célibataire, et pas d'enfant à ma charge. Je me débrouillerais tout seul pour quitter l'Espagne quand bon me semblerait. J'insisterais, je verrais un tel...

Et ces bombes qui ne tombaient toujours pas! Est-ce qu'ils allaient se décider à les lâcher? On percevait un tir lointain de mitrailleuses. Ce bruit-là me rappelait un de mes jouets quand j'étais gosse, un tourniquet, après que je l'avais eu mis à mal pour qu'il pivotât plus vite.

Laura Sandoval était-elle à l'abri, elle? Debout, près de la table d'opération, et cinquante degrés de chaleur. Cinquante! Les pinces hémostatiques. Vérifier le pouls, tenir le masque. Et le soleil dans les fenêtres, implacable. Pas de nuage, pas un. Pas de répit. Comme ça jusqu'à la fin de la guerre, sans appétit ni sommeil, à moins que, brusquement, dans un ouragan de pierres pilées, l'épreuve ne se termine et que d'elle, si jeune et belle, il ne reste qu'un pantin désarticulé, chiffon taché de sang pêle-mêle avec des décombres, ceux de sa maison de souffrances.

Dans la soirée, je lui fis porter les fleurs. Un *muchacho* qui errait nu-pieds sur le bitume des Recoletos s'en chargea volontiers. Deux pesetas et va... Longtemps je le suivis du regard, alerte, sa gerbe pressée contre lui comme un étendard. Pauvre petit bonhomme. Il était tout fier, malgré sa culotte percée.

Alors, invinciblement, je me mis à le suivre de loin. Cent fois sur le parcours, je fus sur le point de le rappeler, traversé de cette anxiété qu'éprouvent tous les timides à peine leur coup d'audace accompli. Et si ces fleurs allaient causer un drame, enfoncer cette malheureuse plus avant dans la nuit de son sort? J'avais peut-être eu tort...

Et lorsque l'enfant eut franchi le seuil du jardinet, parlementé avec les plantons en manches de chemise, il me sembla que j'avais mis le feu à un baril de poudre. J'avais les jambes molles. Il ne me restait plus qu'à laisser aller les choses.

Contre toute attente, l'enfant ressortit très vite. Ses mains

étaient vides. Il avait dû accomplir sa mission. Il se mit à courir à toutes jambes et me reconnut à peine.

— Eh ! *muchacho* ! *Que te dijo la señora* ? As-tu mis les fleurs dans sa chambre ?

Il était dans une grande frayeur, comme si un bataillon entier de gardes civils avait été jeté à ses trousses. Un milicien, pour rire un peu, avait dû le coucher en joue pendant qu'il détalait.

— La *señora* ne m'a rien dit. La *señora* n'a pas de chambre. Elle a lu la carte et l'a froissée. Il y avait beaucoup d'hommes en blanc. Alors elle a montré avec le doigt un blessé sur un lit, au fond de la salle, et elle a dit au *señor* officier : « C'est pour celui-là qui meurt ». Elle a cassé une seule fleur et l'a mise dans la poche de sa blouse. C'est tout...

L'enfant se remit à courir. Il disparut au tournant de la rue. La nuit tombait. Je crois qu'elle tombait jusque dans moi. « La *señora* n'a pas de chambre ». J'avais l'impression de lui avoir fait courir un grand danger, moi qui lui voulais tant d'aide et de protection.

Je regardai la ville qui s'animait peu à peu avec l'obscurité. Il y avait la guerre, quand même, des hommes et des femmes en danger de mort, des êtres opprimés, frappés dans leurs libertés essentielles. Laura Sandoval n'était qu'une poussière dans cet engrenage.

Je me sentis accablé.

Peut-être aussi l'impression profonde que me laissait notre rencontre du matin n'était-elle nullement partagée. Pour elle, après tout, je n'étais qu'un visage connu autrefois, un homme quelconque avec les traits de la compassion, chargé d'une enquête qu'il accomplissait à la façon d'une routine, en attendant le moment heureux de reprendre la route de Paris. Ah ! comme on demeure diminué tout le long de la vie lorsqu'on n'est ni bel homme ni pourvu d'un charme immanent, immédiatement perceptible, qui ouvre les destins dès la première rencontre !

J'aperçus ma figure dans la glace d'un magasin. Rien qu'un masque d'ennui et d'indifférence. Ce qui se consumait derrière, personne ne le voyait, même pas Laura Sandoval. Et, mon Dieu, à tout bien considérer, cela valait sans doute mieux ainsi.

Mes amis de la mission avaient quitté Madrid depuis plusieurs heures. Je me trouvais maintenant sans appui officiel pour rentrer en France. Par moments, je me demandais pourquoi, en vérité, j'étais resté, pourquoi j'avais refusé d'échapper à cette atmosphère torride où croupissait toute cette foule famélique, affalée dans les squares, comme frappée d'hébétude par l'oisiveté forcée et le voisinage constant de la mort. Je pensais aussi que, faute d'une nouvelle autorisation de communiquer, on me consignerait la porte de la clinique d'Atocha. Il m'en fallait une autre et cela par n'importe quel subterfuge.

L'heure était propice pour aller quémander. En Espagne, aujourd'hui comme autrefois, et l'été surtout, on ne rencontre personne avant huit heures du soir. La léthargie cesse au crépuscule. Je m'en fus donc à travers la ville avec la sensation qu'on éprouve parfois d'être encombré à la fois de sa personne et de ses propres absurdités.

Mais deux jours après, mes démarches n'avaient pas encore abouti ; deux jours, c'est court, mais dans l'état d'esprit où je me trouvais, il n'en fallait pas davantage pour me démoraliser. Ma volonté de revoir doña Sandoval s'était accrue. Je la retrouvais plus vivace chaque matin en redescendant dans les rues. Mes pas me conduisaient alors vers Atocha. C'était pour moi comme une pente naturelle.

Je me décidai tout d'un coup. Il fallait risquer l'aventure. Devant le portail, je parlementai plusieurs minutes avec les miliciens de service. C'étaient des hommes de la *huerta*, maigres et taciturnes, qui dégageaient une odeur d'oignon. Par leur chemise ouverte, on apercevait du poil et de la crasse.

Seulement dire un mot au docteur Aranaz...

Enfin, l'un d'eux consentit à monter jusqu'au deuxième étage pour l'appeler. Je demeurai debout un long moment, comme la première fois. Mais maintenant, je n'osais même pas regarder vers les fenêtres. Dans la lumière, des avions mettaient un bourdonnement continu, irritant. On entendait le canon, le bruit cinglant — un peu comme des coups secs

frappés sur de la tôle raide — des obus qui éclatent en plein ciel. Puis brusquement, en chapelet, les torpilles martelaient au loin les faubourgs, comme si on avait travaillé dans de gigantesques carrières, là-bas, du côté du Nord.

Aranaz arrivait. Tout en marchant, il essuyait ses mains dans une serviette.

— C'est pour la *señora* Sandoval, fis-je. On nous a interrompus l'autre matin. Je n'ai pas eu le temps de finir mon enquête.

Je m'aperçus qu'il ne me regardait pas en face. Je devais l'embêter. Il avait bien autre chose à penser qu'à cette *señora* Sandoval, probablement... Ses traits étaient tirés, mornes, comme confits de solitude morale, d'anxiété rentrée.

— Si vous n'avez pas d'ordre écrit, inutile. On ne pourra rien pour vous. Moi surtout !... Et les autres, vous savez...

Il eut un mouvement qui traduisait l'indifférence. Laura Sandoval, la Mission et le reste, on s'en moquait. Il y avait la guerre, d'abord ! Tenir, tout en essayant de sauver sa vie, avec celle des siens. Un pareil programme n'était déjà pas si simple à remplir.

— Je ne sais vraiment quel conseil vous donner, docteur Destagel. Il faudrait voir l'*alferez*. La *señora* relève de l'autorité militaire. (Il baissa la voix.) Son cas est mauvais, d'ailleurs. Sandoval était un conjuré de l'insurrection de juillet. Son beau-frère, un capitaine d'artillerie, fut arrêté chez elle où elle le dissimulait, calle Alberto Bosch. Cette histoire-là se passait le deuxième jour...

Il avait fini de sécher ses doigts. Il observa un instant le ciel. Les explosions se rapprochaient.

— Vous savez, reprit-il, on vit sans s'occuper des autres ici, sans regarder ni à gauche, ni à droite. On a bien assez de soucis avec ceux qu'on aime et de mal à surmonter sa tâche quotidienne. Attention, les avions foncent de notre côté. Garez-vous ! Il y a une bonne cave en face, sous la *tienda de vinos*. Vite, vite !

Les miliciens de garde s'étaient levés et se réfugiaient sous la grande porte. Le sol vibrait comme un gong. D'instinct, on rentrait le cou dans les épaules. Aranaz me prit par le bras

et me poussa dans la galerie. On n'avait plus guère le temps même de traverser la rue.

— Vous allez vous faire tuer !

Au-dessus de nous, les terribles machines passaient en grondant, lâchant tout leur acier. Nous étions comme sourds, et pas fiers, il faut l'avouer. Mais grâce à ce bombardement intempestif, je me trouvais introduit dans la place. Je vis Pepo, livide, tassé avec d'autres hommes dans les encoignures. Tous juraient entre leurs dents. La verrière du *patio* tressautait dans ses cadres de fer, comme prête à s'effondrer sous cet orage. Mais déjà le danger s'éloignait. Je me sentis en sueur, mais content tout de même.

— *Como esta*, Pepo ?

Il leva le poing pour saluer, mais mollement. L'enthousiasme manquait. Il faisait trop chaud. Pourtant, traînant la savate, il vint vers moi jusque dans le vestibule où pendait l'*alcaraza*. Il but une gorgée et me considéra un instant des pieds à la tête, comme un homme qui relève de maladie. Ah, oui, quelle alerte, *sangre dios*...

— J'ai pensé à toi, *amigo*.

Je mis dans sa main une livre de chocolat. Sur ses grosses lèvres puériles, j'attendais un sourire. Je le quêtais même. Mais non. Pas de sourire. Tout se passait dans ses yeux qui roulaient à droite et à gauche avec une expression d'inquiétude pitoyable. Surtout, qu'on ne le voie pas empocher ce paquet. Il faudrait partager...

A ce moment, une dernière explosion retentit dehors. Je ne sais pourquoi, mais celle-là nous fit sursauter plus encore que les précédentes.

— Ah, *gorrinos* ! fit-il en serrant les mâchoires. *Ils* en avaient gardé une. (Il essuya son cou avec un vieux pansement.) *Ils* se promènent au frais là-haut... Mais s'ils avaient seulement chaud comme nous !...

— Mène-moi au premier étage et appelle Rita. J'ai une livre de sucre pour elle.

— Vous avez un autre « papier » ?

Je fis signe que non et j'attendis. J'avais un marteau en action au milieu de la poitrine. Mon sort dépendait de sa réponse.

— *Esperar*, murmura-t-il.

Et il s'en fut dans une galerie jusqu'à une porte encombrée de bouteilles de lait. Je ne pensais plus à rien. Ma tête était vide. Un moment presque agréable, en somme.

Il revint avec un document plié en quatre que je ne reconnus pas tout d'abord. Je sentis son coude me heurter comme par mégarde.

— Suivez-moi. Ce sera le même que mercredi. Il était resté sur le bureau. Elorga n'est pas rentré depuis trois jours.

C'est ainsi que je revis Laura Sandoval, dans ce même parloir crêpi, presque monacal, où ses cheveux mettaient une tache sombre, avec ce même Pepo, son mauser entre les genoux, le corps affalé contre l'embrasure de la porte.

L'occasion était belle pour lui d'entamer une tablette. Il l'entreprit aussitôt. Il mastiquait avec application, comme un cheval dans son sac d'avoine.

Sur la ville, le tonnerre avait repris. Les bombes tombaient par paires, en craquant comme des poutres. Il était bien question de glaïeuls !...

Laura prit le paquet de sucre, d'abord incrédule. Le vacarme était assourdissant.

— Il faut descendre, lui dis-je.

Elle sourit faiblement. Elle haletait comme si elle avait couru.

— Nous ne descendons jamais, nous. Les blessés non plus.

— Pepo, fais-la descendre.

Il s'était levé sans répondre et ouvrait les fenêtres à cause des carreaux intacts qui y restaient encore. Ensuite, il se mit dans un coin, debout, et ferma les yeux, appuyé sur son fusil. Il mâchonnait toujours. Dehors, il y avait tout le feu du ciel et de la poussière qui sentait le soufre. Des maisons croulaient en miettes en travers des rues. On ne les voyait pas, mais on imaginait cela rien qu'au bruit.

Laura aussi s'était appuyée au mur. Sa tête s'inclinait vers le sol. Elle était pâle, pâle et se tenait les hanches à pleines mains comme une femme surprise dans les premières douleurs. Enfin, entre deux éclatements, il y eut une seconde de silence. Elle releva le front, mais un peu seulement. Sa voix était enrouée, méconnaissable.

— Donnez-moi une cigarette...

Je lui en tendis une et mon briquet avec. Ma main tremblait. Elle tira deux bouffées et les rejeta, bleues, dans l'air durci de lumière. Ses paupières battirent. Il n'y avait rien à se dire. On ne se fût pas même entendus. Aux environs, l'artillerie crachait à pleines batteries. A chacun de ses coups tintait je ne sais quel outil dans un bocal de verre. Et ce petit bruit, nickel contre cristal, parmi d'autres qui nous broyaient les tempes, avait quelque chose d'intolérable à lui tout seul.

Dans l'espace, les moteurs recommençaient à vrombir.

— Ils reviennent...

Nous nous taisions, dans l'attente de l'écrasement. Cela nous parut très long. Enfin le choc arriva. Un peu comme un coup de vent brusque, qui vous pousse en pleine poitrine, suivi de plusieurs autres, et une saveur de sable dans la gorge. Laura, les yeux clos, immobile, plaquée contre la muraille, avait bouché ses oreilles avec ses doigts. Ensuite, on n'entendit plus rien pendant au moins cinq secondes, et subitement il y eut une clameur dehors, mais une clameur qui n'était pas humaine, longue, impérieuse. Une clameur qui n'aurait pas dû persister comme çà si elle avait été celle d'un homme.

Pepo s'approcha de la fenêtre.

— Un chat, dit-il.

Nous nous regardâmes avec horreur.

— Un chat blessé, dit Laura.

Sa voix était blanche, presque éteinte. Et le cri continuait toujours, tandis que, dans la maison, les hommes qui étaient saufs se taisaient encore.

— Ah, qu'on l'achève!...

Elle respirait avec effort. Il semblait que quelque chose de rauque, de dévorant, qu'elle comprimait à pleines mains dans sa poitrine, allait la terrasser sous nos yeux.

— Mais qu'on l'achève donc, pour l'amour de Dieu, répéta-t-elle.

— Oui, qu'on l'achève !

— Pepo, il y a bien un pistolet, ici...

Mais la bête s'était enfin tue. J'essuyai mon front, qui était blanchi de plâtre et de poussière. Je cherchais un siège pour

Laura. Pas un meuble dans cette damnée pièce, sauf cette armoire vitrée où luisaient des aciers.

— Je vais vous ramener en France, lui dis-je.

Elle me regardait sans trop comprendre.

— Je suis resté à Madrid pour cela, exclusivement pour cela...

— Rien à faire, murmura-t-elle.

Un doute me traversait.

— Le voulez-vous seulement?

Il me sembla qu'elle vacillait. Le vouloir? Elle ne voulait plus rien. Elle avait cessé de vouloir. Plus la force. Et à quoi cela servait-il de vouloir?

— Si vous le pouviez, doña Sandoval, le feriez-vous?

Elle balança la tête. Des mots, des mots tout çà... Mais j'insistais.

— Décidez-vous donc. Etes-vous prête, par n'importe quel moyen?...

— Me décider!... Mais tout ce que vous voudrez... N'importe lequel...

Pepo s'agitait. Il me fit signe de ne pas demeurer là plus longtemps. On entendait des voix. Elles se rapprochaient. D'un instant à l'autre, quelqu'un entrerait et appellerait Rita, et peut-être verrai-je surgir, entre deux portes, l'homme de l'autre jour, ou un autre homme encore.

— C'est bien, dis-je. Je ferai l'impossible. L'impossible, vous m'entendez...

Elle eut un geste las de la main.

— Surtout, docteur Destagel, ne me faites pas un plus mauvais sort encore pour avoir cherché à l'améliorer!...

Les pensées me traversaient comme des flèches. Dans une seconde, deux peut-être, il ne me serait plus possible de communiquer avec elle.

— Demandez à sortir seulement une heure...

— On me l'interdit.

Ce mot sifflait à mes oreilles. Interdit!...

— Pepo vous donnera du sucre... Un paquet tous les jours... Videz-le jusqu'au fond, toujours jusqu'au fond...

Ses paupières se fermaient. On eût dit que ses nerfs n'allaient

pas supporter le surcroît d'émotion que cette espérance venait d'apporter dans sa vie.

Pepo intervint. Il n'entendait rien en français, heureusement, et se demandait un peu ce que nous avions de si long à dire.

— Rita, on te cherche.

Il me prit par l'épaule et me poussa vers l'escalier comme un délinquant quelconque. Je ne résistai pas, mais lui jetai quelques mots à l'oreille.

— Vous lui remettrez bien du sucre de ma part?

Des miliciens, couchés sur le marbre des corridors, nous regardaient venir. Pepo renfonça ce qui lui restait de chocolat au plus profond de sa poche, en dessous de son mouchoir. Je vis sa langue faire le tour de ses lèvres par précaution. Il ne me répondit pas.

Mais lorsque, sur le perron inondé de soleil, je me retrouvai un instant seul avec lui, il mit son fusil à la bretelle et cligna de l'œil vers la rue.

— A la *tasca* [1], tôt le matin, il n'y a personne, fit-il.

J'avais renoncé à noyer dans le sucre en poudre le moindre petit mot. A la réflexion, ce subterfuge m'avait paru grossier et chargé de périls. Chaque matin, je rencontrais Pepo à la *tasca*. Je ne causais avec lui que lorsqu'il s'y trouvait seul. Nous n'échangions d'ailleurs que peu de paroles, mais ce que j'apprenais ainsi sur son compte me laissait supposer qu'il était bon garçon, soucieux de sa peau et de sa subsistance, comme tout le monde ici, le plus simplement du monde.

Il emportait le précieux paquet quotidien sans trahir d'émotion, comme un présent naturel. Souvent, j'y ajoutais du chocolat ou deux œufs frais, dans une proportion qui lui permettait de prélever sa part et d'en laisser à la véritable destinataire, sans qu'une profusion quelconque l'incitât à partager les trésors reçus entre ses nombreux camarades.

Ce qui m'effrayait, c'était l'idée qu'il pût venir à être déplacé. D'un jour à l'autre, il risquait d'être appelé à remonter en ligne et à quitter le corps de garde de la clinique

1. Bistro.

d'Atocha où il était au repos. Et alors qu'arriverait-il?

Mes efforts, pendant ce temps, étaient en échec. A midi et le soir, je rentrais harassé, la bouche desséchée, les semelles brûlantes à force d'avoir parcouru la ville, piétiné les antichambres, visité les consuls jusque dans leurs retraites souterraines. En avais-je interrogé des secrétaires, des attachés, des chanceliers, des stagiaires! Mon portefeuille était bourré de cartes de recommandations. Mais tout était vain. Un cas comme celui de doña Sandoval, personne ne voulait y mettre le nez. Pourtant, j'espérais toujours. Au demeurant, quelqu'un m'avait dit — et avec quel sourire aigu — à la légation d'une république américaine :

— Aujourd'hui comme hier, quitte Madrid et l'Espagne qui veut. Question de patience et d'argent. Surtout d'argent... Mais il y a du danger dans un cas comme celui de la *señora*. Beaucoup de danger...

Celui qui parlait ainsi était un homme chafouin, avec un tic dans l'épaule, et la tête qui penchait toujours du même côté. J'ai oublié son nom et le nom même de sa république. On est ingrat, au fond...

— Au début de la Révolution, me dit-il, on payait ça une fortune parce qu'il y avait encore des fortunes, *señor*... Aujourd'hui, c'est plutôt moins cher, justement parce qu'il n'y en a plus, des fortunes, *comprende usted*? Mais il y a toujours du danger, beaucoup de danger, même avec des hommes sûrs qui ont fait leur prix.

— Et quel est ce prix, selon vous?

Il frictionnait ses mains parcheminées et son omoplate tressautait de plus belle.

— Cela dépend des cas. C'est un peu... comme chez un avocat... *comprende usted?*...

— Et vous...

Il s'était levé précipitamment, comme si, tout d'un coup, un clou lui était entré dans le fondement. Il m'agaçait, à la fin, ce hibou.

— Donnez-moi une bonne adresse, fis-je, excédé.

Il cherchait une feuille de papier, le nez sur son sous-main. Je tendis le doigt :

— Là...

Une feuille de papier, depuis longtemps j'en voyais une, moi. Mais le bonhomme voulait sans doute gagner du temps.

— Je ne connais personne qui fasse ce métier-là, me dit-il enfin, la voix digne.

Alors, je m'aperçus qu'un visiteur attendait dans l'autre pièce tout en nous observant, sans doute pour tuer le temps. Je me promis de revenir. Mais cette peine devait m'être inutile. Dans la porte, le vieux drôle me tendit la main. Entre sa paume et la mienne, je sentis une boulette de papier. Il devait en avoir de toutes prêtes dans ses emmanchures, comme les prestidigitateurs des mouchoirs d'étamine.

Cette boulette, je ne la dépliai que le lendemain soir. J'avais peur, je l'avoue, pour ma protégée et pour moi. Et je comptais encore sur une intervention diplomatique qui me permît de rapatrier Laura Sandoval au grand jour. On colportait sous le manteau des histoires de fusillades sommaires, celles de suspects, de déserteurs, de transfuges, plus souvent de fugitifs civils sans *salvo-conducto*, rattrapés à la frontière ou entre les lignes de combat. Ah ! La vie ne vaut pas cher dans un pays où les militaires sont maîtres et où leur discipline est au service d'une passion politique.

Pour me mettre en travers de cette discipline-là, je n'étais pas encore mûr. Il me fallait encore vingt-quatre heures d'impuissance.

Enfin, quelque chose m'avait bouleversé dans l'intervalle plus que n'importe quelle nouvelle. Certains détails font un ravage profond dans les sentiments d'un homme, même le plus endurci, le plus ouvert à la réalité crue. J'arrive là à un point pénible de cette histoire. Je serai bref.

J'avais vu Pepo le lendemain matin. Le moment était propice : seuls dans la *tasca*. L'anis avait coulé trois fois dans son verre. Ma voix à moi avait pris une intonation que je ne connaissais pas, comme si j'avais bu plus que de raison, moi aussi. Allons, tant pis ! Et je lâchai le morceau :

— Cette Rita, tout de même, une jolie fille... et pas longue à déshabiller ! Si tu pouvais t'arranger pour que je passe une heure avec elle... Dans la chambre, là-haut. Elle n'aurait rien qu'à traverser la rue.

Il avait penché les épaules. Son menton lourd était au ras

du comptoir. Il tournait et retournait son verre en mirant la liqueur qui restait dedans.

— *Muy dificil*... Dans la journée, pas possible. Et la nuit, elle a du monde.

Sur le moment, je n'éprouvai rien. Un peu comme le fantassin grimpant à l'assaut qui ne sent pas une balle dans le gras de sa jambe. « Et la nuit, elle a du monde. » C'était bas, c'était sale... « Tout à l'heure, ces mots-là vont te faire mal », pensai-je. Mais, pour le moment, je voulais en savoir davantage. Nous sommes tous les mêmes. Je me rapprochai de Pepo.

— Qui ?

Il sourit, l'air gêné.

— Cabrahigo, le major. Un pète-sec.

— Est-ce que je l'ai vu ?

—... Crois pas. Il est toujours au deuxième étage.

Il y eut un silence. Le cafetier rinçait des gobelets tout en nous jetant des coups d'œil paternes. Les idées sautaient dans ma tête comme des grenouilles. Impossible de rien dire. Et pourtant j'avais peur de la minute qui allait suivre, celle où je me retrouverai dans la rue, seul, décontenancé.

— Le vendredi soir, il sort et ne rentre qu'à minuit, continua Pepo. Ça peut servir. (Il réfléchissait, parlant pour lui-même.) Il faudrait que Zanquilla et El Grifo... Oui, peut-être ! *Ay Dios*... Je leur dirai : *Chito* ! C'est Pepo qui se l'envoie, ce soir, la belle Rita !

Il se gratta la tête, pensif. Il y avait des risques. Cela ne marcherait pas tout seul, sans doute. Il faudrait en prévoir des choses !

— *Muy dificil*...

— Essaie toujours, murmurai-je. Vendredi prochain à la nuit. Je serai là, dans la chambre. Je donnerai dix pesetas au cafetier.

— Non, donnez-lui en vingt.

— C'est bon. J'en donnerai vingt.

Pepo, l'air préoccupé, ouvrit le sachet de sucre quotidien et en mit une pincée dans sa bouche. Il ne me regardait pas en face. Pourtant, j'avais déjà confiance. Une question, tout de même, le tourmentait rudement. Il tourna sa langue dans sa bouche. Il était timide, en réalité, très timide, Pepo.

— Et moi, qu'est-ce que je vais faire pendant que?...

Diable ! Il me prenait au dépourvu. Avais-je seulement prévu la suite ? Rien. Ni même l'enlèvement, le retour en France Absolument rien ! J'improvisais comme un fou. Je pensai alors à ma boulette de papier. N'importe comment, mais arranger cela sur l'heure...

— Tu te mettras là et tu tourneras le dos. (Ma voix s'était enrouée. Il y a de ces expressions qui ont du mal à sortir.) Je te la repasserai après. Elle ne pourra pas dire non.

Pauvre Pepo. Je vois encore les yeux qu'il me fit, des yeux presque ingénus, où le désir suscitait une première flamme de cynisme dans cette figure de grand gamin assombrie par la guerre. Il avait l'air honteux tout de même, honteux de ce que je lui proposais de faire. Mais lentement l'instinct masculin l'emportait. Il en avait la respiration coupée. Il vida son verre d'un coup. Ah, *Demonios* ! Cette Rita lui plaisait trop.

Il baissa la voix.

— Alors, c'est oui. Si je peux, vendredi...

J'inclinai la tête. De toute façon, j'y serai. Il ramassa son fusil et franchit la portière de roseaux. Il avait l'air de pousser la lumière devant lui. J'étais seul maintenant.

Je sortis à mon tour dans cette lumière et me mis à marcher très vite dans la direction du centre de la ville. Il fallait agir. Vendredi soir... Il me restait sept journées entières et six nuits pour préparer l'évasion. Ne pas mettre à profit cette chance qui semblait devoir s'offrir, c'eût été la pire sottise. Je n'étais demeuré en Espagne que dans l'attente d'une pareille occasion. Le moment était venu d'aller jusqu'au bout de l'entreprise ou de m'avouer sur l'heure, ici même, sur ce trottoir désert, que j'étais un velléitaire, un stupide individu qui jouait avec la vie des autres.

En réalité, si j'insiste aujourd'hui sur une telle évidence, c'est que, sur le moment, arpentant les rues mornes et défoncées de cette Madrid à la torture, j'avais dû appeler des raisons à mon aide. Oui, des raisons ! Quelque chose en moi était au point mort. Ma volonté, je la sentais ébranlée. Une espèce de vent de négation.

Je me retrouvais moi-même, dégrisé subitement. Un homme repris par son ennui originel. Un type qui ne croit rien, pas

même en la nécessité d'agir, d'intervenir dans un sens ou dans l'autre. Un homme qui pose sa plume, sur le point d'écrire, ou qui tait des mois durant des paroles essentielles. Tout cela sous le prétexte que rien, au fond, ne vaut la peine de rien.

Oui, à quoi bon tout cela? Pourquoi doña Sandoval plutôt qu'une autre, parmi des milliers de ces gens silencieux, contractés dans leur tourment journalier? Ah! Quel ravage peuvent faire, jusque sur les plus désabusés d'entre nous, ces histoires de coucheries, ne seraient-elles — comme c'était probablement le cas pour cette malheureuse Laura — que le prix d'une protection nécessaire.

Cette femme, je la connaissais trop peu encore pour souffrir de quelque chose qui ressemblât à de la jalousie. Mais je souffrais pour moi, simplement, pour l'amour que j'avais rêvé de lui vouer, et qui se trouvait blessé, marqué d'avance d'un trait d'amertume qu'il faudrait effacer — et effacer comment?

Je sentais l'injustice d'un tel sentiment. Je m'en défendais. Mais il existait. C'était lui qui, malgré moi, me poussait à marcher à grandes enjambées en contournant les barricades ou les tas de débris qui encombraient mon chemin. Seule l'action pouvait m'apaiser. J'avais besoin de raisons, je le disais tout à l'heure.

Alors, je pris la boulette de papier qui était au fond de ma poche et je me mis en devoir de la déplier, décidé d'avance à user de n'importe quel moyen, parce qu'il fallait que je fisse quelque chose, absolument.

Il y avait un nom : « Harinas » et une adresse. C'était tout. D'abord, Harinas m'avait paru être l'indication d'une enseigne, celle d'un marchand de farines. Mais non. Harinas, c'était l'homme, l'homme cherché.

LUCIEN MAULVAULT

(A suivre.)

LE PUTSCH NATIONAL-SOCIALISTE DE MUNICH

(8-9 NOVEMBRE 1923)

Le 11 janvier 1923, pour répondre aux manquements réitérés de l'Allemagne, un contingent de troupes franco-belges pénètre dans la Ruhr et occupe la plus grande partie du bassin minier rhéno-westphalien. Le Cabinet de Berlin riposte en proclamant la résistance passive et se lance dans une guerre industrielle dont les vagues vont se succéder pendant plusieurs mois : refus d'exécuter les livraisons prévues au titre des réparations en nature, cessation officielle des paiements, grèves, par ordre, des chemins de fer, des administrations civiles, des douanes, des postes. Les mines, les voies ferrées et les ateliers sont systématiquement abandonnés. Les signaux, les aiguillages, les installations électriques, les téléphones sont sabotés. Les ponts sautent. Les trains déraillent. Des officiers du corps d'occupation sont molestés en plein jour.

Cependant, cette tactique ne va pas seulement avoir pour effet de paralyser pendant un temps l'action des Alliés : elle va achever de ruiner les finances allemandes et va disloquer les cadres politiques et administratifs du Reich. Bientôt, il devient évident qu'en persistant dans cette voie l'Allemagne court au désastre. Les esprits les plus clairvoyants demandent un changement d'orientation politique.

Le 13 août, le chancelier Cuno, promoteur de la résistance passive, est renversé et M. Stresemann est chargé de former le nouveau Cabinet. Le 26 septembre, l'Allemagne fait savoir qu'elle renonce officiellement à la résistance passive. Mais le

Parlement, incapable de faire face à une situation dont la complexité semble défier les cerveaux les mieux organisés, se voit obligé de se dépouiller de ses prérogatives. Le lendemain (27 septembre), le président Ebert proclame l'état d'exception dans tout le Reich et remet le pouvoir exécutif à l'armée. De ce fait, le Gouvernement civil et le Reichstag se trouvent provisoirement éliminés de la conduite des affaires. L'arbitre des destinées du pays devient le commandant en chef de la Reichswehr, c'est-à-dire le général von Seeckt.

Par quels moyens va-t-il tirer l'Allemagne de la situation périlleuse où elle se trouve?

★ ★

Tous les rapports qui affluent au ministère de la Reichswehr — qu'ils viennent du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest — semblent indiquer l'imminence d'une crise qui risque de laisser loin derrière elle les horreurs de 1919. Partout l'on parle, à mots couverts, de marcher sur Berlin. Mais au milieu de l'effervescence générale, quatre foyers d'agitation requièrent plus particulièrement l'attention du chef de la *Heeresleitung :* Hambourg et la Saxe, où les extrémistes de gauche s'arment clandestinement; Munich, où les sections d'assaut de Hitler se livrent à une propagande de plus en plus intensive; enfin Berlin et Küstrin, où une fièvre insolite se manifeste dans les milieux militaires appartenant à l'organisation secrète de la Reichswehr noire.

Sans perdre un instant, von Seeckt élabore un plan d'action dont le caractère principal est la rapidité, car il doit frapper ses différents adversaires avant qu'ils n'aient eu le temps de grouper leurs forces. Le chef de la *Heeresleitung* décide donc d'affronter chacun d'eux isolément et à tour de rôle, en commençant par celui dont l'action semble la plus imminente, — c'est-à-dire par la Reichswehr noire.

★ ★

Ce groupement, constitué en marge de la « Reichswehr grise », par un officier en retraite, le commandant Buchrucker, avait pour objet de former un corps de réserves, soustrait au

contrôle des Alliés et susceptible, en cas de besoin, de grossir les rangs de l'armée régulière. Sans y collaborer d'une façon effective, les milieux de l'état-major avaient vu d'un œil favorable les progrès de cette organisation illégale et, grâce à cette situation équivoque, le commandant Buchrucker avait pu procéder en toute tranquillité au recrutement et à l'armement de ses bataillons.

Jusqu'à l'entrée des troupes françaises dans la Ruhr, cette collaboration s'était poursuivie en silence et sans heurts. Mais à partir de février 1923, la situation se transforme. Indigné par la passivité du Gouvernement civil et gagné par l'exaltation croissante de ses volontaires, Buchrucker conçoit un plan audacieux, destiné à provoquer l'instauration d'une dictature militaire. Puisque le Gouvernement civil hésite à agir, et puisque la Reichswehr ne peut se départir de sa neutralité sans violer la Constitution, c'est à la Reichswehr noire de prendre les devants et de placer l'état-major devant le fait accompli. Les bataillons de la Reichswehr noire occuperont par surprise les principaux points stratégiques de Berlin et feront prisonnier le Gouvernement civil. Buchrucker remettra ensuite le pouvoir aux autorités militaires, qui seront alors libres d'agir à leur guise.

La date du coup de force est fixée au 29 septembre et Buchrucker commence sans tarder à mobiliser ses bataillons. Mais l'avant-veille du jour où doit se déclencher le *putsch*, c'est-à-dire le 27 septembre, l'état d'exception est proclamé dans tout le Reich et le pouvoir est remis aux autorités militaires. Ce revirement inattendu renverse tous les projets de Buchrucker, car sa révolte, à présent, n'est plus dirigée contre le Gouvernement civil, mais contre l'état-major de la Reichswehr, et celui-ci n'a nullement l'intention de se laisser forcer la main.

Les généraux du *Wehrkreis III* (Berlin) commencent par exiger que Buchrucker renvoie immédiatement dans leurs foyers les volontaires qu'il a convoqués sans le consentement de ses supérieurs. Mais lorsque Buchrucker cherche à démobiliser ses hommes, ceux-ci s'y refusent obstinément, et crient à la trahison. Débordé par ses troupes et sentant la partie perdue, Buchrucker perd pied, hésite et finalement se réfugie

à Küstrin, ville fortifiée située non loin de la frontière polonaise, où il se barricade avec quelques compagnies dans les casemates de la citadelle. Le lendemain matin, à l'aube, cerné par les régiments de la Reichswehr légale, Buchrucker, pour éviter une effusion de sang, se rend au commandant de la place de Küstrin.

En apprenant la capture et la reddition de leur chef, le gros des bataillons de la Reichswehr noire, massé à Berlin, perd courage et renonce à déclencher le coup d'État projeté. Von Seeckt ordonne leur dissolution immédiate : privés de chef, les volontaires de la Reichswehr noire se dispersent sans combattre.

★ ★

Ayant ainsi écarté le péril d'un coup d'État de droite à Berlin, von Seeckt se tourne vers la Saxe, où les partis de gauche — communistes, Indépendants et socialistes majoritaires — ont formé une coalition qui préfigure les futures combinaisons de « Front populaire ». Les communistes, qui se sont fait attribuer deux sièges dans le Gouvernement saxon — les finances et l'instruction publique — en profitent pour se livrer à une violente campagne contre les autorités d'Empire. Il en résulte une série de grèves avec occupations d'usines, qui plonge toute la Saxe dans une atmosphère de trouble et d'instabilité.

Pendant plusieurs semaines, les autorités militaires hésitent à intervenir, car la Saxe, pays industriel, est très rouge, et elles redoutent le retour d'incidents sanglants, semblables à ceux qui marquèrent l'arrivée du général Maercker en 1919. Mais les événements vont se charger de lever leurs scrupules.

Car, soudain, une émeute de grande envergure éclate à Hambourg. Pendant deux jours (22-24 octobre), on se bat furieusement dans les rues et dans les environs du port. Treize postes de police sont pris d'assaut par les formations armées des communistes et les troupes locales sont obligées de faire appel à des renforts. Le 25, après des combats acharnés, le calme se rétablit enfin. Mais le bilan de ces journées tragiques est très lourd : on compte 21 morts et 175 blessés du côté des communistes, 11 morts et 24 blessés du côté des forces légales.

Des documents saisis au cours des perquisitions démontrent que les émeutes de Hambourg devaient être le prélude d'un soulèvement général, et que les extrémistes de Saxe et de Thuringe n'attendent qu'un signal pour se joindre au mouvement insurrectionnel. Dès lors, le général von Seeckt décide d'agir sans tarder. Le 28 octobre, il donne l'ordre au général Muller, commandant le *Wehrkreis IV* (Dresde), de destituer le Gouvernement saxon, de fermer le *Landtag* et d'assumer à sa place le pouvoir exécutif.

Le 29 octobre, à 2 h. 15, les régiments de la Reichswehr appartenant à la garnison de Dresde traversent la ville, musique en tête, et passent devant les différents bâtiments ministériels. Devant chaque ministère, une compagnie de garde se détache du gros de la troupe et pénètre dans l'immeuble, non sans en avoir préalablement cerné toutes les issues. Puis le chef du détachement monte dans le bureau du ministre et lui donne cinq minutes pour évacuer les lieux. La plupart obéissent en protestant, mais sans résister. Les autres sont expulsés *manu militari*. Tous les bureaux restent gardés par des sentinelles en armes. A 2 h. 30 exactement, tandis que la fanfare de la Reichswehr retourne à la caserne, le ministère saxon a cessé d'exister.

Les députés du *Landtag* de Saxe restent abasourdis devant la rapidité de cette action. D'autant plus que le général Muller ne s'endort pas sur ce succès : le même jour, il interdit la grève des cheminots, votée par les syndicats rouges ; le lendemain, il suspend la publication de tous les journaux socialistes ; enfin, le 31 octobre, il commence à désarmer les centuries communistes. Du coup, l'agitation entretenue par les partis d'extrême-gauche décroît dans toute la région.

Maître de la situation à Berlin et dans le Brandebourg, et ayant rétabli l'ordre à Hambourg et en Saxe, le général von Seeckt peut affronter à présent son adversaire le plus dangereux, c'est-à-dire les formations réactionnaires et extrémistes de Munich. Mais, ici, la situation devant laquelle il se trouve est beaucoup plus complexe que celles que nous avons décrites plus haut. Trois courants antagonistes se disputent le pouvoir : les nationaux-socialistes, dirigés par Hitler, les nationalistes bavarois groupés autour de M. von Kahr, et les milieux mili-

taires commandés par le général von Lossow, chef du *Wehrkreis VII*, et ces trois courants forment un écheveau embrouillé, tantôt alliés, tantôt dressés les uns contre les autres en une rivalité aiguë, de sorte qu'il faut démêler tout d'abord leurs réactions respectives, si l'on veut comprendre clairement la succession des événements qui culmineront dans la crise du 9 novembre 1923.

De ces trois éléments, le plus dynamique, à coup sûr, sinon encore le plus fort, est le parti national-socialiste. Fondé en 1919 par un groupe de six membres [1], il a connu, sous l'impulsion énergique de Hitler, un essor très rapide, de sorte qu'à la fin de 1922 le parti compte environ 15 000 membres et dispose d'un certain nombre de formations de protection, ou sections d'assaut (S.A.), fortes de 6 000 hommes.

Du 27 au 29 janvier 1923, le parti national-socialiste tient son second congrès annuel. La cérémonie de clôture, qui se déroule en plein air sous des rafales de neige, aux cris mille fois répétés d' « Allemagne réveille-toi ! », offre un caractère militaire beaucoup plus accusé que celle de l'année précédente. Devant une foule considérable, massée sur le Champ de Mars, les 6 000 hommes des sections d'assaut défilent devant leur chef. Puis a lieu une sorte de « bénédiction des drapeaux », au cours de laquelle Hitler remet les premiers fanions aux quatre bataillons de S. A. entièrement constitués : Munich, Munich II, Nuremberg et Landshut.

Depuis l'entrée des troupes françaises dans la Ruhr, tout le monde s'attend en Bavière — et Hitler tout le premier — à voir le Gouvernement du Reich entamer une lutte ouverte contre « l'envahisseur ». Mais pour cette « guerre de libération » qu'il considère comme imminente, le chef du parti national-socialiste craint de n'être pas prêt à temps. Cédant aux sollicitations de certains membres de son entourage [2], il décide

1. Il s'appelait à sa fondation *Deutsche Arbeiter Partei*, ou Parti ouvrier allemand.

2. Le capitaine Röhm, en particulier, a joué un rôle important dans la mise sur pied de cette combinaison. Ancien combattant ayant pris part à la bataille de Verdun, nous le retrouvons en 1919 à Ohrdruff, lors de la formation du corps-franc du colonel von Epp. Il participe ensuite à l'expédition de Noske contre Munich (mai 1919), prend part au coup d'État de l'*Orgesch* qui renverse le Cabinet Hoffmann et lui substitue un gouvernement présidé par M. von Kahr, accompagne le colonel von Epp dans la Ruhr, au lendemain du *Putsch* de Kapp (avril 1920), et revient enfin à Munich. Lorsque von Epp, nommé général, est chargé du commandement de la 21e bri-

d'adjoindre à ses sections d'assaut des unités déjà constituées en dehors de son parti et conclut un pacte avec diverses formations nationalistes, notamment la *Reichsflagge* du capitaine Heiss et le *Bund Oberland* du Dr Weber, issu du corps-franc du même nom [1]. Ainsi se constitue, en février 1923, la « Communauté de travail des formations de combat patriotiques [2] », dont la direction est remise au lieutenant-colonel Kriebel, ancien chef d'état-major de l'*Einwohnerwehr* bavaroise.

Jusqu'ici, Hitler a toujours refusé de s'allier à qui que ce soit. Le voici, à présent, membre d'une coalition. Ce changement de tactique l'oblige à modifier le caractère de ses milices et à les armer, pour les mettre sur un pied d'égalité avec les autres « formations de combat ». En agissant ainsi, Hitler s'écarte des principes qu'il a lui-même édictés pour la « Constitution des sections d'assaut ». Jadis, il les considérait comme formant exclusivement la milice politique du parti et avait insisté pour que l'on évitât « tout ce qui pourrait les faire prendre pour des corps-francs camouflés ». Maintenant, avec leurs uniformes gris-verts et leurs casques d'acier, leurs havresacs, leurs fusils et leurs mitrailleuses, elles ne se distingueront qu'à peine des unités de l'armée légale.

Parallèlement à ce changement d'orientation, Hitler procède à leur réorganisation intérieure. Le lieutenant Wilhelm Bruckner [3] est placé à la tête du régiment S. A. de Munich et le commandement en chef des sections d'assaut est confié à un ancien officier aviateur, décoré de l'ordre « Pour le

gade, le capitaine Röhm lui est adjoint comme chef d'état-major. Dès ce moment, il se livre à une activité politique intense, entre au parti national-socialiste quand il ne compte encore que 70 membres, stimule le recrutement des S. A. et fonde, en 1921, la section munichoise de la « Ligue nationale des officiers allemands ». *(National Verband deutscher Offiziere.)*

Cette activité, contraire aux règlements de la Reichswehr, attire bientôt l'attention de ses chefs et, pour le séparer du général von Epp, Röhm est transféré « sur le désir du président du Reich », à l'état-major de la VIIe division (général von Lossow). Mais Röhm, conspirateur-né, ne renonce pas pour cela à son activité politique. Il continue à s'occuper des formations patriotiques et devient la cheville ouvrière de la coalition nationale-socialiste. (Cf. EDGAR VON SCHMIDT-PAULI, *Die Männer um Hitler*, p. 112 et suiv.)

1. On n'a pas oublié le rôle joué par ce corps-franc dans les opérations de Haute-Silésie.

2. *Arbeitsgemeinschaft der vaterländischen Kampfverbände.*

3. L'actuel aide de camp du Führer.

mérite », et qui fut, en 1918, le dernier commandant de la fameuse escadrille Richthofen : le capitaine Hermann Goering.

A la suite de cette transformation, le parti national-socialiste est interdit en Prusse, en Saxe, en Thuringe, en Bade, à Hambourg et dans le Mecklembourg. Mais ces interdictions ne lui causent aucun tort, bien au contraire : elles font refluer vers Munich beaucoup d'éléments dispersés dans les différents pays du Reich — entre autres le lieutenant Rossbach [1] — et ces nouvelles recrues accroissent la cohésion et le dynamisme du parti.

Le 1er mai, les nationaux-socialistes défilent sur le champ d'aviation d'Oberwiesenfeld, près de Munich, accompagnés de toutes les formations de l'*Arbeitsgemeinschaft*. Près de 10 000 hommes en armes répondent à l'appel de leurs chefs. A l'issue de cette manifestation, les S. A. tentent de marcher sur Munich pour en finir, une fois pour toutes, avec les « complaisances du Gouvernement bavarois à l'égard des partis de gauche ». Mais le général von Lossow s'oppose à cette entreprise. Il fait déployer un cordon de troupes de la Reichswehr entre Munich et Oberwiesenfeld, de sorte que les dirigeants du parti nazi sont obligés de renoncer à leur projet.

Malgré l'échec de cette tentative, les progrès du parti national-socialiste inquiètent le Gouvernement bavarois. Celui-ci se sent menacé par l'essor des sections d'assaut, dont le nombre et les effectifs s'accroissent de jour en jour. C'est que la psychose de revanche suscitée par l'occupation de la Ruhr et le désespoir consécutif à l'effondrement économique du Reich fournissent à Hitler une ambiance extrêmement favorable à sa propagande. Chacun de ses discours lui rallie des milliers de mécontents — étudiants sans ressources, petits commerçants et rentiers ruinés par l'inflation, anciens combattants indignés par la résistance passive.

Le 1er et le 2 septembre — anniversaire de la bataille de Sedan — a lieu, à Nuremberg, une « journée allemande ». C'est le plus grand rassemblement qu'ait jamais organisé le

1. Cf. *Im Zeichen und Geiste der schwarzen Fahne*, dans le *Völkischer Beobachter* du 8 novembre 1933, p. 3.

parti. 70 000 hommes, alignés sur la Herrnwiese, sont passés en revue par Hitler. L'événement saillant de ces journées est la présence de Ludendorff. C'est la première fois depuis le *putsch* de Kapp que le grand-quartier-maître général paraît en public et sa présence à cette fête n'en est que plus significative. Elle cimente le pacte conclu en février entre nationaux-socialistes et formations armées de droite. Le soir du 2 septembre, sur l'initiative du capitaine Röhm, les liens de cette alliance sont encore resserrés : l'*Arbeitsgemeinschaft*, placée sur une base nouvelle, est transformée en « Ligue allemande de combat », ou *Deutscher Kampfbund* [1].

Plusieurs mois se sont écoulés depuis l'entrée des troupes françaises dans la Ruhr et Hitler se rend compte, à présent, que jamais le Reichstag, ni le Gouvernement de Berlin n'oseront croiser le fer avec l'Entente. A l'heure où le pays glisse à l'abîme, les députés se bornent à élever des protestations platoniques. Décidément, aucune « guerre de libération » n'est possible tant que le régime weimarien subsistera en Allemagne. C'est donc lui qu'il s'agit d'abattre avant tout. « Le premier acte du redressement allemand doit être une marche sur Berlin et l'instauration d'une dictature nationale », ne cesse de proclamer Hitler [2] et il ajoute, dans le discours très violent qu'il prononce le 12 septembre : « Le Parlement de novembre touche à sa fin ! L'édifice chancelle ! La charpente craque !... Il n'y a plus que deux alternatives : la croix gammée ou l'étoile soviétique, le despotisme universel de l'Internationale ou le Saint Empire de la nation germanique ! »

Au cours des semaines qui suivent, Hitler se dépense sans compter, inspectant ses sections d'assaut et prenant la parole chaque jour, dans cinq ou six réunions consécutives [3]. Et de même qu'il s'est haussé à la tête de son parti, ses alliés l'élèvent à la première place au sein de la coalition : le 25 septembre, il est nommé chef politique du *Kampfbund*.

1. Cette nouvelle coalition comprend, comme la première, les S. A., le *Bund Oberland*, la *Reichsflagge* et quelques formations moins importantes.

2. Nul doute qu'en parlant ainsi, Hitler ne songe à l'exemple de Mussolini, lançant sur Rome ses légions de chemises noires (28-29 octobre 1922).

3. Le 24 septembre, le parti national-socialiste organise quatorze réunions de masse.

★ ★

Tandis que les 55 000 membres du parti national-socialiste et les formations armées de la « Ligue de combat » se groupent toujours plus étroitement autour de Hitler et de Ludendorff, un second courant d'opinion se dessine en Bavière, représenté par le parti populaire bavarois, les organisations monarchistes et les ligues réactionnaires [1], rassemblés autour de M. von Kahr.

Ces deux groupes poursuivent une politique foncièrement différente. Les nationaux-socialistes, avec Hitler, ne songent nullement à rétablir la monarchie, mais à forger l'unité de la nation allemande par le moyen d'une dictature. Leur politique est totalitaire et centralisatrice et leur cri de ralliement est : « En avant ! Sur Berlin ! [2] »

Les réactionnaires bavarois, en revanche, s'appuient sur les paysans catholiques et légitimistes. Ceux-là, moins durement frappés par la crise que les habitants des villes, aspirent à cultiver leurs champs en paix, dans une Bavière autonome, gouvernée par un roi. Leur politique est nettement conservatrice et particulariste et leur cri de ralliement est : « Détachons-nous de Berlin ! [3] »

Alors qu'Hitler a choisi comme « garant » la personnalité de Ludendorff, von Kahr et ses amis s'abritent derrière le Kronprinz Rupprecht de Bavière. De ce fait, le conflit entre nationaux-socialistes et réactionnaires bavarois se double d'un antagonisme personnel entre le grand-quartier-maître général et le représentant légitime de la dynastie des Wittelsbach.

Ludendorff est un partisan convaincu des Hohenzollern et ses sympathies vont à un empire wilhelminien, fortement centralisé. Il rêve d'une Allemagne puissante, une et indivisible, capable de reprendre victorieusement la lutte séculaire contre la France. Comme tel, il est hostile à tout ce qui pourrait accroître le pouvoir des pays confédérés et, par conséquent, à une restauration des Wittelsbach.

1. Telles la Ligue *Bavière et Reich*, le *Vikingbund*, etc.
2. *Auf, nach Berlin !*
3. *Los von Berlin !*

Rupprecht, au contraire, a des vues plus limitées, mais plus immédiatement réalisables. Il sait que ses prétentions au trône de Bavière sont légitimes, mais que jamais il ne serait agréé comme empereur d'Allemagne. L'idée du Reich — quel qu'il soit — lui est donc indifférente. Restaurer la monarchie en Bavière et lui adjoindre, si possible, l'Autriche catholique, voilà son ambition. Peu lui importe que la création de ce « Royaume de l'Allemagne du Sud » [1] signifie la fin d'un Reich unique et le morcellement définitif de la nation allemande. Aussi son projet ne paraît-il pas moins criminel à Hitler et à Ludendorff que la politique séparatiste, pratiquée en 1919, par Kurt Eisner et ses émules.

Cependant, si les nationaux-socialistes et les autonomistes bavarois poursuivent des buts différents, ils ne peuvent les atteindre qu'en combattant le même adversaire, c'est-à-dire le Gouvernement socialiste de Berlin, et c'est sur cette plate-forme — fort étroite, en vérité — qu'ils vont chercher à conjuguer leurs efforts contre « l'ennemi commun ».

Mais même ainsi, leur alliance comporte un grand fond de méfiance et, pendant les semaines qui suivent, les deux groupes vont s'observer, louvoyer, et chercher à se ravir l'un à l'autre l'initiative des opérations.

★ ★

Soudain, la crise éclate. Les événements se succèdent avec une telle rapidité qu'elle donne aux habitants du Reich l'impression de vivre sur un volcan.

Le 25 septembre, Hitler a été nommé directeur politique du *Kampfbund*. Craignant d'être devancé par le chef du parti national-socialiste, von Kahr se proclame, le 26 septembre, Commissaire d'État général pour la Bavière [2]. Puis, sans

1. On voit surgir toutes sortes de « fantômes historiques » au cours de cette période troublée. C'était, peu auparavant, l'idée d'un « Etat allemand de l'Est » englobant, comme au temps des Chevaliers teutoniques, la Prusse orientale et les pays baltes, et dont M. Winnig et le général von der Goltz étaient les pionniers. A présent, c'est la création d'un « Royaume austro-bavarois », qui prend corps dans l'esprit de M. von Kahr et du Kronprinz Rupprecht. Pendant ce temps, Hugo Stinnes, qu'une polémique très violente met aux prises avec le chancelier Stresemann, songe à un « Duché économique rhéno-westphalien » qui évoque, sous une forme moderne, l'ancienne Lotharingie de Charles le Téméraire.

2. Le fait que la résistance passive dans la Ruhr fut abandonnée le 26 septembre n'est, semble-t-il, qu'une coïncidence.

perdre une heure, il s'attribue les pleins pouvoirs, décrète l'état d'exception sur tout le territoire bavarois et interdit toutes les réunions que le parti national-socialiste a organisées pour le lendemain.

Cette nouvelle inattendue provoque des remous violents dans les milieux nazis [1]. Mais c'est à Berlin, sans contredit, que la stupéfaction est la plus vive, car l'action brusquée de von Kahr équivaut à une violation de la Constitution. Dans la nuit du 26 au 27 septembre, le Cabinet d'Empire riposte en proclamant l'état d'exception dans tout le Reich [2], et le président Ebert remet le pouvoir exécutif au ministre de la Reichswehr.

Pour les dirigeants de Berlin, le représentant de l'autorité légale en Bavière n'est pas M. von Kahr, mais le général von Lossow, commandant du *Wehrkreis VII*, auquel M. Gessler a délégué le pouvoir exécutif [3]. En conséquence, le général von Seeckt charge le général von Lossow de suspendre la publication du *Völkischer Beobachter*, organe officiel du parti national-socialiste, qui a publié des articles très violents contre le Gouvernement du Reich. Mais alors survient un nouveau coup de théâtre : le commandant du *Wehrkreis VII* refuse d'exécuter cet ordre et fait cause commune avec M. von Kahr, qui le nomme séance tenante *Landeskommandant* de la Reichswehr bavaroise.

Le lendemain, 28 septembre, von Kahr fait un pas de plus dans la voie de l'illégalité : il abroge en Bavière la loi pour la

1. Hitler déclara aussitôt que le *Kampfbund* gardait son entière liberté d'action et ne se rangeait pas aux ordres de von Kahr. Cette déclaration provoqua une scission dans la coalition : la *Reichsflagge*, du capitaine Heiss, s'en retira et passa du côté du Gouvernement bavarois. Mais elle se scinda elle-même, deux jours plus tard. Une partie de ses effectifs (350 hommes environ) se regroupa en une formation nouvelle, la *Reichskriegsflagge*, ou Pavillon de guerre du Reich, sous les ordres du capitaine Röhm, et rentra dans la coalition le 12 octobre. (Cf. Gerhard L. Binz, *Vom Freikorps zum politischen Soldatentum*, *Völkischer Beobachter*, n° du 5 novembre 1933.) Depuis le 25 septembre, Röhm avait d'ailleurs donné sa démission de la Reichswehr, pour se consacrer entièrement à sa nouvelle activité.

2. Dès lors, on est en plein chaos. Il y a en Allemagne deux « états d'exception » simultanés : l'un, décrété par M. von Kahr, de sa propre autorité, et que Berlin déclare illégal ; l'autre, proclamé par le président Ebert, en vertu du paragraphe 48 de la Constitution, et devant lequel Munich refuse de s'incliner.

3. C'est en vertu de ce même mécanisme juridique que le général Müller avait été chargé d'intervenir en Saxe, et le général Reinhardt en Thuringe.

protection de la République, votée par le Reichstag à la suite du meurtre de Rathenau.

Le 1er octobre, von Seeckt ordonne à Lossow d'arrêter le capitaine Heiss, chef de la *Reichsflagge*, inculpé de complot contre la sûreté de l'État. Une deuxième fois, Lossow refuse d'exécuter l'ordre de ses supérieurs.

Le 18 octobre, la situation se tend encore. La Bavière décline officiellement tous rapports avec M. Gessler et le général von Seeckt. Le ministre de la Reichswehr destitue le général von Lossow. En réponse à cet acte, le Gouvernement bavarois fait passer directement sous son autorité toutes les troupes de la 7e division de la Reichswehr, ce qui revient à les délier de leur serment envers le Reich. *Décision grave, s'il s'en fut, car elle rompt l'unité de l'armée allemande.*

Le 27 octobre, le président Ebert adresse une note comminatoire à M. von Kahr, l'invitant à revenir au respect de la Constitution. Von Kahr s'y refuse, exige au préalable la démission du Cabinet d'Empire, et ordonne aux formations réactionnaires de se concentrer au nord de la Bavière, à la frontière de la Thuringe [1].

Pendant ce temps, Hitler a observé attentivement — sans encore y prendre part — la lutte engagée par von Kahr avec le Gouvernement de Berlin. Mais tout en gardant le contact avec le commissaire d'État, il a le sentiment très net que leurs objectifs divergent de plus en plus. Dès avril 1923, le général von Lossow a dit au chef du parti national-socialiste, à propos de la lutte dans la Ruhr : « Il n'y a que deux solutions : ou bien, donner à la résistance passive le caractère d'une révolte armée : ou bien, si tout s'écroule, laisser à chaque pays le soin de se débrouiller par lui-même. Cela équivaudra évidemment au démembrement du Reich. » Cette dernière phrase a fait pressentir à Hitler que les milieux dirigeants bavarois opteraient volontiers pour la deuxième solution et, depuis ce jour-là, il a décidé de reprendre son indépendance à leur égard [2].

1. Il ne s'agit pas des formations du *Kampfbund*, mais des Ligues réactionnaires qui soutiennent M. von Kahr.

2. « Dès lors, écrit Hitler, je ne remis plus les pieds au *Wehrkreis Kommando.* » Pourtant, tous les liens ne furent pas rompus entre les chefs du parti national-socialiste et les autorités militaires. Certaines conversations se poursuivirent par l'entremise du capitaine Röhm et du général von Epp.

On se trouve, de la sorte, devant ce fait paradoxal : un mouvement *particulariste* qui porte dans ses flancs un mouvement *totalitaire*. Derrière la révolte bleue et blanche des réactionnaires bavarois, se prépare le soulèvement des étendards rouges à croix gammée [1].

Jour après jour, la situation devient plus confuse. Le 4 novembre, on apprend que le général von Lossow projette la création d'un directoire de trois membres [2], qui gouvernera la Bavière en attendant le retour prochain des Wittelsbach. Le surlendemain (6 novembre), von Kahr convoque les chefs des diverses formations du *Kampfbund*. Il leur déclare, en présence du général von Lossow et de ses principaux collaborateurs, qu'il ne tolèrera plus l'agitation à laquelle ils se livrent depuis quelque temps, et qu'il interdit tout coup d'État autre que celui qu'il prépare lui-même. « Nous n'agirons que lorsque tout sera prêt, dit-il, mais c'est moi qui donnerai le signal. Je prendrai des sanctions sévères contre tous ceux qui tenteraient de devancer mes ordres. » Lossow, que ces paroles mettent dans une situation embarrassée — car tout en ayant pris parti pour von Kahr, il redoute d'être entraîné dans un conflit armé avec Berlin — cherche à écourter le débat. Mis au pied du mur par les chefs du *Kampfbund*, le commandant de la 7e division finit par déclarer « qu'il participera lui aussi au mouvement, à condition qu'on lui garantisse cinquante et une chances sur cent de succès [3] ».

Le soir même, les détails de cette entrevue sont communiqués à Hitler, au cours d'une réunion des dirigeants du parti national-socialiste. Röhm et les chefs militaires qui ont été convoqués par von Kahr ne voient dans son discours « qu'une fanfaronnade sans importance », dictée par la peur

1. Le 23 octobre avait eu lieu une réunion des commandants de S. A., au cours de laquelle Goering avait déclaré : « Nous ferons un coup de force et quiconque voudra nous susciter des difficultés après la prise du pouvoir sera fusillé. » Ces paroles avaient été rapportées à M. Schweyer, ministre de l'Intérieur de Bavière.

2. M. von Kahr, le général von Lossow et le colonel von Seisser, commandant de la police munichoise.

3. Cf. Dialogue du chef d'état-major des S. A. Röhm et de Wihelm Weiss, publié dans le *Völkischer Beobachter* du 8 novembre 1933, *Sonderbeilage*, p. 1.

des nationaux-socialistes. Mais Dietrich Eckart et Scheubner-Richter, l'un des conseillers intimes du Führer, sont d'un tout autre avis. Pour eux, les paroles du commissaire d'État signifient qu'il a pris une décision très grave : celle de réaliser le coup de force pour son propre compte, en évinçant du mouvement Hitler et Ludendorff. Aussi Hitler décide-t-il de ne pas lui laisser l'initiative des opérations. Il choisit l'anniversaire de la révolution de 1918 pour proclamer la révolution nationale et trancher le nœud gordien.

★ ★

Le jour désigné par Hitler pour déclencher le coup de force est le 10 novembre. Un plan détaillé est aussitôt mis sur pied. Le lieutenant-colonel Kriebel, chef militaire du *Kampfbund*, télégraphiera aux quatre coins du pays pour mobiliser ses ligueurs. Goering en fera autant en ce qui concerne les sections d'assaut. Dans la nuit du 10 au 11, une grande manœuvre de nuit sera organisée sur la Fröttmaninger Heide, au nord de Munich, où se concentreront le plus grand nombre possible d'unités armées. Au matin du 11 novembre, S. A. et formations du *Kampfbund* envahiront Munich, sous prétexte de défiler dans les rues et occuperont les principaux points stratégiques de la ville : l'ancien ministère de la Guerre bavarois, devenu le siège du *Wehrkreis Kommando*, les gares, la poste centrale, les immeubles des journaux et les ponts de l'Isar. Hitler et Ludendorff proclameront immédiatement l'avènement d'un nouveau gouvernement provisoire, auquel Kahr et Lossow seront bien obligés de se rallier.

Mais, au dernier moment, un fait inattendu incite Hitler à modifier son plan et à intervenir quarante-huit heures plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Le 8 novembre, au soir, un grand meeting politique doit avoir lieu au Bürgerbrau — une brasserie située dans un faubourg oriental de la ville — où M. von Kahr prendra la parole, ainsi que les principaux membres du Cabinet bavarois. Or, Hitler se dit qu'en cernant la salle et en usant d'intimidation, il pourra obliger d'un seul coup le commissaire d'État et le général von Lossow à se solidariser avec la révolution nationale. L'occupation

de Munich par les unités du *Kampfbund* s'effectuerait ensuite sans aucune difficulté.

Le 8 novembre, vers huit heures du soir, Hitler et Arthur Rosenberg pénètrent dans le Bürgerbrau, où ils retrouvent Scheubner-Richter, arrivé un peu avant eux. La brasserie est bondée : plus de 3 000 personnes écoutent le discours que M. von Kahr, debout sur l'estrade, débite d'une voix monotone. Les trois hommes se tiennent près de l'entrée, à moitié masqués par une colonne pour ne pas trahir leur présence. Ulrich Graff, qui sert de garde du corps au Führer, arrive quelques minutes plus tard. Vers 8 h. 30, la porte d'entrée est enfoncée avec fracas. La « troupe de choc Hitler [1] », commandée par le sous-lieutenant Berchtold, fait irruption dans la salle et braque le canon d'une mitrailleuse sur la foule. C'est le signal de l'action.

Aussitôt Hitler, Rosenberg, Scheubner-Richter et Ulrich Graff tirent leur revolver de leur étui et marchent, l'arme au poing, vers l'estrade où se trouve le commissaire d'État. Celui-ci, pâle comme un mort, s'est arrêté de parler, de sorte que toute la scène se déroule au milieu d'un silence angoissant.

Au moment où Hitler gravit les marches de l'estrade, la foule, revenue de sa stupeur, l'accueille par des huées et des imprécations. Le chef du parti national-socialiste tire un coup de revolver dans le plafond, pour imposer le silence. « Que personne ne sorte ! s'écrie-t-il d'une voix forte, la salle est cernée par 600 hommes en armes ! La révolution nationale a éclaté ! Les casernes de la Reichswehr et de la gendarmerie sont occupées par nos hommes ! Troupes régulières et sections d'assaut fraternisent sous le signe de la croix gammée ! Elles ne vont pas tarder à être ici. »

Puis Hitler prie von Kahr, le général von Lossow et le colonel von Seisser de l'accompagner dans une pièce voisine, où il leur demande de se joindre à lui pour faire triompher la révolution nationale. Mais les négociations traînent en longueur et la foule s'impatiente. Hitler revient alors dans la grande salle et prononce une harangue enflammée qui retourne l'assistance en sa faveur. Il annonce la destitution

1. *Strosstrupp Hitler.*

du président du Reich et du Gouvernement d'Empire, propose Kahr comme régent de Bavière et Pöhner comme premier ministre, muni de pouvoirs dictatoriaux.

« Jusqu'à ce que nous ayons réglé leur compte aux criminels qui mènent aujourd'hui l'Allemagne à sa perte, poursuit-il, j'assumerai moi-même la direction politique du nouveau Gouvernement national. Le général Ludendorff sera chargé de l'organisation de la nouvelle armée. Le général von Lossow sera ministre de la Reichswehr et le colonel von Seisser, ministre de la police du Reich. La tâche du Gouvernement provisoire sera de marcher sur Berlin... Demain, ou bien l'Allemagne aura un Gouvernement national, ou bien nous mourrons. Êtes-vous d'accord? »

Un tonnerre d'applaudissements répond à ses paroles. Hitler retourne alors vers M. von Kahr, pour lui dire que l'assemblée vient de plébisciter sa politique et qu'elle n'attend qu'un mot de lui pour l'acclamer à son tour.

Sur ces entrefaites, Ludendorff arrive de Ludwigshöhe, où Scheuber-Richter est allé le chercher. Le grand-quartier-maître général, immédiatement introduit dans la salle des délibérations, conseille lui aussi aux ministres bavarois de se rallier à la cause commune.

Sentant que toute résistance est inutile, Kahr, Lossow et Seisser finissent par céder aux objurgations de Hitler. Ils retournent dans la grande salle, où le commissaire d'État annonce « qu'il se range aux côtés de la révolution nationale, en tant que représentant de son roi » — c'est-à-dire du Kronprinz Rupprecht de Bavière. Ludendorff fait savoir, de son côté, « qu'il se met, de sa propre autorité, à la disposition du Gouvernement national ». L'assemblée acclame longuement les orateurs.

Tandis que la foule se disperse, Hitler, Ludendorff, Kahr, Lossow et Seisser se retirent de nouveau dans la petite pièce pour délibérer. Mais alors survient un incident qui va avoir une influence fatale sur la suite des événements. On apprend que les soldats du 19e régiment d'infanterie bavarois ont refusé d'ouvrir les portes de leur caserne aux volontaires du *Kampfbund*. Une section de l'*Union Oberland* a été désarmée. Craignant une effusion de sang, Hitler décide de se rendre

lui-même sur les lieux, pour calmer ses hommes. « C'est pendant cette demi-heure, écrit Arthur Rosenberg, que se joua tout le sort de l'affaire. Lossow, Kahr et Seisser avaient déclaré, une minute auparavant, qu'ils feraient tout pour seconder le mouvement, conformément à l'engagement solennel qu'ils venaient de contracter. Ils serrèrent la main de Ludendorff et lui donnèrent leur parole d'honneur de rester fidèles au pacte conclu... Sur quoi Ludendorff leur rendit la liberté [1]. »

Lorsque Hitler revient au Bürgerbrau, les ministres bavarois sont partis. Le chef du mouvement national-socialiste est atterré, car son instinct l'avertit que, malgré leur serment, Kahr, Lossow et Seisser vont tout faire, à présent, pour étrangler la révolution nationale [2]. Non sans ménagements, Scheubner-Richter demande à Ludendorff comment il a pu se laisser jouer ainsi. Mais le grand-quartier-maître général, qui ne tolère ni la critique ni la contradiction, répond d'un ton cassant :

— Je vous défends de mettre en doute la parole d'un officier allemand !

★ ★

A la même heure, sections d'assaut et formations du *Kampfbund* convergent vers Munich et occupent certains points importants de la ville. Un groupe de volontaires, commandés par le lieutenant Rossbach, hisse le drapeau à croix gammée sur le toit de l'École d'infanterie. La *Stosstrupp* Hitler, qui vient de prendre part au *Putsch* du Bürgerbrau, s'empare de l'immeuble du journal socialiste, la *Münchener Post*. Enfin, la *Reichskriegsflagge* du capitaine Röhm, — dont le fanion est porté par l'aspirant Himmler [3], — occupe l'ancien ministère bavarois de la Guerre devenu, depuis

1. Alfred Rosenberg, *Souvenirs sur le 8 et le 9 novembre 1923*, *Völkischer Beobachter*, n° du 8 novembre 1933.

2. Le geste de Ludendorff, rendant leur liberté aux ministres bavarois, fait exactement pendant à celui du capitaine Ehrhardt donnant, au Gouvernement de Berlin, douze heures pour accepter son ultimatum, à la veille du *putsch* de Kapp. Ces deux erreurs de tactique auront les mêmes conséquences.

3. L'actuel commandant en chef des milices noires.

1919, le siège du *Wehrkreis VII* [1]. C'est là que, vers minuit, Ludendorff et ses conseillers s'installent pour travailler.

Mais tandis que la foule acclame les patrouilles nationales-socialistes, qui parcourent les rues en chantant, le général von Lossow, le général von Danner, commandant de la Place, et les ministres bavarois se sont réfugiés dans la caserne du 19e régiment d'infanterie. Sans perdre un instant, ils élaborent un plan d'action pour écraser la révolution nationale. Les détachements de Fürth et de Nuremberg resteront sur place pour réprimer des soulèvements locaux éventuels. Les régiments de Munich seront renforcés par des troupes alpines, transportées en camion de Haute-Bavière. Puis, le commandant du *Wehrkreis VII* adresse une circulaire à ses officiers, leur ordonnant d'arrêter et de désarmer les éléments factieux en quelque endroit qu'on les trouve. Quiconque leur prêtera assitance se rendra coupable de haute trahison.

Vers 1 heure du matin, les chefs du Gouvernement bavarois reçoivent la visite d'un aide de camp du Kronprinz Rupprecht de Bavière, accouru en toute hâte de Chiemsee, pour mander à von Kahr et à Lossow que l'héritier des Wittelsbach rejette, sans discussion, toute dictature du général Ludendorff dans ses États.

— Il faut libérer coûte que coûte la Bavière de cette situation intolérable, déclare le messager du prince. Ludendorff n'est qu'un intrus, dont rien ne justifie l'immixtion dans les affaires du pays. D'abord, c'est un Prussien [2]. Ensuite, ses conceptions néo-païennes inquiètent sérieusement le haut clergé catholique [3]. Employez la troupe, s'il le faut, pour faire cesser ce scandale [4].

1. Il faut remarquer que ces diverses actions ont quelque chose d'improvisé et ne correspondent plus au plan primitivement établi par l'état-major du *Kampfbund*. C'est qu'en avançant la date de son intervention, Hitler a privé les sections d'assaut des vingt-quatre heures nécessaires pour occuper méthodiquement la ville.

2. On sait que Ludendorff est né à Posen, le 9 avril 1865, d'un père prussien et d'une mère suédoise.

3. Notamment le cardinal Faulhaber, archevêque de Munich, et monseigneur Pacelli, légat pontifical en Bavière, qui exerçait une grande influence sur le Gouvernement bavarois.

4. L'intervention du Kronprinz Rupprecht de Bavière, affirmée par les uns, a été démentie par les autres. Il est cependant certain qu'elle a eu lieu, quoique sous une forme indirecte. (Cf. Camille Loutre, *l'Europe nouvelle*, n° du 17 novembre 1923, p. 1.475.)

Lossow et Seisser n'ont pas attendu cette intervention pour prendre leurs mesures. Von Kahr signe un décret, promulguant la dissolution de la N. S. D. A. P.[1], et transmet par radio un communiqué à la presse, déclarant que la parole que lui et ses collègues ont donnée au grand-quartier-maître général est nulle et non avenue, car elle leur a été extorquée par la force. Quelques heures plus tard, le « Gouvernement légal bavarois » s'enfuit à Ratisbonne, où il publie un magnifeste très violent contre le « Prussien Ludendorff ».

Le 9 novembre, à l'aube, la situation est complètement renversée. Munich est encerclée par les troupes régulières, et la proclamation suivante est affichée à tous les coins de rue :

« L'imposture et la mauvaise foi de quelques individus ambitieux ont fait d'une manifestation du réveil national, une scène d'odieuse violence. Les déclarations qui nous ont été arrachées, sous la menace du revolver[2], à moi-même, au général von Lossow et au colonel von Seisser, sont nulles et non avenues. Le parti national-socialiste, ainsi que l'*Union Oberland* et la *Reichsflagge*, sont dissous. »

VON KAHR,
Commissaire d'État.

Les sections d'assaut hitlériennes et les formations du *Kampfbund* sont prises dans un piège. « Si jamais l'on a pu parler d'un coup de poignard dans le dos, écrit le Dr Gumbel, c'est bien ici[3]. »

Au cours de la nuit, Hitler a envoyé plusieurs émissaires à la caserne du 19e régiment d'infanterie, mais ceux-ci ne sont pas revenus, car von Lossow les a fait arrêter[4]. Surpris de ne recevoir aucune nouvelle des autorités militaires, le chef du parti national-socialiste envoie Ulrich Graff et Goering aux renseignements. Les informations qu'ils rapportent ne sont guère rassurantes. La police occupe tous les ponts

1. National-Sozialistische-Deutsche-Arbeiter-Partei (parti national-socialiste).

2. Au cours du procès qui suivit le *putsch* du 9 novembre, tous les témoins s'accordèrent à reconnaître qu'aucune arme ne fut utilisée pour obliger von Kahr et ses amis à donner leur parole.

3. Professor Gumbel, *Verschwörer*, p. 203. La même expression se retrouve sous la plume de Gerhard Rühle *(Das dritte Reich*, vol. I, p. 104.)

4. Cf. le récit du major Siry, envoyé par Hitler à la caserne du 19e régiment d'infanterie, dans la nuit du 8 au 9 novembre 1923. *(Völkischer Beobachter*, n° du 8 novembre 1933).

de l'Isar [1] et l'on apprend, coup sur coup, la fuite du Gouvernement bavarois et l'arrestation de MM. Frick, Pöhner et du major Hühnlein. Aucun doute n'est plus possible : von Kahr, Lossow et Seisser ont trahi leur serment.

Cette défection met Hitler dans une situation des plus critiques. Que faire? Deux solutions se présentent : ou bien évacuer Munich et se retirer à Rosenheim, pour éviter un combat de rues. Mais alors, à l'échec politique viendra s'ajouter une défaite morale dont le parti ne se relèvera peut-être jamais. Ou bien marcher vers le centre de la ville pour se rallier l'opinion publique et voir comment réagira le Gouvernement bavarois.

C'est cette deuxième solution que choisissent Hitler et Ludendorff.

★ ★

Le 9 novembre, vers 11 heures du matin — 124e anniversaire du jour où Bonaparte effectua son coup d'État du 18 Brumaire [2] — Hitler, Ludendorff et les principaux chefs du *Kampfbund* se retrouvent au Bürgerbrau, d'où doit partir le cortège qui traversera Munich. Chacun sait que cette tentative est à peu près désespérée. Les visages sont tendus, les esprits anxieux.

— Ne venez pas avec nous, dit un commandant de S. A. à Alfred Rosenberg, c'est un véritable suicide.

— Après ce qui s'est passé cette nuit, répond Rosenberg, vivre ou mourir n'a plus guère d'importance.

La colonne se met en marche un peu avant midi. Le Führer se trouve au milieu du premier rang, ayant d'un côté Ludendorff, Scheubner-Richter et Ulrich Graff; de l'autre, le Dr Weber, Gottfried Feder et le lieutenant-colonel Kriebel. Au second rang, viennent Goering, Rosenberg, Anton Drexler, les chefs et les sous-chefs du parti [3]. Le cortège est précédé

1. En face de la police se trouvaient de petites escouades de S. A., numériquement beaucoup plus faibles. L'une d'elles, de faction à la Corneliusbrücke, était commandée par le lieutenant Heines. Le pont Wittelsbach était défendu par Gregor Strasser, chef des S. A. de Basse-Bavière.

2. 9 novembre 1799.

3. On estime à 2 000 hommes environ le nombre des S. A. qui prirent part à la manifestation. Le capitaine Röhm n'y était pas. Il occupait encore le ministère de la Guerre. Julius Streicher, accouru de Nuremberg, se joignait au cortège en cours de route.

par deux porte-drapeaux : Andréas Bauriedl, qui tient l'étendard rouge à croix gammée, et Garreis, qui porte le fanion de l'*Union Oberland* [1]. Partout, sur leur passage, les manifestants sont acclamés par la foule.

Parvenue au pont de l'Isar, la colonne se heurte à un premier cordon de police. Le commandant du détachement donne l'ordre à ses hommes de mettre en joue.

— Au nom du ciel, ne tirez pas ! s'écrie Ulrich Graff, Ludendorff est parmi nous !

— Le premier coup de feu, rugit Goering, signifiera la mort de tous les otages qui sont entre nos mains !

Déconcertés, les agents hésitent, remettent l'arme au pied et laissent passer le cortège.

Quelques instants plus tard, celui-ci débouche sur la Marienplatz et s'engage dans le Residenzstrasse. C'est une rue étroite qui aboutit à la place de l'Odéon, entre le Palais de la Résidence et la Feldherrnhalle, ou Colonnade des Maréchaux. Les nationaux-socialistes avancent, sans apercevoir un second barrage de police, posté dans cet étroit défilé [2]. Soudain les agents descendent les degrés de la Felderhnhalle, se déploient en travers de la rue et braquent leurs mousquetons sur les manifestants. « A cette seconde précise, écrit Ulrich Graff, je sus que quelque chose d'atroce allait se passer. Je me jetai instinctivement devant Hitler et, désignant de la main Ludendorff, je criai d'une voix déchirante : Ludendorff ! Voulez-vous tirer sur votre général ? Hitler et Ludendorff [3]... »

Au même instant, une salve de mousqueterie lui coupe la parole. Ulrich Graff tombe à terre, grièvement blessé, entraînant Hitler dans sa chute, qui se démet l'épaule. Scheubner-Richter s'écroule, tué, ainsi que le porte-drapeau Bauriedl, qui agonise, teignant de son sang l'étendard à croix gammée. Goering, très gravement atteint, parvient à se

1. C'est ce même drapeau qui fut planté, le 21 mai 1921, au sommet de l'Annaberg.

2. Les policiers étant moins nombreux que les nationaux-socialistes ne pouvaient leur barrer la route que dans ce passage resserré. Si les manifestants étaient arrivés sur la place de l'Odéon, leur supériorité numérique eût été fatale à la police : ils auraient été maîtres de la situation.

3. Cf. Ulrich Graff, *Les 8 et 9 novembre 1923, aux côtés de Hitler*, *Völkischer Beobachter*, n° du 8 novembre 1933.

traîner derrière le lion de la Feldherrnhalle. « Quand je rouvris les yeux, écrit Ulrich Graff, je ne vis autour de moi que des cadavres... Seul, Ludendorff, impassible, les mains dans les poches (il était en civil), continuait à avancer. Il franchit le cordon de police et disparut à mes regards. »

Le reste de la scène se déroule comme dans un rêve, dont on ne saisit que des lambeaux tragiques et décousus. 14 nationaux-socialistes ont été tués sur le coup. D'innombrables blessés jonchent la chaussée. Du côté de la police, on compte 4 morts, car les manifestants ont fait, eux aussi, usage de leurs armes. Hitler se relève à grand'peine et, d'un geste de son bras valide, ordonne à ses hommes de cesser le feu. Peu à peu les détonations s'espacent, puis s'arrêtent.

Un silence oppressant succède au tumulte de la fusillade. « Je vis alors une auto traverser au ralenti la place Maximilien-Joseph, écrit Alfred Rosenberg. Hitler, le visage figé dans une expression indéfinissable, était assis à l'avant. A l'arrière était étendu un jeune homme ensanglanté, qui avait dû être atteint, lui aussi, par une balle des forces gouvernementales. Lentement, le Führer passa devant la colonne de S. A., dont les hommes se mirent au port d'armes et le saluèrent d'un « Heil ! » très ferme, quoique prononcé à voix basse » [1]. Puis la voiture disparaît au fond de la place, emmenant Hitler à Uffing, au bord du Staffelsee, dans la villa de son ami, le Dr Hanfstaengl.

A la même heure, Röhm et ses hommes sont cernés par la Reichswehr dans le bâtiment du *Wehrkreis VII*. Les volontaires de la *Reichskriegsflagge*, qui ont barré toutes les issues avec du fil de fer barbelé, s'apprêtent à subir un siège en règle. Les mitrailleuses crépitent aux fenêtres. Déjà, les soldats Faust et Casella ont été tués. Mais le général von Epp s'entremet à temps pour éviter un carnage. Il décrit à Röhm la scène de la Feldherrnhalle et lui démontre l'inutilité de sa résistance. La rage au cœur, le capitaine Röhm se rend, ainsi que les soldats de sa troupe.

Alors les sanctions s'abattent sur le parti nazi. Ses bureaux sont fermés, et tous ses avoirs confisqués [2]. Rossbach réussit

1. Cf. ALFRED ROSENBERG, *Op. cit.*, *Völkischer Beobachter*, n° du 8 novembre 1933.
2. Ceux-ci, y compris le journal du parti, sont évalués à 170 000 marks-or.

à s'enfuir en Autriche. Ludendorff, appréhendé par la police, est relâché sur parole. Röhm et Dietrich Eckart sont enfermés au Städelheim [1]. Le lieutenant Bruckner, le Dr Weber, le lieutenant-colonel Kriebel, d'autres encore, sont arrêtés et jetés en prison. Goering, dont les jours sont en danger, est recueilli par des amis. Un mandat d'arrêt est lancé contre lui. Il veut fuir en Autriche, mais toutes les frontières sont gardées. Des camarades dévoués le portent sur une civière à travers des sentiers de montagne, par-dessus les cols neigeux des Alpes. Accompagné de sa femme, le malade, toujours délirant de fièvre, arrive enfin au Tyrol, et poursuit sa route sur Innsbruck et Venise [2].

Le 11 novembre, d'importantes forces de police se présentent à Uffing, à la villa Hanfstaengl, pour arrêter Hitler. On craint qu'il n'ait rassemblé autour de lui une troupe de partisans, prêts à la défense jusqu'au dernier. Mais Hitler, très éprouvé par ses contusions, se laisse arrêter sans résistance. Il est ramené sous escorte à Munich et mis en prison.

Le coup d'État du 9 novembre, qui devait amener les nationaux-socialistes au pouvoir, s'achève en désastre. 16 morts et de nombreux blessés, tel est le bilan de cette journée tragique. Mais le sang répandu devant la Feldherrnhalle commence à porter ses fruits : pendant plusieurs jours, la foule, en proie à une agitation étrange, parcourt les rues de Munich en chantant des hymnes patriotiques et en conspuant von Kahr et le Gouvernement bavarois [3].

★ ★

Le 26 février 1924, tous les instigateurs du coup d'État sont traduits devant la Haute-Cour. Hitler, Ludendorff, le Dr Frick, M. Pöhner, le lieutenant-colonel Kriebel, chef militaire du *Kampfbund*, le lieutenant Bruckner, commandant du régiment de S. A. de Munich, le lieutenant Wagner, chef-adjoint des volontaires de Rossbach, le Dr Weber,

1. Dietrich Eckart, qui souffre d'une maladie de cœur, tombe gravement malade en prison. Il est relâché, mais meurt des suites de son internement, le 30 décembre 1923, portant à 17 le nombre total des victimes.

2. Cf. Martin Sommerfeldt, *Hermann Goering*, p. 48.

3. Celui-ci, complètement discrédité, est obligé de céder la place à un cabinet centriste, présidé par M. von Held.

chef de l'*Union Oberland*, le capitaine Röhm, chef de la *Reichskriegsflagge*, le lieutenant Pernet, gendre de Ludendorff, prennent place au banc des accusés. C'est un des plus grands procès qui se soient déroulés en Allemagne depuis la guerre. Pendant plus d'un mois, les témoins — parmi lesquels figurent von Kahr, Lossow et Seisser — défilent à la barre. Enfin, le 1er avril, le verdict est rendu : Adolf Hitler, Kriebel, Pöhner et Weber sont condamnés à cinq ans de forteresse, pour haute trahison [1]. Frick, Bruckner, Wagner, Röhm et Pernet, à quinze mois de prison avec sursis, pour participation au complot. Seul, Ludendorff est acquitté.

Le même soir — tandis que von Kahr, Lossow et Seisser partent pour Corfou — Hitler est transféré à la forteresse de Landsberg-sur-la-Lech [2].

Mais malgré l'écroulement de leurs espérances, les dirigeants de la N. S. D. A. P. ne peuvent se résigner au démembrement de leur parti. Les uns, comme Alfred Rosenberg et Anton Drexler, cherchent à le maintenir, malgré l'interdiction des autorités. Les autres, comme le major Buch, s'efforcent de reconstituer les sections d'assaut. Röhm, de son côté, fonde, avec le lieutenant Bruckner, une nouvelle ligue, la *Frontbann*, qui doit poursuivre l'œuvre entreprise par le *Deutscher Kampfbund*. Mais faute de direction unique, ces efforts dispersés ne donnent guère de résultats. Hitler, occupé à écrire *Mein Kampf*, ne peut coordonner, de sa cellule, l'action de ses lieutenants. En juin 1924, ne voulant pas assumer la responsabilité de décisions qu'il n'a pas prises en personne, il fait savoir qu'il renonce officiellement à la direction du parti [3].

JACQUES BENOIST-MÉCHIN

1. Avec la promesse — assez vague il est vrai — d'une libération anticipée après six mois de détention.

2. Des procès séparés furent intentés à Max Amann, administrateur du parti, à Julius Streicher et à Rudolf Hess, qui furent frappés de peines diverses. (Rudolf Hess, en particulier, fut interné avec Hitler à la prison de Landsberg.) De même, 40 membres de la « troupe de choc Hitler », furent condamnés le 28 avril 1924.

3. Copyright by Albin Michel 1938.

LETTRES INÉDITES [1]
DE
LAMARTINE

C'EST la troisième série de lettres inédites de Lamartine que nous publions ici [2]. Ces lettres sont de diverses époques et couvrent une période de quarante années. Voici l'homme de trente et un an (1821), déjà célèbre au lendemain de ses *Méditations*, et jeune marié. Un enfant va naître chez lui ; il rêve d'un grand poème qui serait l'œuvre de sa vie. Huit ans plus tard, il entre à l'Académie, alors qu'il n'y comptait pas trop, ayant refusé de faire, pour sa seconde candidature, la nécessaire campagne de visites. « Mon papa est en colère contre moi », dit-il à sa sœur Cécile (novembre 1829). Déjà, d'ailleurs, le « diable au corps politique » [3] s'est emparé de lui ; il brûle d'être élu député ; mais il n'a pas encore l'âge légal : « Les élections seront le 1er octobre et je n'en puis être, absolument. O guignon ! » (mars 1830).

L'année suivante — entre temps une Révolution a eu lieu, et la vieille monarchie est morte — Lamartine pose sa candidature dans trois villes à la fois. Triple échec, il tâche d'en prendre son parti, mais, au fond, se résigne très mal à cette

1. Ces lettres inédites de Lamartine proviennent de sources diverses. Les unes nous avaient été communiquées par Louis Barthou ; d'autres appartiennent aux archives de Saint-Point ; celles qui sont adressées à M. de Ligonnès sont tirées de la collection de M. Henri de Saboulin-Bolléna ; avec une extrême obligeance, M. le duc de Broglie a bien voulu m'autoriser à publier les deux lettres de Lamartine qui sont conservées dans les archives de sa famille.

2. Voir la *Revue de Paris* des 1er mai et 1er juillet 1934 et du 15 juillet 1936.

3. C'est l'expression qu'il emploie dans une lettre du 25 novembre 1841 à Emile de Girardin.

déconvenue qui l'écarte de la Chambre : « J'y serais absolument seul sur mon banc... Je me tairais ; autant vaut me taire tout de suite. Mais cependant je fais savoir aux électeurs de Toulon que je suis toujours à leurs ordres... » Il se résigne même si peu qu'il parle à Cazalès d'un journal à fonder, « à glaces rompues, vigoureux, indomptable ! De la raison pure face à face avec la vérité » ; et il signifie aux carlistes, ces vaincus, ces « niais », qu'ils n'ont plus à compter sur lui (mai 1832). Il rimaille, en attendant, « mais tout cela est du dessert ; le roastbeef me manque : c'est-à-dire la politique... ».

Enfin, le voilà élu ; un tel malheur, cependant, l'a frappé (la mort de sa petite Julia) qu'il n'a plus de goût pour la vie publique ; et il songe à démissionner : « Rien ne me convient plus que la solitude » (novembre 1833). Il reprend courage, malgré tout. Il crée, à la Chambre, un petit noyau « social » — « huit ou dix gens de conscience » — et, parallèlement, il publie *Jocelyn*. Succès immense : « Je ne croyais pas que *Jocelyn* fût si bien reçu qu'il l'est partout, en Allemagne comme au Portugal » (juin 1836) ; et de nouveau revit l'espoir du grand poème, le « poème de l'infini ». Mais non ; l'urgence des problèmes politiques et sociaux devient trop impérieuse pour qu'il puisse encore travailler à des vers. Il s'impatiente d'ailleurs des incompréhensions, des paresses de ses amis conservateurs. Lui qui, en 1836, déclarait à M. de Saint-Priest qu'il n'accepterait « à aucun prix la responsabilité d'un grain seulement mis dans le bassin des révolutions », il annonce maintenant (1842) à son beau-frère — Ligonnès — son parti pris d' « énergique opposition » à la monarchie de juillet. « Je vais me rendre impossible pour être puissant et nécessaire plus tard » ; « dans cinq ou six ans », dit-il ailleurs. C'était calculer juste ; en 1848, en effet, il apparaîtra comme l'homme de réserve ; pour la France, l'homme du salut. Hélas ! pour si peu de temps ! Aux catastrophes de sa vie publique s'ajoutent celles de sa vie privée. Ruine, naufrage. « Le peuple n'en sait rien, et les classes riches en ont horreur ». Morne et dure bataille, qui dévore toute cette fin de vie. Comme il s'acharne ! Comme il se débat ! Si peu d'amis lui restent fidèles ! « Ce que je vois me dégoûte de vivre », dit-il à Laprade (1858). Il se dépouille de tout ce qu'il aime ; il

vend ses chevaux, ses tableaux ; il fait abattre les plus beaux arbres de Saint-Point. Il se raidit « pour être fort ».

Pour qu'enfin il s'abandonne, il faudra que les armes lui échappent des mains, et que l'ombre, avant la mort, l'ensevelisse encore vivant.

HENRI GUILLEMIN

I

A LA DUCHESSE DE BROGLIE[1]

Rome, 1er février 1821.

Madame la duchesse,

Je viens de voir mademoiselle Berry et de recevoir enfin par elle cette charmante lettre de vous, du 14 avril, après laquelle je soupirais et je courais depuis huit mois. Je vous remercie mille fois de la connaissance et de la lettre surtout.

Comment pouvez-vous penser que j'oublie jamais les bontés flatteuses dont vous m'avez comblé à Paris ! Vous savez mieux que personne qu'il y a des caractères incapables d'oublier et des traces qui ne se laissent pas effacer. Celles que votre souvenir laisse chez les personnes qui ont eu le bonheur de vous connaître sont de cette nature ; notre liaison a été de peu de jours, mais il me semble qu'elle n'a jamais commencé. Je voudrais qu'elle ne finît pas.

Vous avez la bonté de me demander des détails sur mon état et mes impressions actuelles. Je vous les donne en deux mots : Je suis heureux, aussi heureux que peut l'être un homme qui n'exige pas de ce monde plus qu'il ne peut donner. Je me

1. En 1860, dans le quarante-neuvième « Entretien » de son *Cours Familier de Littérature*, Lamartine évoque le salon de la duchesse de Broglie, fille de madame de Staël ; « c'était, dit-il, une femme magnanime comme sa mère, belle comme Corinne, pieuse comme une prière incarnée » ; il avait été « très fier » d'être admis dans son salon, alors qu'il n'était encore qu'un jeune provincial très obscur. Cependant, légitimiste, il résistait à « l'esprit d'amère opposition » qui régnait dans la demeure de madame de Broglie où « les tendances orléanistes » prédominaient. « C'était un salon de la Ligue où les princes jouaient à la popularité. »

Cette lettre atteste en effet très nettement les réticences du jeune conservateur qu'était alors Lamartine en face du libéralisme de madame de Broglie.

suis marié ; le ciel m'a accordé le plus grand de ses biens : une femme aimable, bonne, courageuse, aimante, accomplie enfin. Je tâche de ne lui donner d'autres chagrins que ceux de ma mauvaise santé qui me poursuit toujours, et d'arranger ma situation de manière à ce qu'elle assure mieux mon bien-être, qui est à présent celui de deux.

J'ai passé des journées délicieuses à Naples et aux environs. Je viens de retomber bien malade et d'être chassé à Rome par l'air de la mer que je ne pouvais plus supporter. J'y attends les couches de ma femme pour avoir un congé et aller en Angleterre en passant par Paris. Je fais des vœux pour que vous y soyez alors et pour pouvoir vous y présenter une femme digne de votre âme. Je sais que c'est beaucoup dire ; si j'osais, je vous ferais de pures déclarations de mon admiration silencieuse pour vous ; mais à quoi bon ! Vous en êtes accablée, et elles se perdraient dans ce tourbillon dont vous êtes entourée. Je me borne donc à vous dire que si vous êtes ce que vous paraissez, vous serez toujours pour moi un modèle idéal de la perfection, non pas humaine, mais poétique. Si je fais jamais ce grand poème que j'ai enfin conçu, on vous y reconnaîtra comme on reconnaît, dans les tableaux des peintres, certains modèles qui les avaient frappés. Mais, hélas, je ne fais plus de vers ; je végète seulement au soleil, attendant qu'il me ranime ou qu'il me consume.

N'ayez pas peur que le succès dont vous me parlez m'ennuiera ! Vous m'avez reproché un jour de n'avoir plus l'illusion de la liberté ; je n'ai pas plus celle de la vaine gloire ; ce ne sont pas des biens, ce n'en est que l'ombre. J'aspire au plus solide en tout genre, et il n'y a que deux biens véritables : l'amour et la vertu. J'ai connu l'un par moi-même ; j'ai vu l'autre de loin. Je désespère d'y atteindre ; le ciel m'a fait trop faible ; mais je veux du moins l'admirer.

Je ne vous donne pas de nouvelles ; vous êtes au centre du mouvement, vous savez tout avant nous. Chaque jour, l'idée du siècle fait un pas ; quand elle aura fini son tour du monde, une autre le commencera. Je ne crois ni en celle-ci, ni en celle-là, mais dans la Providence qui rit de la sagesse des hommes et qui tire parti de tout pour notre perfectionnement individuel, et non pas pour notre perfectibilité en masse.

Mais je m'arrête ; j'allais m'égarer, m'embrouiller, vous fâcher peut-être. Heureusement, je n'ai plus de place que pour me mettre à vos pieds et vous prier d'agréer l'hommage le plus sincère et le plus respectueux.

ALPHONSE DE LAMARTINE

II

A MADAME DE CESSIAT [1]

Montculot, 6 novembre 1829.

Ma chère Cécile,

Nous prenons, comme tu penses, une vive part au triste événement qui change toute ta vie intérieure, et nous partageons toutes tes vicissitudes. Nous ne savons pas encore si la fortune de tes enfants se trouve compromise par des dispositions dont le peu que nous savons nous paraît bien singulier. Nous saurons tout cela à Mâcon, où nous retournerons tous dans huit jours au plus tard. Nous t'y verrons, ou nous irons te voir si tu ne peux pas venir. Dans tous les cas, compte sur moi pour tout ce qui pourra arranger, aider et ordonner tes affaires à présent et après.

Nous sommes venus passer deux mois à nous ennuyer horriblement dans ce désert [2] qui ne vaut pas Saint-Point. Nous nous en allons avec plaisir. Notre présence était utile pour nos affaires et le sera encore, le printemps prochain. J'espère que tu pourras y venir avec nous et quelques-uns de tes enfants, à présent que te voilà malheureusement plus libre.

1. L'adresse est ainsi libellée : « A madame de Cessiat, Saint-Amour, département du Jura ». Cécile de Cessiat était l'aînée des sœurs de Lamartine. Elle avait épousé César de Cessiat, le 8 février 1813, ayant alors vingt ans (née le 16 novembre 1793) ; son mari en avait trente-neuf (né le 30 janvier 1774). Au début de novembre 1829, son mari venait de mourir. Ils avaient eu six enfants.

2. Au château de Montculot, près de Dijon, ancienne demeure d'un des oncles de Lamartine, « l'oncle abbé », mort en 1826.

Mon papa est en colère contre moi de ce que je ne suis pas allé me mettre sur les rangs pour l'Académie[1]. Je crains son courroux à mon retour ; mais le soin de mes affaires et l'ennui de perdre six semaines à Paris l'ont emporté sur ma trop faible ambition.

Adieu, Marianne a été bien affectée de ton chagrin et en parle sans cesse. Mille tendresses à toi et aux enfants.

ALPHONSE

III

A M. DE LIGONNÈS[2]

Paris, mars 1830.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Ligonnès. J'ai écrit à Monsieur de Montbel ; je le verrai demain ; j'ai vu votre frère ; je ferai tout ce que je pourrai aussi pour lui. Je pense que des démarches, aujourd'hui, seraient perdues ; il va y avoir des changements. Tout va, du reste, assez bien.

Je suis accablé, j'écris mon discours[3] ; je le lis demain, puis le 1er avril. J'attends Marianne ce soir ; j'emménage, je meuble, j'organise, ce qui est une des sept bêtes de l'Apocalypse.

Mille choses tendres à mon père, et aimables à Montherot[4]. Je crois que je n'irai pas en Grèce[5], mais à Saint-Point pour tout à fait. Le prince de Polignac veut bien m'y envoyer, mais il y a des impossibilités en sous-ordre. Les élections seront le 1er octobre et je n'en puis être, absolument. O guignon !

LAMARTINE

1. Son père, en effet, lui écrivait de Mâcon, le 6 novembre : « D'après ce que tu nous dis de l'Académie, je vois que tu n'as aucun espoir, et cela me paraît tout simple, puisque tu n'as pas voulu te présenter selon les formes usitées. On peut dire que tu fais beau jeu à M. de Ségur, qu'on n'a mis en avant qu'à ton défaut et qui sera sûrement nommé d'emblée. » Or, la veille précisément, le jeudi 5 novembre, Lamartine venait d'être élu par dix-neuf voix contre quatorze.

2. « Le comte Édouard de Ligonnès, chez M. de Lamartine, à Mâcon, département de Saône-et-Loire ». Ligonnès avait épousé, en 1827, la plus jeune sœur de Lamartine, Sophie.

3. Son discours de réception à l'Académie.

4. F. de Montherot avait épousé une des sœurs de Lamartine, Suzanne, morte en 1824.

5. Lamartine espérait obtenir de Polignac sa nomination de ministre plénipotentiaire en Grèce.

IV

AU MÊME

Paris, 24 avril 1830.

Mon cher Ligonnès,

Il ne faut pas que la perspective d'une sous-préfecture trouble votre repos ; ni même entre trop avant dans vos combinaisons d'avenir. Cela est trop incertain et dépend trop de mon séjour plus ou moins prolongé ici et des mesures plus ou moins larges du Gouvernement. Il faut que vous m'envoyiez, sur papier ministre, deux suppliques dans la forme à peu près dont je joins ici le modèle[1], et signées de vous, j'aurai soin qu'elles soient mises en bon lieu.

Me voici plongé dans les affaires poétiques. J'ai vendu deux volumes[2], livrés et payés, hier, 27 000 francs (avec les étrennes), pour deux ans et sept mois seulement. Cela passera ainsi ce dont j'avais besoin, car, dans trois ans, je revendrai les deux volumes avec mes œuvres complètes, pour dix ans, une bonne somme encore. J'attends Eugénie[3], à qui j'ai demandé de venir chercher les 30 000 francs. J'espère qu'elle va arriver.

La Grèce m'est garantie presque par tous les ministres et par l'opinion publique, extrêmement à moi dans ce moment. Mais il y a quelque chose dans les bureaux qui agit négativement. Je ne peux, ni ne veux le sonder, et peu m'importe le résultat. Je laisse faire aux choses et m'en fie à la destinée. J'aime Saint-Point tout autant, et j'irai voyager pour mon compte.

Adieu. Mille amitiés à vous et respectueux attachement à mon père et à mes tantes. Je vous quitte pour aller chez le duc, duchesse, etc..., en famille.

LAMARTINE

1. Voici le texte de cette supplique, de la main de Lamartine : « M. le comte Edouard de Ligonnès, né en 1794, à Mende, département de la Lozère, entré au service en 1815 comme volontaire royaliste, décoré de la Légion d'Honneur par monseigneur le duc d'Angoulême, retiré aujourd'hui du service, et désirant employer sa vie dans une autre carrière au service du Roi, supplie Votre Excellence de mettre son nom sous les yeux de Sa Majesté pour une place de sous-préfet dans le midi de la France. Il prie Votre Excellence d'agréer le profond respect avec lequel il a l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur. »

2. Les *Harmonies poétiques et religieuses*.

3. Sa sœur Eugénie, mariée à M. de Coppens.

V

AU MÊME

Paris, 16 août 1831.

Mon cher Ligonnès,

Je ne vous ai pas écrit pendant ces quatre mois, parce que j'ai écrit des volumes et porté des montagnes, et puis j'étais trop loin et j'attendais des résultats pour vous les donner [1]. Nous voici enfin rentrant au gîte de Saint-Point, à moins que les électeurs de Toulon ne viennent m'en arracher, ce que je suis loin de désirer, d'après la composition terne de la Chambre actuelle. J'y serais absolument seul sur mon banc ; un homme seul ne peut rien contre tant de passions étroites et de haines de partis. Je me tairais ; autant vaut me taire tout de suite. Mais cependant, je fais savoir aux électeurs de Toulon que je suis toujours à leurs ordres et que je ne reculerai jamais devant la confiance des hommes de bien et de paix.

Nous partons demain pour Saint-Point. Nous désirons beaucoup vous voir revenir aussi le plus vite possible en nos pénates mâconnaises. Dites-moi à quelle époque à peu près nous pourrons reprendre notre camp d'hiver.

Je vous apporte à choisir, et en abondance, la fine fleur des rasoirs anglais, en acier d'argent. Réjouissez-vous en faisant votre barbe !

Nos projets n'ont rien de fixe ; ils sont comme ceux de la fortune de l'Europe, à croix ou pile. Je médite toujours une fugue à Jérusalem ou à Persépolis ; mais ma femme n'en sera décidément pas. Si je vais à Toulon, j'irai vous voir deux jours en passant [2]. Mon voyage dépendra des lettres que je trouverai sans doute à Mâcon.

Paris est endormi dans une tranquillité profonde, depuis huit jours. Si le ministère tient, nous passerons l'année en repos. L'étranger ne veut et ne peut pas vouloir la guerre, soyez-en certain.

1. Lamartine s'était présenté aux élections à Bergues, Toulon et Mâcon. Il avait échoué partout. On parlait cependant d'annuler l'élection de Toulon.

2. Ligonnès habitait à Mende.

Adieu, mille choses à Sophie et même à la belle Mélanie; Julia et ma femme les embrassent comme moi. Ecrivez-moi à Mâcon.

LAMARTINE

VI

A M. DE CAZALÈS

Milly, 6 mai 1832.

Mon cher Cazalès,

Je ne parle plus politique à aucun de mes amis, car je diffère d'eux tous, mais vous êtes encore celui de tous avec lequel j'ai le plus d'analogie.

Est-il donc décidé que jamais le Français n'aura le courage de l'esprit? Le courage de dire à son propre parti : « Vous êtes des imbéciles ou des coquins ». Faute de ce nerf, héroïsme véritable des siècles de parole (plus héroïque que la brutale et facile résignation au boulet), nous irons de chute en chute, à la queue de tous les intrigants, renforcer l'innombrable armée des niais.

Oh! oui, je me lamente de la perte de madame de Montcalm[1]! Elle m'a écrit quelques heures avant de mourir et demande la mort dans sa lettre. Je n'ai plus de Paris depuis elle. Je ne saurais où passer une soirée. Elle nous aimait, vous et moi, beaucoup, et je m'aperçois aujourd'hui que c'est une des femmes que j'ai le plus aimées.

Voulez-vous que je fasse demander pour vous la permission de passer votre prison à Saint-Point[2]? Je pense que Saint-Maurice, ou M. Vatout, ou Latour, ou quelques-uns de nos amis du milieu obtiendraient aisément cela. Quels gens que votre jury! Ils vous ont pris, comme vous l'avez fort bien indiqué, pour un injurieux, en tête de *la Gazette* ou de *la Mode*. Il ne faut pas leur en vouloir, mais quelles bêtes!

1. Le salon de madame de Montcalm, 33, rue de l'Université, était un de ceux où Lamartine avait été accueilli, avant même les *Méditations*, et où sa gloire avait été préparée par une sorte d'affectueuse conspiration mondaine. Dans son quarante-neuvième « Entretien » du *Cours Familier de Littérature*, Lamartine parle de madame de Montcalm en disant : « Elle avait pour moi une amitié d'instinct qui ne faillit jamais, malgré l'absence. Le matin du jour de sa mort, elle m'écrivait encore les pressentiments de son agonie. » (C.F.L., t. IX, p. 45.)

2. Cazalès avait été condamné pour un délit de presse par les tribunaux de Louis-Philippe.

Nous attendons le choléra. S'il vient, je reste pour porter secours à mon père, à nos parents, amis ou ennemis concitoyens. Ce sont des cas où il faut être homme au service des hommes. S'il ne vient pas, je pars en juin pour Constantinople.

Je ne fais rien et j'ai la tête grosse de pensées et de forces politiques et poétiques ; mais le terrible : « A quoi bon ! » m'arrête, puis la terrible santé. Je végète, tristement heureux, je n'ai guère d'argent, ce qui me gêne aussi pour me mouvoir. Les terres coûtent toujours, promettent tout et tiennent peu.

Quand ferons-nous un journal, mais à glaces rompues, vigoureux, indomptable? De la raison pure face à face avec la vérité. Voilà le seul que je sente.

J'ai griffonné ces jours-ci, pour l'ami Ladvocat[1], une épitre familière à Walter Scott, où vous trouverez cent vers énergiques sur notre état politique, et quelque chose sur le duc de Bordeaux comme je l'entends[2]. N'en dites rien d'avance. Le reste est de la jolie rime. je vais me remettre ces jours-ci à mon petit Episode en cinq ou six chants, intitulé *le Journal du curé de* ***. Un jour loin de ce jour, cela fera fortune, vous verrez. Mais tout cela est du dessert. Le roastbeef me manque ; c'est-à-dire la politique transcendante. Adieu.

LAMARTINE

VII

AU COMTE DE X...

Monceau, novembre 1833.

Monsieur le Comte,

Je reçois et je lis ; mais j'ai à peine la force de répondre, tant je suis accablé physiquement et moralement par le contre-coup de mon arrivée ici et des terribles soins auxquels ce retour a donné lieu[3]. Mais au milieu de tant d'expressions

1. Un groupe d'écrivains offrait à Ladvocat, libraire ruiné, leur collaboration gratuite pour un recueil périodique intitulé le *Cent et un*.

2. Cette *Epître à Walter Scott* contenait, en effet, le plus poli, mais le plus catégorique des adieux à la cause légitimiste.

3. Lamartine avait perdu sa fille pendant son voyage en Orient. Il était rentré à Mâcon au mois d'octobre 1833, et il avait dû aller à Marseille chercher le corps embaumé de Julie pour le ramener en Bourgogne et le déposer dans le caveau de Saint-Point.

de pitié, d'amitié, de sympathie que l'impuissance d'écrire laisse sans réponse, je distingue la vôtre, si bonne, si sensée, si vraie, et je veux au moins vous dire combien nous en sommes touchés.

Je me trouve, pour comble de malheur, obligé d'aller à Paris me mêler à une lutte politique pour laquelle je n'ai plus ni intérêt, ni force, ni goût. Je cherche à me sauver honorablement, si je puis, de cette affreuse nécessité. Rien ne me convient plus que la solitude et le repos moral, s'il y en a au fond du désespoir. Je suis, en ce moment-ci, tellement malade de toutes les épreuves par lesquelles j'ai passé que je ne suis capable de rien, ni pour les autres, ni pour moi-même...

Adieu pour aujourd'hui, et mille sentiments affectueux. Je vous écrirai plus au long si je me remets.

LAMARTINE

VIII

A M. DE SAINT-PRIEST[1]

Saint-Point, 17 juin 1836.

...dont on aime la voix
Comme on aime un écho qui répond dans les bois.

Votre lettre m'a fait une véritable émotion de plaisir. J'ai reçu assez de centaines de lettres ou épîtres depuis cinq ou six mois, mais elles ne venaient pas toutes d'hommes de goût et de haut talent, et aucune ne venait de Cintra. Penser si loin à *Jocelyn*, pauvre enfant né sous le brouillard de nos Alpes ! Cela devait le flatter, car il a un grand respect et un grand culte pour le soleil, la mer, les pins et les rochers ardents de vos côtes camoïnesques ! Je connais Cintra par Amalfi. Soyez donc remercié d'avoir pensé de là-bas à moi et de m'avoir dit cette pensée.

J'ai quitté, il y a trois jours, Paris et ce petit cabinet d'où j'apercevais quelquefois madame de Saint-Priest dans le simple appareil d'une bonne mère soignant ses petits, et d'où j'entendais la voix de vos enfants jouant dans leur petit

1. « Ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Français, à Cintra, Portugal ».

jardin contigu au mien. Me voici enfin seul dans mes montagnes, loin des bancs fiévreux de la Chambre et des tumultes de Paris. Je me repose quelques jours pour mettre un intervalle entre la stupide prose et les vers divins (je ne parle pas des miens !) et puis j'écrirai un nouvel épisode de mon poème de l'infini. C'est fait dans ma tête, et il ne me faut que vingt-cinq ans de paix, de génie et de verve. C'est vous dire que je ne le ferai pas. L'homme ne finit rien ; ce n'est pas son affaire ; il ébauche et il laisse à faire à la postérité.

Je ne croyais pas que *Jocelyn* fût si bien reçu qu'il l'est partout, en Allemagne comme en Portugal.

La politique ici va bien ; c'est un calme des plus plats. L'Europe ne veut pas de guerre et a mille fois raison de fortifier le Gouvernement de Juillet de toute sa considération ; les partis sont morts. Il n'y a que le mien qui vive, mais nous sommes huit ou dix, et encore gens de conscience qui veulent améliorer beaucoup, mais qui ne veulent à aucun prix accepter la responsabilité d'un grain seulement mis dans le bassin des révolutions.

Quand viendrez-vous nous revoir ? Si vous passez par Lyon, songez que je vis derrière les montagnes que vous aurez à votre gauche. Vous m'y trouverez en paysan philosophe, cultivant, rêvant, chantant, priant et se résignant à ce triste drame que chacun joue dans son cœur et dont Dieu seul sait le dénouement.

Adieu donc, Vous me... bavard comme un paysan...[1] Mais vous m'avez fait tant de plaisir que je ne sais plus me taire. Tout à vous.

LAMARTINE

IX

A M. DE LIGONNÈS

Paris, 15 février 1838.

Je pars demain, mon cher Ligonnès ; je suis resté pour une discussion grave, je descends de la tribune[2] où j'ai été, une

1. La lettre a été déchirée et quelques mots ont ainsi disparu dans ce dernier paragraphe.

2. Lamartine venait de parler sur l'émancipation des esclaves. On trouvera son discours dans *la France parlementaire*, t. II, p. 33.

heure, combattu par Berryer, Mauguin et les ministres. Nous l'avons emporté. Vous ne saurez rien de mon discours, parce que les journaux sont contre l'émancipation, mais j'ai eu un succès immense comme talent et tous se sont accordés à dire que j'avais été au-dessus des cinq grands orateurs qui ont parlé avant ou après moi. Ma position dans la Chambre se dessine et grandit à vue d'œil depuis cette crise. Hier j'ai eu le même succès dans les bureaux contre Sauzet.

Marianne est enrhumée, mais légèrement ; je n'en pars pas moins demain soir avec Léon Bruys et Léon de Pierreclos. Je laisse ce dernier à Dijon. Je vous écris ce mot à la Chambre, en courant. Je vais chez moi à un rendez-vous qui m'a été demandé par M. Ouvrard sur la question de la conversion[1].

Au revoir et embrassements à tous.

LAMARTINE

P.S. — Faites savoir à Révillon de se trouver le 20 à Mâcon, avec détails précis sur la gelée de mes vignes.

X

AU DUC DE BROGLIE

Saint-Point, 10 novembre 1838.

Monsieur le Duc,

Depuis le jour où les journaux nous ont appris le coup qui vous frappe et qui atteint toute la France, je n'ai pas passé un jour sans déplorer le vide laissé dans votre cœur et dans tout ce qui aimait ou honorait le génie, la vertu, la bonté incomparables ravis à tous en une seule créature.

J'ai attendu le moment où l'on pourrait, sans violer votre douleur, vous dire combien on s'y associait. Je ne veux pas vous dire plus ; je sais combien le recueillement du désespoir doit être pieusement respecté. Elle m'avait, comme vous, honoré, jeune, de son intérêt et de la protection de son amitié.

1. Le 17 avril 1838, Lamartine parla, à la Chambre, de la conversion des rentes.

C'est là tout mon droit à vénérer cette sainte mémoire et toute mon excuse pour la pleurer avec vous et avec ses enfants[1].

Agréez, monsieur le duc, l'assurance de mon respectueux dévouement.

ALPH. DE LAMARTINE

XI

A M. DE LIGONNÈS

Mâcon, 22 août 1840.

Mon cher Ligonnès,

Nous sommes arrivés tant bien que mal[2]. Mon père est très souffrant, mais mieux depuis hier. Rien d'inquiétant, si ce n'est l'âge ; nous ne le quittons guère. Compliments à Sophie ; sans ses couches, nous serions allés vous voir de Nîmes. A refaire une autre année.

Voici un article foudroyant de moi sur la crise[3]. Tâchez de le faire propager chez nous.

Adieu. Je suis toujours hors d'état d'écrire, mais non de vous aimer bien tendrement.

LAMARTINE

XII

AU MÊME

Paris, 24 janvier 1841.

Mon cher ami,

J'apprends que vous réclamez contre je ne sais quelle forme du partage mobilier de notre père et que vous croyez avoir à vous plaindre de moi sur cet objet. Au milieu du flot

1. *Les Recueillements*, que Lamartine publia en 1839, s'ouvrent sur un admirable « Cantique sur la mort de madame la duchesse de Broglie » ; ces vers sont datés de Saint-Point, 15 novembre 1838.

2. Lamartine rentrait d'un voyage aux Pyrénées et à Hyères. Son père mourut huit jours plus tard, le 30 août 1840.

3. Cet article, intitulé *la Question d'Orient, la Guerre, le Ministère* parut, en effet, dans le *Journal de Saône-et-Loire* du samedi 22 août 1840. Il fut suivi de trois autres articles (12, 19 et 30 septembre) qui furent reproduits par toute la presse parisienne et connurent un énorme retentissement. Ils constituaient une très violente attaque contre la politique de Thiers.

d'affaires où je suis noyé, sachez la vérité. Je me suis opposé de tous mes efforts à toutes les bêtises du partage mixte d'argent et de vieux meubles impossibles à apprécier précisément. J'ai fait contre cela toutes les observations, jusqu'à lassitude, à madame de Cessiat, prévoyant des plaintes ou mécontentements. Vous voyez que j'ai eu prévision trop juste. Mais rendez-moi justice, maintenant que vous savez la vérité, de ne pas m'attribuer ce résultat. Et pour meilleure preuve du fait, je renonce, tant que vous voudrez, à toute part dans lesdits meubles ou argenterie, et me soumets à tout autre mode de partage qui pourra convenir à vous et à tous autres. Peut-on mieux parler?

Vous auriez dû venir vous-même voir les affaires et surtout vos parents et amis, et amener vos beaux enfants. Celle-ci n'étant à autre fin, je vous embrasse, ainsi qu'eux, de tout cœur, et vous autorise à terminer comme vous l'entendrez. Je ne sais pas même ce que j'ai lu; j'ai la mémoire, comme vous, de cet admirable et excellent père; cela me suffit. Adieu et affections.

LAMARTINE

XIII

AU MÊME

Monceau, 12 décembre 1842.

Mon cher ami,

Si vous pouvez sans inconvénient, ni dépense, me laisser vos 10 000 francs encore quelques années, jusqu'aux approches d'accroissement de mes capitaux, je vous en serais obligé; si vous ne le pouvez pas, je me tiendrai en mesure de vous rembourser au 1er juillet. Réfléchissez et ordonnez. Je suis pauvre en capitaux et riche en terres bien rendantes. Je viens, il y a huit jours, de compléter Monceau par l'acquisition d'un domaine de 22 000 francs. Mes vignobles me rendent avec usure ce que je leur verse, que n'en est-il de même de l'ingrat Saint-Point?

Rien de nouveau parmi nous. Notre maison fut le caravansérail de l'Europe pendant tout cet été. Aujourd'hui, j'ai

M. Sauzet et cinq autres hôtes. Nous n'avons pas encore goûté une heure de solitude.

Je n'irai à Paris que dans les premiers jours de janvier. Je ne serai point ministre avant cinq ans. Je vais me rendre impossible pour être puissant et nécessaire plus tard. Ne vous scandalisez pas de l'énergique opposition que je me propose de faire au Gouvernement de Juillet pour son bien.

Adieu. Vivez heureux et paisible, et arrangez-vous à tout prix pour nous donner la moitié de vos années. J'ai de quoi vous offrir hospitalité à la ville et à la campagne : choisissez. Mon bonheur réel est de penser à me réunir souvent à vous.

Mille tendres compliments et attachements à vous tous.

A. DE LAMARTINE

XIV

A ALIX DE CESSIAT[1]

Paris, 8 mars 1845.

Ma chère Alix,

Dis à ta maman que sa lettre et nos efforts ont décidé Emmanuel[2] à entrer dans les cuirassiers. Nous en sommes bien heureux, car il n'y a absolument rien autre à en faire ; c'est l'avis unanime[3]. Maintenez-le dans cette résolution en lui inspirant un peu de fanatisme pour l'uniforme et en lui répétant qu'un homme doit être un homme. Il est bon enfant, mais hors d'état, par l'éducation et par le caractère, de faire quoi que ce soit au monde, excepté des choses qui vous feraient peine... Nous le caressons bien maintenant, après l'avoir grondé. Nous lui donnons des dîners de famille. On tue le veau gras pour lui. Je vous l'enverrai dans peu de jours ; mais nous conjurons ta maman d'être ferme ; et toi-même ne badine pas comme une enfant avec lui. Il vous fera bien des sottises s'il ne vous craint pas.

J'ai rompu hier mon contrat de librairie[4]. Je plaide de-

1. Alix de Cessiat, fille aînée de Cécile de Cessiat, née le 9 mars 1814. Elle avait épousé Léon de Pierreclos, le 28 mars 1838. Elle était veuve depuis le 25 juillet 1841.

2. Emmanuel de Cessiat, dernier né des enfants de Cécile, avait alors dix-huit ans. Il était né le 5 avril 1827 ; il mourra à trente-neuf ans, le 8 septembre 1866.

3. Néanmoins, trois ans plus tard, Lamartine devenu ministre des Affaires étrangères du Gouvernement provisoire, essayera de faire d'Emmanuel un secrétaire d'ambassade.

4. Au *Cours Familier de Littérature*, fondé par Lamartine, en mars 1856.

main. Je gagnerai et je serai libre. Je revendrai ouvrage par ouvrage plus et mieux, du moins je l'espère. En attendant j'ai conclu une vente de deux volumes en dehors du tout. Cela est livrable dans trois ans pour 80 000 francs. Cela me soutiendra de relais en relais si on me paye bien. Ce dernier contrat est secret et pour vous seules et ma tante.

Je suis malade comme un malheureux, et triste comme un malade. Voici mes vers à la princesse d'Orange[1], qui vient de me répondre une jolie lettre. Adieu et mille tendresses quand même.

LAMARTINE

XV

A M. DE GEYLER

(Rio de Janeiro)

Paris, 19 mars 1857.

Monsieur,

J'ai reçu la nouvelle demande de cinquante abonnements [1], et je vous fais adresser les deux années. Je suis dans une grande incertitude à l'égard de ce qui se passe à Rio de Janeiro. Vos lettres du mois de septembre 1856, celles de M. d'Alencar, les journaux de Rio, reçus par moi à cette époque, m'annonçaient plus de deux mille souscriptions et un album qui devait en contenir davantage.

Je n'ai rien reçu que quelques abonnements envoyés à longs intervalles par vous ou par vos soins. Je désire savoir promptement la vérité sur ces abonnements du Brésil. L'incertitude m'est très nuisible. J'imprime au hasard trois mille exemplaires de chaque « Entretien » dans l'éventualité de votre « album » attendu. Ces dépenses d'un côté, ces sommes non réalisées de l'autre me font une situation bien onéreuse ici. Il importe que je sois vite informé. Je me recommande à vous pour cela.

Vous me parlez du voyage que je devais faire, en effet, à Rio de Janeiro, ce printemps, pour remercier l'Empereur et la nation. Mais c'était dans la supposition que ce qu'on

1. Le *Souvenir* (« à la princesse d'Orange ») ne fut publié par Lamartine qu'en 1849, dans la nouvelle édition de ses *Harmonies*.

m'annonçait de leur bienveillance était réel. Comment quitter ici des affaires écrasantes et un travail assidu de toute nature pour aller au Brésil chercher, à grands frais de temps et de fortune, une illusion de l'amitié! Pendant que je courrais après cette ombre, mes créanciers de 2 millions périraient ici ou se partageraient mon manteau.

Vous me parlez aussi de 500 000 francs que l'on m'offrirait au Brésil pour le privilège de mes œuvres. Mais mes œuvres ne m'appartiennent pas. J'ai eu l'honneur de vous écrire que mon *Cours de Littérature* est ma seule propriété. Certes, si les 500 000 francs, ou la moitié seulement, étaient réalisés, je partirais à l'instant pour aller exprimer ma reconnaissance à vos compatriotes; mais, sur une éventualité, il y aurait ruine et démence à moi de quitter mon poste et mon travail.

Vous me parlez enfin de matériaux que S. M. l'Empereur ferait préparer pour me mettre en mesure d'écrire l'histoire de la nation brésilienne. Ce travail serait de mon goût et, je l'espère, pas au-dessus de mes forces. Je n'aurais pas de sacrifice d'opinion à faire en l'écrivant, car j'honore, j'admire et j'aime cette généreuse nation qui réunit la sève de la jeunesse à la maturité des vieilles races. Mais je pourrais écrire ici aussi convenablement qu'à Rio, après avoir visité cette belle scène d'un monde nouveau.

Préalablement à tout cela, il faut que je sache positivement quelle ressource immédiate le concours, petit ou grand, des Brésiliens à mon travail actuel pourrait m'offrir cette année, et il faut de plus que ces souscriptions soient réalisées ici, c'est de quoi je vous supplie de m'informer sans retard. Ce qu'on m'écrit à présent au sujet de S. M. l'Empereur me semble également embarrassant, car de deux choses l'une : si S. M. l'Empereur a souscrit en effet honorifiquement à mon *Cours*, en tête d'une nombreuse liste comme celle qu'on m'avait indiquée, je dois lui paraître ingrat; mais si l'Empereur n'a pas souscrit dans la forme dont on m'a parlé, il y aurait inconvenance et importunité à moi de lui écrire en faisant allusion à des récits sans réalité. Jusqu'à éclaircissements je dois donc me taire. C'est cet éclaircissement formel que je sollicite de votre obligeance et, j'ose dire, de votre amitié.

LAMARTINE

XVI

A M. DE LAPRADE

Paris, 5 avril 1858.

Mon cher Laprade,

Faites un comité[1], ne fût-il que de deux ou trois. Faites imprimer et distribuer un petit appel. Je vous ferai envoyer bientôt (dans trois jours) vingt mille circulaires du comité de Paris. Lancez le tout où vous rayonnez : Lyonnais, Dauphiné, Loire, Midi, etc...

Ici la lettre[2] à laquelle, pour ne pas désavouer les excellents amis de Mâcon, je ne puis répondre encore que par le silence, nuit beaucoup. Je ne crois pas à un beau résultat maintenant. On nous comprime du geste en nous protégeant de la voix. Je sais ce que j'ai à faire, plus tard. Cependant nous allons répandre dans quelques jours les circulaires dans Paris, au hasard, et il y aura, je l'espère, quelques centaines de mille francs. La France en fera aussi, plus lentement. Peut-être y en aura-t-il assez pour ne pas manquer aux créanciers.

J'ai besoin en effet de plus de courage que vous ne pensez. Votre amitié m'en donne, mais ce que je vois me dégoûte de vivre.

En résumé, les dispositions de la masse sont bonnes, même tendres, mais les moyens de la grouper en action sont nuls.

A vous de cœur. Tentez toujours !

LAMARTINE

XVII

AU MÊME

Paris, 17 avril 1858.

Mon cher Laprade,

Le talent est doublé par le cœur, et le cœur doublé par le talent dans des appels comme celui de Lyon ! Cela produit

1. Pour le lancement, à Lyon, de la Souscription nationale en faveur de Lamartine.

2. Allusion à la lettre du ministre de l'Intérieur autorisant la souscription et annonçant que l'Empereur s'inscrivait personnellement pour 10 000 francs.

et va produire une secousse, soyez-en sûr. On est ému ici en le lisant. Je le porte au *Siècle*, à *la Presse*, à *l'Estafette*. Envoyez-le à tous les journaux. Il courra comme le vent qui fait tomber le grain des épis. Remerciez vivement vos excellents amis devenus les miens, en attendant que j'aille les remercier moi-même dans une ovation cordiale de reconnaissance.

Ici le feu, complètement mort ou étouffé dans les hauts-lieux de l'aristocratie ou de la finance, commence à gronder et à fumer dans la masse. Les billets de banque sont nos ennemis ; les écus de 5 francs sont très amis. Rien n'est commencé sérieusement, faute de circulaires, et nous avons déjà près de 200 000 francs par les listes à domicile. C'est le bon procédé : une liste chez chaque homme bienveillant et intègre du quartier.

Tâchez d'allumer et d'organiser Grenoble, Valence, Vienne, la Loire, Avignon, Clermont, Bourg. Le Jura et le Doubs seront complètement organisés par M. Grévy, l'homme tout puissant de ces contrées.

Adieu. Quand vous aurez quelque résultat, petit ou grand, informez-moi d'un mot. Tout ira bien. Vous fûtes mon étoile.

LAMARTINE

EN ÉGYPTE

LES SECRETS DE SAQQARAH

On peut aller à Saqqarah, depuis les Pyramides, par le désert, à travers les sables et les tourbes, dans cette région d'Abousir où l'on est au cœur primitif de l'Égypte, au temps des deux premières dynasties, et même à des époques antérieures. Le sable a tout recouvert. On déblaie, on fouille, notamment vers Zaouéyet-el-Aryan, et on sait quelles passionnantes découvertes ont été faites récemment au temple de Tôd, près de Louqsor. Mais le trajet, ne pouvant se faire que par piste muletière et chamelière, est long et pénible. J'ai donc suivi en auto la route bordée de flamboyants qui côtoie le Nil jusqu'à Bedrecheïn. C'est une très belle promenade d'une douzaine de kilomètres entre des champs florissants et des palmeraies. Le fleuve, par son calme et sa large majesté, m'incitait à songer au rôle immense qu'il joue et n'a cessé de jouer. Les anciens Égyptiens ignorèrent toujours son origine. Leur royaume ne dépassa guère la première cataracte ; le temple d'Ipsamboul, creusé dans le roc nubien, en marque l'extrême limite avant la seconde cataracte et Ouadi-Halfa.

La naissance de ce Nil auquel ils devaient tout leur semblait fabuleuse : ils croyaient qu'il venait du ciel. Et il n'y a pas un siècle que nous connaissons le Nil Bleu et le lac Victoria-Nyanza, pas beaucoup plus d'un demi-siècle que nous connais-

sons le Bahr El Ghazal et le Soudan, et cette Éthiopie que l'Italie va transformer. N'exigeons pas plus des Égyptiens d'il y a cinq mille ans que de nous-mêmes. Ce fleuve nourricier, ils le nommaient « Hâpi ». C'est dans Hésiode que, pour la première fois, on trouve « Neilos ».

J'ai donc longé cet « Hâpi », depuis le pont cairote de Kasr El Nil, pour traverser enfin et dépasser l'amusant village de Bedrecheïn. Bientôt sont apparues des prairies, et une sorte de charmante oasis de palmiers, où s'agitaient des hérons blancs et que survolaient ces éperviers qui, partout en Égypte, inscrivent dans le ciel une si belle arabesque d'ailes planantes. J'étais dans les ruines de Memphis, de cette cité jadis puissante où régnèrent les princes venus de Thinis, près d'Abydos, de la troisième à la dixième dynastie, de grands princes tels que Zoser, Snefrou, Chéops, Chephren, Mykerinos, Ounas, Pépi ou la reine Nitokris, jusqu'au temps où la Cour s'installa à Thèbes. De cette Memphis abandonnée, il ne reste plus que de vagues vestiges de murs, sous l'herbe et le sable. Et cette destruction totale m'a interdit de comprendre la survivance de deux monuments. L'un est renversé et mutilé : c'est le corps énorme, étayé par des piliers de briques, d'un pharaon où l'on reconnaît Ramsès II, qui régnait à Thèbes mille ans après l'époque memphite. L'autre monument est un sphinx d'albâtre, de petite dimension, admirablement modelé et conservé, d'une blancheur exquise, et qui semble sourire aux moutons paissant à l'entour de son socle et aux fillettes qui les gardent.

En quittant l'oasis et le petit sphinx, j'ai traversé des champs, puis l'auto s'est engagée sur une digue noirâtre entre des mares, et j'ai vu devant moi enfin les assises rocheuses du plateau que domine la pyramide de Zoser. Le monument aux profils dentelés, d'un rose-thé mêlé de gris, grandissait sur l'azur, semblait plus énorme encore qu'il ne l'est. J'ai suivi, sous un ciel brûlant où dansaient les frelons, une piste de sable jusqu'à la maison accueillante où vit avec sa famille le jeune architecte et archéologue Lauer, qui dirige les fouilles de Saqqarah...

En déjeunant, nous parlions de l'étonnante construction de cette pyramide dite « à degrés ». Zoser, dont on voit au musée

du Caire de superbes et redoutables effigies, semble avoir été un grand roi, secondé par un ministre tout ensemble architecte et médecin, assimilé ultérieurement à l'Esculape hellénique, honoré à Épidaure. Tous deux conçurent un tombeau et un temple mortuaire, puisque, depuis toujours, c'était l'œuvre à quoi un prince vivant s'attachait avant tout. On balaya le sable, on creusa dans la pierre un puits avec escalier, profond de vingt-cinq mètres. On revêtit tout le fond de granit syénite, apporté d'Assouan, et on construisit deux chambres funéraires. On recouvrit le tout de maçonnerie. Par-dessus, on établit un mastaba rectangulaire en calcaire du Mokattam, cent vingt mètres sur chaque face, douze mètres de hauteur. Puis on surmonta ce mastaba d'un semblable, plus petit, et de quatre autres, de taille toujours décroissante. Cela fit un édifice haut de soixante mètres. Auprès de celui de Chéops, il paraîtrait petit : mais, ici, il est formidable. C'est l'acheminement vers la pyramide définitive dé l'âge postérieur. Le roi Zoser pouvait réellement croire que personne ne le dérangerait là-dessous. Cependant, sa tombe a été pillée comme toutes les autres, et sa momie a disparu, à moins qu'elle n'ait jamais été là, ce qui ne serait pas impossible, car les Pharaons étaient tellement jaloux du secret funéraire, tellement horrifiés par la crainte d'une profanation interrompant la liaison de leur corps avec la vie future, qu'ayant érigé de fastueux mausolées, ils étaient capables de se faire enfouir ailleurs.

Tandis que nous cheminions dans le sable brûlant vers cette tombe immense, je me disais donc que Zoser n'y avait peut-être point séjourné, et que ses vases canopes pouvaient être Dieu sait où. Une réponse m'a-t-elle été donnée? On m'a conduit, à travers une vaste étendue de décombres, jusqu'à une excavation. M. Lauer et ses collaborateurs avaient repéré là jadis ce que leurs yeux exercés leur signalent comme « un trou de voleurs ». Ils l'ont déblayé, agrandi, et au fond de la fosse l'amorce d'un escalier très étroit est apparue. Le public n'y est point admis encore. J'y parviens parmi les gravats, je m'y engage, jusqu'à un couloir obscur, où me guide une bougie, et qui, brusquement coudé, se prolonge dans des ténèbres vers d'autres rampes, d'autres marches, sous des dalles si basses que je dois aller tête baissée. Cela dure assez longtemps. L'air

est brûlant, il se raréfie au point que la flamme du lumignon rougeoie et se ternit. Je suis quelquefois descendu dans des houillères, j'ai erré dans les catacombes romaines, mais je n'ai jamais éprouvé comme ici la sensation d'étouffement. Il me semble que toute la densité de la masse de pierre et de sable sous laquelle je me faufile pèse sur ma poitrine. Je ne sais à quelle profondeur j'ai pu atteindre : elle doit être bien moindre que je ne l'imagine, mais elle m'inspire tout à coup la crainte d'être enterré vivant avec mes compagnons. Il suffirait d'un écroulement d'une paroi, sans appel possible. Je sais que c'est improbable, mais mes nerfs cèdent à l'anxiété d'être perdu dans la mort, d'être réellement au tombeau. Enfin, j'arrive devant un panneau de muraille et j'y vois, dans le calcaire blanc, un admirable bas-relief où un Pharaon s'entretient avec un dieu, dans un exquis encadrement ciselé et orné de gemmes bleues. Est-ce là un des secrets de Zoser? En tout cas, il est stupéfiant que, dès la troisième dynastie, l'art du bas-relief ait atteint à cette perfection dans le galbe des figures, dans l'équilibre de la composition et dans le fini de l'exécution : c'est beau d'une autre beauté que la sculpture grecque, à une époque où l'Hellade n'existait point, et cette merveille me paraît encore plus raffinée par son isolement dans ce labyrinthe de pierre brute. Je la considère longuement : plus loin, il y a le noir, l'inconnu. C'est vraiment un chef-d'œuvre fait pour n'être vu que par un seul être, fait pour lui seul, et volontairement enseveli là. Mais, tandis que mes guides méditent sur la meilleure façon de protéger l'œuvre contre les graffiti possibles des visiteurs futurs, — car il y a une race d'imbéciles infâmes qui ne respectent rien — je me sens étouffé, je demande grâce, et ils m'aident à remonter lentement vers le jour. Je m'excuse de ma lâcheté, mais ils me consolent en riant et en m'apprenant que, peu avant moi, de deux reines qui sont chacune à leur manière des femmes de grande énergie, l'une a abandonné la visite à moitié chemin et l'autre a tenu bon, mais s'est presque évanouie au retour. Il fait si chaud dans ce dédale qu'en me retrouvant sur le sable sous le soleil ardent j'ai presque froid. Je me souviendrai de ce premier contact avec les hypogées, j'aurai eu une idée de ce que pouvait être le Hadès !

La pyramide tronquée de Zoser était précédée d'une avenue, d'une cour pavée et d'un temple, avec une quantité de chapelles et de chambres servant aux officiants ou contenant des momies familiales et princières. Une immense enceinte les entourait. Les vagues de sable avaient tout recouvert. C'est là ce que nos archéologues ont méthodiquement déblayé : et alors sont apparues de hautes murailles ornées de fausses colonnes et des avenues de colonnades intérieures d'un blanc éclatant, avec des portiques qui m'ont fait songer aux propylées de l'acropole d'Athènes, avec des chapiteaux d'une sobriété toute dorienne me rappelant aussi Ségeste. Mais l'œuvre de Zoser et de son ministre Jemhotep antidate d'une bonne vingtaine de siècles. On y a trouvé les admirables statues, si graves, si méditatives, qui, au musée du Caire, nous disent ce que fut ce roi bâtisseur, qui d'autre part sut exploiter les mines de cuivre du Sinaï et peut-être l'or que recélait le désert entre la chaîne arabique et la mer Rouge. Il est le premier en date et en mérite de ceux qui osèrent ces monuments gigantesques. Snefrou s'est construit deux tombeaux pyramidaux, l'un près de Memphis, dans ce pays-nécropole, l'autre bien plus loin au sud, à Meïdoum. Ounas, venu deux cents ans plus tard, dernier roi de la cinquième dynastie, a ici près sa pyramide, la première dont les murs soient couverts d'hiéroglyphes, alors que les précédentes sont farouchement anonymes, et tout autour sont creusées des tombes que l'on visite. Mais je ne suis pas descendu sous leurs plafonds étoilés. Zoser m'a fait trop d'impression : et comment tout voir? Et puis, ces tombes sont de l'époque où, après la conquête de Cambyse le Fou, des souverains perses occupèrent l'Égypte, un Darius, un Xerxès, un Artaxerxès et un Darius encore, celui que vainquit Alexandre. Et cela date de quatre ou cinq cents ans avant Jésus-Christ. Et j'ai déjà appris à comprendre la moue des savants quand ils ont à s'occuper d'une époque si « récente » : vingt-quatre ou vingt-cinq siècles ici, c'est presque moderne ! Je me suis donc borné à saluer la pyramide d'Ounas en négligeant les couloirs funéraires qui l'avoisinent, en ne voyant que le tombeau de Ptahotep, avec ses charmantes peintures retraçant des scènes d'offrandes, de pêches, de jeux, de vie agricole. Devant ces créations intactes, j'ai adressé de

silencieuses actions de grâces au seigneur Sable, souverain non reconnu que nous devrions honorer, car il nous a conservé un monde encore beaucoup mieux que la cendre du Vésuve ne l'a fait de Pompéi. En Égypte, le sable a tout protégé. Il a secondé la volonté de ce peuple qui a placé la vie à l'intérieur de la mort, il a collaboré à ses secrets. Les hypogées ont été mieux gardés que les temples. Dans cette atmosphère absolument sèche, dans cette contrée où la pluie est presque inconnue, dans ce sable pur de tout ferment comme le roc, l'œuvre des artistes, sculpteurs ou enlumineurs a défié les siècles et nous apparaît dans son rayonnement ingénu.

J'ai ressenti le trouble de cette anomalie quasi divine, unique dans l'histoire de tous les arts en tous les pays, pendant que, m'éloignant des portiques exhumés par Lauer, des colonnes dont les grosses cannelures font songer à des asperges liées, je me dirigeais vers la maison que Mariette se fit construire au milieu du dernier siècle, en pleine solitude désertique, et d'où il dirigeait les fouilles de Saqqarah : maison basse, modestement aménagée, où ce grand divinateur, cet héritier du génie et de la foi de Champollion, accrut les découvertes de Lepsius et réussit à obtenir du Khédive la permission de créer le service des recherches et le musée de l'Égypte antique ; maison où sa pensée demeure, mais à laquelle j'ai regretté de voir accoler une sorte de tournebride pour touristes en quête de rafraîchissements, qu'on eût pu installer ailleurs, dans les dunes, près des bâtiments où logent, protégées par les gardiens et quelques soldats, les copistes françaises ou étrangères mandatées par diverses missions.

La découverte du Serapeum rendit célèbre le jeune homme jusqu'alors obscur qui devait devenir Mariette Pacha. On a à descendre relativement peu de degrés pour pénétrer dans cette crypte immense où, naguère encore, on s'orientait mal avec une chandelle, et qu'un éclairage électrique discret, adroitement conçu, permet de bien voir sans détruire l'impression de mystère. Encore n'a-t-on pas tout ouvert aux visiteurs de ces étranges catacombes. Ils n'en connaissent que la région la plus « moderne » : vingt-cinq siècles, peu de chose ici, l'époque saïte de la vingt-sixième dynastie, de ce Pharaon que les Grecs appelaient Psammétique, et jusque sous les

derniers Ptolémées, jusqu'au règne de la dernière Cléopâtre aimée de César et d'Antoine, c'est-à-dire vers 50 avant notre ère, cette crypte a servi. Un couloir central : à droite et à gauche, en contre-bas, vingt-six excavations creusées dans le roc. Dans chacune, un énorme sarcophage de granit ou de diorite, couvert d'inscriptions. Ces sarcophages contenaient les bœufs Hâpis momifiés, les bœufs divins, ou plutôt les taureaux symboliques, qui devaient porter un certain nombre de signes rituels, et qu'on recherchait dans toute l'Égypte, angoissée jusqu'à ce qu'on en eût trouvé pour succéder à celui qui venait de mourir. On les embaumait et on les déposait en grande pompe dans ces cuves de pierre pesant souvent soixante-dix tonnes. Ici encore l'énigme de la mise en place m'a obsédé, tandis qu'on me racontait la fureur comique d'un touriste pris d'un accès d'indignation à l'idée que les Égyptiens fussent assez stupides pour se donner tant de mal en l'honneur de bestiaux encore moins bêtes qu'eux ! Cet homme ne comprenait évidemment pas les symboles ; sans doute eût-il approuvé Cambyse, le conquérant devenu fou, qui se fit détester en frappant de son poignard un de ces animaux sacrés, faute politique dont se gardèrent plus tard Alexandre et les Ptolémées, bien qu'ils fussent Grecs. Et j'imagine que ce visiteur n'a pas dû comprendre davantage Anubis à tête de chacal ou Horus à tête de faucon sur les bas-reliefs et les fresques des temples, car il appartenait à la catégorie des gens raisonnables pour qui les choses ne sont que ce qu'elles sont, donc pour qui l'Égypte doit rester sans attrait. Mais je songeais surtout que si l'on a pu amener dans ce souterrain, sur des rouleaux, des masses pareilles, la possibilité de les faire virer pour les insérer dans les niches demeure inexplicable, car le corridor central ne présente pas la largeur suffisante, et il y a un des sarcophages qui est resté en panne dans une alvéole d'où il serait superflu d'essayer de le bouger. Sans doute est-ce le dernier qu'on ait amené avant l'abandon de la coutume, et on s'en est tenu là pour toujours. J'ai admiré, d'autre part, une fois de plus, l'acharnement des profanateurs, qui n'étaient point des larrons, mais des Coptes scandalisés par ces honneurs rendus à des animaux démoniaques. Ils ont écarté et brisé les couvercles, ils ont détruit les momies

bovines et même vidé de leurs viscères les vases canopes recueillis au Louvre. Ces nouveaux chrétiens se sont donnés bien du mal pour marteler les effigies des dieux partout où ils l'ont pu dans les sanctuaires. Ils avaient une conviction, du temps et de bons bras.

L'impression de puissance presque barbare qu'on éprouve au Serapeum rend plus sensible encore le charme de la chapelle funéraire de Ti, qui est toute proche de la maison de Mariette. Elle date de la cinquième dynastie, bien avant le règne d'Ounas, et elle est consacrée à un haut dignitaire et à son épouse. On y pénètre très facilement par une assez grande cour à piliers où un puits, s'enfonçant obliquement, aboutit au serdab contenant le sarcophage. Mais l'intérêt se concentre dans la chapelle elle-même. Elle est entièrement décorée de bas-reliefs d'une invention, d'un goût et d'une exécution extraordinaires. Ce n'est pas assez que de louer la technique, la netteté des intailles, la sûreté du trait, la science du mouvement, la variété d'expressions ; ce qui emporte tout, c'est la vie ! Et cependant cet art est hiératique et stylisé, il ignore ou dédaigne la perspective, il présente les personnages sur un plan unique, et toujours de profil. Mais auprès des zones consacrées à la représentation des dieux sous des aspects immuables, selon des canons et des rites intangibles, il y a les zones où est figurée l'existence des mortels, et là la réalité, la fantaisie et même l'humour reprennent tous leurs droits, comme ils les ont repris dans ces autres livres de pierre que furent nos cathédrales. Combien fut heureux pour notre curiosité d'art et d'histoire le dogme qui persuada les Égyptiens d'accompagner le défunt dans l'au-delà par la figuration, la présence fidèle de tout ce qu'il avait possédé et aimé dans son séjour terrestre, de tout ce qu'il devait réanimer à volonté en prononçant quelques formules de résurrection ! Ces mystiques ont enfermé la vie avec la mort, et c'est la vie qui réapparaît triomphalement. Au reste, qu'était cette mort pour eux, sinon la continuation de la vie sur un autre plan invisible ? Mort et vie, deux mots aux sens non opposés, mais combinés, excluant l'idée de terreur et de néant, se réduisant à définir une transition à laquelle pourtant était indispensable la conservation physique du corps par l'embaumement, en tant

que support du « Kâ », du double. La présence matérielle des êtres, des objets, des nourritures étant impossible dans la tombe, il fallait y suppléer par des images durables, de préférence en pierre, puis, plus tard, en peinture moins coûteuse et plus vite réalisable. Les hypogées sont donc, au nom de la mort, des réserves de vie, et ainsi nous a été livré le spectacle intact, complet, d'une des plus vieilles civilisations du monde. Nous ne savons qu'imparfaitement encore la syntaxe, nous ne savons pas comment cette langue sans voyelles se prononçait : mais nous savons comment la nation se comportait chaque jour dans tous les milieux. Les murs parlent autant que ces papyrus multipliés par une race se plaisant à écrire, à consigner les événements, à confier ses goûts et ses sentiments avec une singulière prolixité.

Aux époques les plus riches et les plus triomphantes, on n'a jamais fait mieux, ni peut-être aussi bien, qu'en ces temps ancestraux des premières dynasties : d'un seul élan, l'art y atteignit son apogée. Les bas-reliefs de la chapelle de Ti sont des chefs-d'œuvre. Ils retracent les processions et les offrandes. Nous voyons moissonner et pêcher, construire les barques, et ni les costumes, ni les types n'ont changé dans les champs ou sur le fleuve. Le fellah a toujours son pagne ; il manœuvre toujours avec la même résignation le lourd châdouf, dont une grosse pierre équilibre, au bout d'une perche courbée, le vase de poterie ou le seau ; il conduit la même charrue primitive ; il fait tourner la même sakieh, la roue aux godets de bois ; il coupe le blé ou la canne avec la même faucille ; il assemble les membrures des felouques comme il y a cinq mille ans. Ce que me montrait la vie d'aujourd'hui, les murs ornés me le montrent, et cette immuabilité abolit le temps, qui déjà, en ce pays, perdait pour moi son sens : car, lorsqu'on est descendu au fond des temps, on éprouve qu'ils remontent vers soi, et après être allé au devant d'eux on les remporte au jour actuel. On comprend très aisément comment les gens labouraient, comment ils aidaient leurs vaches à vêler, comment les femmes tissaient ou préparaient les repas, de quelle manière les poissons étaient captés dans les filets et comment les mariniers déployaient ou serraient leurs voiles. Tout est rendu avec précision par

les gestes et l'impeccable observation des caractères de ce peuple doux et gai ; les longs yeux, les bouches sensuelles, les épaules larges, les tailles minces, les ventres plats, les jambes fines et nerveuses, les pieds longs, bien adaptés à la marche dans le limon ou le sable, tout est noté et tout reste vrai. Le réalisme délicat de cet art abolit les dates et les distances. Les sculptures du tombeau de Ti restituent cette foule paisible mais active avec une eurythmie et une euphorie saisissantes. Et comme elles sont logiquement incorporées à la muraille ! Elles semblent en naître, elles la décorent sans la trouer, ni la surcharger, on dirait que c'est elle qui s'est mise à parler. Ceux qui ont si légèrement rehaussé les formes par des teintes ont eu le tact de s'en tenir à des gammes très sobres, des ocres pour la nudité masculine, des jaunes pâles pour la chair des femmes, des noirs pour les chevelures et les perruques de cérémonie, des blancs pour les pagnes, quelques bleus allant du lapis-lazuli à la turquoise mourante. Je suppose que ces couleurs, restées plus fraîches après quarante ou cinquante siècles que bien des fresques florentines après cinq cents ans, étaient des minéraux broyés et mêlés à de la colle. Je me suis demandé aussi comment, dans l'obscurité des hypogées, s'éclairaient les artisans pendant leur long et minutieux labeur. L'explication d'un jeu de miroirs renvoyant les reflets du soleil depuis l'issue m'a semblé inadmissible. On ne voit nulle part aux plafonds les traces noires que des torches eussent laissées, sinon dans des édifices où ont campé plus tard des Bédouins. Je me suis rallié à l'hypothèse d'un alcool de dattes brûlant sans fumée. Il est remarquable qu'on n'ait trouvé, tout au moins dans les hypogées de cette époque, aucune de ces lampes de terre cuite dont les musées gréco-romains ont recueilli tant de milliers et dont se servirent aussi les Puniques. Et nos copistes juchés sur des échelles sous des lampes à pétrole ont déjà tant de mal ! Une fois de plus se pose la question : « Comment ont-ils fait, Eux ? »

Ainsi ai-je commencé, au tombeau de Ti, de déchiffrer cet immense livre d'images dont chaque sanctuaire égyptien est un chapitre et qui, en Europe, ne tentait pas ma curiosité. J'ai secoué l'emprise de l'Islam sur ce plateau de Saqqarah où, non loin de moi, d'autres mastabas, la pyramide écroulée

de Pépi, bien des tombes, notamment celle du célèbre philosophe et médecin Kagemni, dont les papyrus nous ont transmis quelques pensées si hautes, m'incitaient à sonder le mystère d'un pays où la mort ne fut pas ce que nous appréhendons. Sous cette lumière intense, qui recèle autant de mélancolie que le ciel gris de nos automnes, dans cette sécheresse implacable, au bord de cette stérilité infinie du désert, la vérité apparaît nue. On est devant soi-même, et on sait ce que l'on est : une petite forme traînant une petite ombre, une chose très fragile, enclosant trop de songes que le temps dissoudra. Mais qu'on se trouve allégé des vanités, des ambitions, et libre ! D'autres pays sont bien plus lointains encore : il n'en est aucun où l'on se sente plus seul en face des origines, plus détaché des habitudes, plus isolé dans un monde qui n'a ressemblé qu'à lui-même, qui a tout inventé pour lui-même, pour qui tout a été symbole, énigme, anticipation sur l'au-delà...

Je suis revenu dans une féerie crépusculaire illuminant les espaces d'eau où la pyramide de Zoser mêlait son image trapue aux reflets des sveltes palmiers et dont la tranquillité, la lucide transparence était telle que j'y voyais par en-dessous le détail des ailes d'un épervier planant, de l'oiseau allégorisant l'envol de l'âme.

DEUX FIGURES ÉGYPTIENNES

Devant la tombe de Tout Ank Amon

Un matin, à Louqsor, j'ai pris place dans une grande barque dont les rameurs ont commencé de rythmer leur effort par leur chant monotone : « Ialla hélé ! Ialla hélé ! », pour parvenir à contourner un banc de sable divisant le fleuve : et je regardais avec plaisir le déroulement de la rive quittée, la longue silhouette des pylônes, des colonnades, les taches blanches de la mosquée intruse, des maisons, des hôtels, la pointe d'un obélisque, surmontée par un vol triangulaire d'oiseaux. Le Nil était un hymne à la lumière. Sa traversée

s'est achevée par l'escalade d'une berge grasse de limon, parmi des Arabes agiles et criards. Une auto m'a emporté à travers champs, vers la Vallée des Rois, par des espaces verdoyants s'élevant en pente douce vers des contreforts qui se rapprochaient, grandissaient, découpaient leurs arêtes sur l'azur ineffable des matinées égyptiennes. Ayant longé un canal, je suis arrivé devant le portique ruiné et les trois chapelles lézardées du temple dont Séti Ier, le père de Ramsès II, avait fait commencer la construction à Gournah. Première et brève station dans cette région funèbre, immense, où, ça et là, des débris surgis des terres cultivées rappellent l'existence des faubourgs de cette Thèbes qui, assise sur les deux rives, fut presque aussi étendue que Paris. Et brusquement, après la zone riante, à un détour, l'entrée dans la stérilité totale.

Une gorge sinueuse. Même plus le sable : du calcaire broyé, entre des murs aux érosions étranges. Une blancheur aveuglante, la réfraction d'un soleil fou, une chaleur de cratère volcanique : de quoi redouter l'insolation et la cécité malgré le casque et les lunettes. Pas une ombre, le feu liquide et incolore de plus en plus intense : l'entrée d'un enfer qui serait lumineux ; aucune possibilité de vie animale ou végétale. J'ai franchi l'Atlas, j'ai rôdé aux confins sahariens du pays de la soif, mais je n'ai jamais rien vu de si angoissant, de si désespérant. Où est-on, vers quoi va-t-on ? Il y a quelque chose de plus volontaire, de plus orgueilleux que les temples dans l'audace des princes qui voulurent enclore le secret de leurs dépouilles en cette désolation. Quelles âmes terribles ont-ils donc eues ? On s'enfonce dans ce labyrinthe pendant plusieurs kilomètres entre ces hérissements livides comme des ossements. Le désert lui-même est moins menaçant, moins interdit à l'homme. Et cependant, avant les savants contemporains, avant les pillards asiatiques et médiévaux, des cortèges funèbres se sont déroulés solennellement dans ces failles rocheuses, et des milliers d'ouvriers ont creusé, ont bâti, ont sculpté et peint pour préparer le décor éternel des cadavres royaux embaumés, enserrés dans leurs bandelettes, enfermés dans leurs triples cercueils.

J'arrive enfin au dernier coude de la route frayée dans ce

« ouadi » solitaire et torride, devant une barrière gardée par des Arabes. Je m'y arrête en compagnie de Georges Gattas, qui est un sage et docte bourgeois de Louqsor, grave et amène, très digne en sa lévite soyeuse, Copte imbu de l'amour et de la connaissance des temps pharaoniques, et fort supérieur aux drogmans, dont j'ai toujours refusé l'agaçante compagnie et les assertions fantaisistes. Quelques excavations ouvrent ici, dans la brûlante candeur du paysage, leurs trous noirs. Avant de m'y engager, je regarde, à la limite du ciel, la masse calcaire qui surplombe l'énorme ensemble des falaises : elle a la forme d'une pyramide à degrés, de la superposition de mastabas qu'est, à Saqqarah, le monument de Zoser. La nature a-t-elle donc fourni cet exemple ? Énigme, encore et toujours...

Et le premier couloir où je m'aventure est celui qui conduit au tombeau de Tout Ank Amon. On y descend très aisément, il est à peine à quelques mètres au-dessous du sol, il a été dissimulé par un éboulement, mais quand même on ne peut comprendre comment il a pu échapper aux voleurs, dont le flair et la ténacité ont vaincu partout ailleurs des obstacles cent fois plus difficiles. Sans doute a-t-il été défendu par sa facilité d'accès et son évidence elles-mêmes : les chercheurs devaient s'attendre à trouver en tous lieux des secrets compliqués, et ils ont ignoré ce qui était ici presque sous leurs mains. Cette méprise nous a valu la révélation d'une merveille et d'un des rares trésors échappés à l'immense razzia qui, dans les temps pharaoniques eux-mêmes, fut telle que les rois et leurs prêtres durent faire rassembler et placer dans de nouveaux hypogées les momies des dynasties antérieures, abandonnées après avoir été spoliées par des filous sceptiques que les malédictions n'effrayaient pas. La nécropole de Tout Ank Amon a été aménagée en hâte, d'abord parce qu'il est mort dans l'adolescence, n'ayant point eu le temps de faire préparer son dernier asile avec le soin et la magnificence de ses prédécesseurs, ensuite et surtout parce que, semble-t-il, les prêtres ont voulu s'en débarrasser promptement, ce repenti restant quand même pour eux le gendre d'un maudit. Il n'y a que deux chambres assez petites. Dans la première, qui est de pierre nue, on a trouvé le prodigieux amas de chars, de

sièges, de vases, de parures qui emplit maintenant deux galeries du musée du Caire. Dans la seconde, un peu en contrebas, il n'y a qu'une frise de hautes figures peintes, dont la reproduction est encore interdite, au-dessus du sarcophage, dont on a enlevé le couvercle, remplacé par une lame de cristal. Le jeune roi est là, sous l'enveloppe d'or émaillé qui dissimule sa frêle momie. Les deux autres enveloppes qui se superposaient à celle-là sont au Caire. La science a violé, mais, sa curiosité satisfaite, elle a cédé au respect. Elle a laissé à Tout Ank Amon sa plus intime parure d'or, après l'avoir soulevée. Elle a laissé sur la chair noirâtre et corrodée le petit bouquet desséché que la main de la reine Ankhes y posa, il y a trois mille deux cent quatre-vingts ans...

Il est enjoint de se découvrir et de garder le silence devant ce mort. L'injonction n'est guère respectée, paraît-il, par les touristes : mais, ce matin-là, j'ai la chance d'être seul avec ma femme et Gattas, devant l'Arabe muet qui nous accompagne. Et un sentiment de pitié nous hante, tandis que nous avons tous loisir d'évoquer l'étonnante aventure et le destin du prince enseveli. Tout Ank Amon ne saurait se comprendre sans l'Aménophis IV des Grecs, le Neferkheperouré Amenhotep IV, qui fut l'apostat Akhenaton, l'époux de cette Nefertiti dont l'admirable buste polychrome est à Berlin. Ils se sont mariés à treize ans, usage qui étonne peu dans ce pays de nubilité très précoce. Lui est un personnage singulier. Les portraits trouvés par M. Chevrier à Karnak et visibles au musée du Caire montrent avec un saisissant réalisme, certainement très fidèle, un dégénéré aux oreilles décollées, au visage maigre, au nez de bélier, à la bouche très sensuelle, aux longs yeux rêveurs, à l'expression méprisante et extasiée. C'est un neurasthénique, un mystique et un poète : on a quelques-unes de ses hymnes, très belles. Il est grand-prêtre d'Aton, dont le culte est, sous son père et sa mère la reine Tii, apparu dans le panthéon égyptien, non sans soulever déjà des discussions où la politique s'est mêlée. Amon-Râ, c'est le Dieu qui vit dans le Soleil, souverain classique du clergé de Thèbes : mais, à Héliopolis, qui est plus près de la Syrie, on a instauré la croyance en Aton, c'est-à-dire le disque solaire

lui-même, le Feu Pur, distinct de l'Amon strictement égyptien qui l'habite. Ceci se rapproche des croyances des Syriens qui adorent le soleil sous le nom d'Adon (Adonaï sera aussi l'un des noms du Jahveh juif). Entre les pontifes conservateurs et nationalistes thébains, et les théoriciens d'Héliopolis voulant se concilier les peuples rattachés à l'Empire au delà du Delta, des controverses se poursuivent, bientôt aussi haineuses que les duels futurs entre chrétiens et païens, catholiques et protestants. Aménophis IV, à peine couronné, déchaîne une tempête en prenant publiquement parti pour Aton, et en lui élevant un temple spécial dans l'enceinte même de Karnak vouée à Amon-Râ. Les prêtres de celui-ci se révoltent. Le roi leur répond en abandonnant Thèbes, en emmenant la cour à l'actuelle Tell el Amarna, en y fondant une capitale des temples, des palais, en instituant le culte exclusif d'Aton, et en faisant disparaître le nom d'Amon de tous les sanctuaires d'Égypte. Enfermé dans sa « Ville de l'Horizon », acclamé par les foules, l'apostat est en guerre ouverte avec les prêtres dont sa conception religieuse anéantit les bénéfices perçus dans les multiples temples du polythéisme. L'argent, la politique, la théologie, tout alimente cette lutte bouleversant le pays. Évidemment, celui qui ne veut plus s'appeler qu'Akhenaton, « la gloire d'Aton », a la vision d'un Dieu unique, intangible, omnipotent, force vitale universelle au-dessus de tous les anciens dieux et d'Amon lui-même, énergie dont le soleil n'est que la manifestation, et que nulle sculpture ou peinture ne saurait représenter. Et c'est un très grand fait, et ce jeune métaphysicien ivre de Dieu est un annonciateur génial.

Malheureusement, c'est un doux évangéliste pacifiste : et pendant qu'il s'absorbe dans son rêve monothéiste, dans un idéal de bonté et d'amour, il néglige la force nécessaire, et les Syriens qu'il avait espéré associer à l'Empire par l'unification religieuse chassent et tuent tous ses gouverneurs et refusent les tributs. La situation est grave, presque anarchique, quand il meurt à vingt-neuf ans, laissant une veuve qui se retire auprès de son père, et un seul héritier mâle, Tout Ank Aton, marié à dix ans à Ankhes qui en a neuf. Il est probable que ce gendre était en réalité un fils, né du défunt

et d'une épouse de rang secondaire, car les Pharaons étaient polygames. Aussitôt, la revanche sacerdotale est préparée. Tel est le respect traditionnellement dû aux rois qu'on ensevelit somptueusement l'apostat dans un tombeau près de Tell el Amarna, dans sa « Cité de l'Horizon ». Mais bientôt on circonvient l'enfantin couple royal. On le décide à revenir à Thèbes, où on ramène le défunt auprès de sa mère Tii dans la Vallée Sainte. Et on persuade Tout Ank Aton de reprendre le nom de Tout Ank Amon. On rouvre, répare et repeuple d'officiants les sanctuaires d'Amon, disgraciés pendant treize ans avec tous les vieux dieux. A seize ans, Tout Ank Amon est un adolescent charmant, très amoureux de sa femme de quinze ans, et qui aime les sports, la chasse, et même les combats, car il dirige une expédition contre les Asiatiques envahisseurs du Delta, et il les expulse. Pourquoi ne pas confondre cette expulsion avec ce que les Juifs ont présenté comme un départ volontaire, comme l'Exode libérateur, si l'on songe que Manéthon, qui est un prêtre orthodoxe ammonien et « antiatonien » tenant Akhenaton pour un détestable hérétique, nomme positivement le juif Moïse parmi les conseillers du monothéisme? Les persécutions amenant la fuite volontaire ou forcée des Hébreux s'expliqueraient par la réaction qui, lorsque Tout Ank Amon meurt à dix-neuf ans, éclate. On porte hâtivement le jeune roi dans le caveau à peine préparé, on y entasse en vrac ses objets familiers, dans un désordre stupéfiant. On le mure. Assurément, il a renié l'hérésie avec une entière docilité, mais il est quand même le fils ou le gendre, ou les deux, d'un maudit. La petite reine le pleure. Néanmoins, elle voudrait que sa dynastie ne s'éteignît point. Elle est sans enfants. Elle a, durant les soixante-dix jours rituellement exigés pour l'embaumement royal dans le sel, le natron et les aromates, le droit de se remarier pour rester reine. Elle fait pressentir le roi des Hittites pour en épouser le fils. Les prêtres de Thèbes veillent : ils manœuvrent pour entraver les négociations. Le fils du roi des Hittites se décide à venir enfin : ils dressent une embuscade où il est assassiné. Ankhes meurt, empoisonnée peut-être. On sera très troublé en trouvant dans son tombeau deux fœtus momifiés : sans doute, du vivant même de Tout Ank Amon, les

prêtres s'étaient-ils arrangés pour qu'elle avortât. Ainsi est éliminée la race exécrée du Réformateur. Ankhes disparue, le chef d'armée Horemheb s'adjuge le trône. On tue les derniers fidèles d'Aton, on en rase les temples, on va rouvrir le tombeau où Akhenaton, « ce criminel », reposait près de sa mère Tii. Jadis, il l'avait déjà fait rouvrir pour y effacer le nom d'Amon. Maintenant, on y efface le nom d'Aton et le sien, et on soustrait Tii à ce contact impur. Horemheb va jusqu'à fausser le calendrier en décrétant nulles les années de l'hérésie atonienne : son règne durera vingt-quatre ans, on lui en attribuera cinquante-neuf, et, dans la table généalogique d'Abydos qui énumère les rois de Ménès à Séti, les noms de l'apostat et même de Tout Ank Amon le repenti ne figureront pas.

Ainsi se clôt une crise théologique et politique d'une importance extrême, marquée par de tragiques péripéties dont une tentative de monothéisme est le prétexte, peut-être avec une participation juive. Trente-deux siècles s'écoulent. Maspero vient fouiller dans la Vallée Sainte. Un Anglais riche et désœuvré, lord Carnarvon, s'offre à travailler aussi à ses frais. Atteint d'un lupus de la face, venu en Égypte, le climat très sec a amélioré son mal, et il a résolu de vivre là chaque hiver : les fouilles l'occuperont. Maspero lui indique des directives. Carnarvon se fait bâtir une maison près des gorges, s'adjoint Howard Carter, recrute des équipes de fellahs, attaque le sol. Pendant de longues années, il ne trouve rien. Découragé, ayant dépensé deux millions ou plus, il va tout abandonner. Carter l'exhorte à une dernière tentative dans une des zones conseillées par Maspero. A peine l'a-t-il commencée que le roc sonne creux, qu'une muraille maçonnée apparaît, où l'on fait un trou. Un jet de lumière y est dardé dans une salle.

— Que voyez-vous ? dit à Carter lord Carnarvon frémissant.

Et Carter répond tout bas :

— Je vois des merveilles !

On déblaie, et le trésor apparaît. C'est, en Europe, une émotion universelle, dont se mêle le snobisme, et les récits fantastiques foisonnent. Six mois après, Carnarvon meurt. On dit qu'il a été frappé par la vengeance magnétique du roi profané, par la vertu redoutable des malédictions inscrites contre tout violateur de sépulcres. En réalité, ces malédic-

tions rituelles figurent dans tous les hypogées, et Carnarvon est mort de la piqûre d'un des gros et venimeux frelons égyptiens, empoisonnant son sang, mort dans une clinique du Caire après avoir été amené délirant à Louqsor. Tel est du moins le témoignage de Gattas, qui l'a connu, et de nombreux fellahs ayant mis au jour la tombe. Carter s'est fort bien porté, et la momie de Tout Ank Amon n'a tué personne. L'œil d'Osiris peint selon la coutume sur le sarcophage n'a émis aucune « jettatura ». L'insolation et la fatigue suffisent d'autre part à expliquer le décès de quelques ouvriers.

Et nous nous remémorons cette histoire devant cette statue d'or enrichie de gemmes, d'émaux et de pâtes de verre d'un admirable travail sous laquelle est cachée la pauvre petite dépouille, qui doit être affreuse, car l'embaumement éternel est une chimère, et toutes les momies sont noires, déchiquetées, plus lugubres à voir que des cadavres, dans leurs bandelettes souillées par les liquides de la décomposition. Beaucoup d'entre elles ont été, depuis la Renaissance, vendues à des mercantis qui les ont broyées pour en faire des couleurs analogues au bitume, en les délayant. Bien des peintres à la manière sombre ont utilisé ainsi sur leurs palettes ce qu'on appelait « de la mummie », et le sacrilège ne s'est pas limité à l'Égypte. Il m'est revenu qu'au début du XIXe siècle le peintre Drolling disait s'être ainsi servi des chairs desséchées de nombreux défunts exhumés par la rage des sans-culottes, et notamment de cœurs de personnes notables, jetés à la voirie, ces cœurs donnant, paraît-il, un brun très spécial. Quel dégoût, et quelle pitié ! Du moins a-t-on laissé tranquille le pauvre Tout Ank Amon. Des clauses prudentes intervinrent. La tombe n'ayant jamais été violée, elle restait tombe royale de l'histoire égyptienne, propriété de la dynastie et de la nation. Le Gouvernement du Caire versa une indemnité de trente mille livres pour les frais de fouilles, et conserva intégralement au Caire la trouvaille splendide valant des millions pesants d'or outre l'intérêt archéologique. Et il tint à ce que le roi continuât de dormir dans l'alvéole sacrée qui avait été creusée pour lui, avec les fleurs baignées des larmes d'Ankhes, la femme-enfant...

Chez la reine Hatshepsout

J'ai quitté cette vallée éclatante et sinistre, j'ai rejoint les champs, la vie végétale, l'horizon où scintillait le Nil, mais pas pour longtemps. Un détour m'a placé devant le cirque de Deïr El Bahari.

Depuis Delphes, les rochers Phœdryades, et la masse tragique du Parnasse, je n'avais point connu une telle émotion, bien qu'ici le caractère du site soit très différent. Delphes confie son sanctuaire à une gorge sinueuse, sauvage et pleine d'ombres profondes. Deïr El Bahari offre le sien, totalement, à la lumière. Mais la majesté est égale dans ces lieux apollinien et osirien. Dans le sable éblouissant, au centre d'un énorme hémicycle de falaises de calcaire rose, hémicycle naturel d'une surprenante harmonie de proportions au point de sembler lui-même un temple, l'édifice développe ses longues terrasses à piliers sur trois étages interrompus dans leur milieu par une large rampe à paliers, aboutissant à une chapelle creusée dans le roc même comme tout le dernier étage. On a sculpté la montagne ! De loin, cette ligne de terrasses aux alvéoles noires semble une étrange termitière, tant sont hautes les falaises auxquelles elle est soudée. Mais, plus on approche, plus on comprend à la fois la vastitude et l'eurythmie du prolongement architectural. Et on est saisi d'admiration.

Ce temple est l'œuvre d'une femme remarquablement intelligente, terriblement volontaire et orgueilleuse, qui a tenu à faire représenter toute son histoire sur ces murs. Cette reine Hatshepsout, fille d'Ahmasi et de Touthmès Ier, semble avoir réuni certains traits d'Élisabeth d'Angleterre et de Catherine de Médicis dans sa complexe et redoutable personnalité. Devenu veuf, ayant perdu ses fils, n'ayant plus que cette fille, Touthmès Ier l'avait proclamée reine et associée au trône de son vivant. Mais lorsqu'il eut disparu, les prêtres et le parti militaire, mécontents d'être gouvernés par une fille de quinze ans, lui opposèrent un des fils que le feu roi avait eus d'une concubine, et qui s'appelait aussi Touthmès. Il fallut qu'elle se résignât à l'épouser en le détestant, et n'être que reine-consort. Leur rivalité s'aggrava quand le Pharaon

songea, d'accord avec les prêtres contre les nobles légitimistes, à faire proclamer son héritier présomptif un bâtard qu'il avait eu. Les deux partis luttèrent de ruses. Hatshepsout faussa la date d'un jubilé pour prouver qu'elle était dès l'origine la seule souveraine. Cela n'empêcha pas le clergé de préparer durant un office religieux, en présence du roi, un coup de théâtre par lequel la statue d'Amon-Râ, habilement manœuvrée, se pencha vers le bâtard pour indiquer son vœu de le voir couronner. Les prêtres-politiciens excellaient dans ces supercheries. Hatshepsout n'hésita pas : elle fit promptement assassiner son mari pour rester souveraine unique. On proclama pourtant son nouveau rival sous le nom de Touthmès III, mais il était très jeune ; elle resta régente jusqu'à ce qu'enfin elle réussît à l'éclipser totalement et à obtenir le titre de Pharaon. De reine-consort, elle devint roi Épervier, Roseau, Frelon, seigneur du Vautour et du Cobra, à quarante-cinq ans, s'habillant et se faisant représenter en homme, exigeant d'être appelée Roi, et gouvernant avec l'appui du chef du parti des nobles, Senmout, son amant et conseiller, ennemi mortel de l'infortuné Touthmès III. Hatshepsout, triomphante, installa à Karnak des obélisques antidatés, se fit faire dans la Vallée Sainte une syringe funéraire auprès des tombes de son père et de son mari, mais elle voulut mieux : un sanctuaire qui fût uniquement à elle, et splendide. Rappelons que les sanctuaires votifs ne se confondaient pas avec les sépultures. La grande reine choisit, de l'autre côté des falaises qui cachent les gorges de la vallée, face au Nil et à Louqsor, en pleine clarté, l'emplacement de son édifice, de l'actuel Deïr El Bahari. Elle envoya une expédition au pays de Pount, vers la Somalie, pour rapporter des arbres à encens et une foule de choses précieuses, afin, en les offrant à Amon, de se concilier définitivement les prêtres. Son pouvoir fut si affermi, sa renommée si grande en Asie et jusqu'en Crète minoenne, qu'elle ne vit plus de péril à donner sa fille en mariage à Touthmès III, pensant que, n'ayant point eu d'enfant mâle, elle aurait peut-être un petit-fils.

Mais le parti militaire, inoccupé sous ce règne pacifique, s'en détacha. Des troubles en Syrie prétextèrent une expédition préventive ; le commandement fut confié à Touthmès III,

dont la popularité commença. Il avait trente-sept ans, Hatshepsout en avait soixante. Elle mourut brusquement, assassinée sans doute. Des discordes éclatèrent. Touthmès III, revenu en hâte, fut couronné seul Pharaon. Il fit ensevelir décemment la défunte, mais il se vengea sur Senmout et le parti de la reine, et il rendit à celle-ci tous ses dédains. Il martela dans son temple même, à son tour, ses images masculines, il substitua au sien son nom dans les cartouches. Plus tard même, on exhuma Hatshepsout, et sa momie fut confondue avec beaucoup d'autres dans le puits découvert à Deïr El Bahari dans les temps modernes ; nous ne pouvons même pas identifier celle qui fut la plus fameuse reine d'Égypte avant Cléopâtre. Touthmès III, grand roi, grand conquérant, eut un règne éclatant de plus d'un demi-siècle, mais il n'oublia jamais celle qui avait humilié sa jeunesse ; et il était vieux quand il prit encore le soin d'effacer les inscriptions d'Hatshepsout, d'emmurer les deux obélisques qu'elle avait offerts à Karnak, et de forcer sa femme à abandonner le nom de sa mère qui était joint à son nom de Meritrê. Cependant il ne détruisit pas le sanctuaire érigé par Senmout pour son ennemie.

Les tragédies de palais, causées par les compétitions royales et les impérieuses intrusions des prêtres dans le gouvernement dynastique, ont été fréquentes dans l'histoire égyptienne. Celle de la puissance et de la chute d'Hatshepsout, particulièrement saisissante, est révélée par les fresques et les bas-reliefs de Deïr El Bahari, disant le faste et la fière omnipotence de cette illustre « cheffesse d'État ». Bien qu'on ait tout tenté pour anéantir son souvenir, qu'elle soit même exclue à dessein de la table d'Abydos comme Akhenaton et Tout ank Amon, son temple parle pour elle, et si nous savons ses ruses et ses crimes, nous savons aussi combien son règne fut somptueux et combien elle eut le droit d'appeler « Splendeur des Splendeurs » un tel édifice. Sa volonté tenace fut d'affirmer sa légitimité, réelle d'ailleurs, en face des complots qui lui disputaient le pouvoir dont elle était si avide. Elle n'hésita pas à faire représenter, non pas même dans le secret du sanctuaire, mais sur des murs extérieurs que tous pouvaient voir, ce qui n'avait jamais été osé publiquement : les épisodes de sa naissance ; et elle osa plus encore en affirmant que sa mère

Ahmasi l'avait conçue d'Amon-Râ lui-même ayant pris la forme terrestre de Touthmès ! Ceci ne préfigure certes pas encore l'annonciation et la nativité chrétiennes, mais au moins l'aventure mythique de Zeus se substituant à Amphitryon auprès d'Alcmène pour engendrer Hercule. Et après Amon-Râ et Ahmasi assis sur un lit avec un tendre abandon, voici le dieu Khnoum, le potier, qui modèle la forme de l'enfant à venir : et c'est un garçon, car Hatshepsout tient ainsi à justifier par avance sa qualité de Roi, et il est accompagné de son « Kâ », ce qui marque le privilège royal, car les rois-dieux seuls vivent avec leur « Kâ », les mortels ordinaires ne se joignent au leur que dans la tombe. L'accouchement est nettement représenté; on voit sortir de la reine Ahmasi l'enfant et son double, qu'Amon bénit en leur promettant la souveraineté. L'histoire se continue par l'accueil des prêtres dirigeant les rites de l'intronisation, du cérémonial de la double couronne, de la présentation par Touthmès Ier de sa fille bien-aimée aux dieux de la triade thébaine, tandis que Thot en rédige le protocole. Il est nécessaire de connaître la lutte entre l'ambitieuse et son mari pour goûter l'ironie cachée dans ces bas-reliefs. Touthmès III en est absent, ou presque, et relégué dans un coin. On comprend qu'il se soit vengé plus tard. Hatshepsout triomphe, vêtue en homme, empruntant même parfois, par gratitude, les traits paternels. C'est le moment où elle consacre à Louqsor les obélisques qu'elle avait fait tailler, et y ordonne des inscriptions antidatées pour bien spécifier, en style pompeux, qu'elle avait droit au trône dès sa naissance. A Deïr El Bahari, elle montre avec des détails infiniment précieux pour nous l'expédition au pays de Pount, destinée à s'attacher par un riche butin les pontifes amoniens. On voit non seulement les arbres à encens, dont une pousse véritable reste encore plantée devant le temple après trente-trois siècles, mais les navires chargés d'ivoire, de plumes, d'ébène, de fourrures, de joyaux, de girafes, de panthères, de singes : et tout cela est exprimé avec réalité et aussi une verve surprenante. Cette décoration forme une série de tableaux des plus divertissants.

Il faut être sur place pour voir surgir d'un si lointain passé des figures comme celle de cette femme masculinisée,

pour en comprendre le côté humain. Les musées renseignent par les sculptures, les peintures et les papyrus ; mais ils ne donnent pas, au delà du document, cette impression directe de la vie. Ils ne suggèrent pas que ces despotes figés et impassibles furent des hommes très proches de nous, par leurs qualités, leurs défauts, leurs difficultés politiques, domestiques et familiales, leurs amours contrariées, leurs tares organiques. Les petits détails reprennent ici leur valeur révélatrice. Il n'est point indifférent de savoir que la reine Nefertiti, femme d'Amenophis IV, avait un défaut dans un œil, noté dans l'admirable buste conservé à Berlin ; que la mère d'Hatshepsout avait des cheveux teints en rouge mêlés à des postiches noirs, et que ses dents étaient cariées. J'ai pris à l'apprendre le même petit plaisir qu'en trouvant au Musée Etrusque de Rome des « bridges » en or dans des mâchoires vieilles de trois mille ans. Rien ne supprime si bien le temps et la distance en nous aidant à considérer ces personnages autrement que comme des fantômes historiques. La vie d'Hatshepsout, apprise dans des traductions de papyrus, m'eût laissé froid. Ici, j'ai vu et compris cette grande figure ambitieuse et farouche, et les murailles m'ont aidé à l'évoquer dans son palais funéraire même. Son impérieux profil sculpté sur un corps masculin me l'a fait imaginer sur les terrasses ensoleillées d'où elle ménagea une immense perspective vers le Nil, Louqsor, et la chaîne arabique. Je l'ai vue discutant les plans avec Senmout, le grand architecte qui contribua aussi à la beauté de Karnak, et qui fut son conseiller et le consolateur intime de cette femme mariée sans amour, dévorée par l'ambition et l'exercice du pouvoir absolu, mais très femme cependant. Comme le Roi-Soleil de France, elle trouva son Mansart, et sans doute aussi son Le Nôtre, car il y avait des jardins sur cette esplanade si admirablement choisie, au centre d'un des plus beaux paysages de toute l'Égypte. Dans ce temple qui annonce, comme celui de Zozer à Saqqarah, le style dorien, la grandiose sévérité de Delphes s'unit au faste et au charme. Jamais souveraine ne se choisit un cadre plus harmonieux. Et grâce à lui Hatshepsout ne sera jamais oubliée.

CAMILLE MAUCLAIR

LA JEUNE ANGLAISE[1]

Elle ne dormait pas. Tout de suite, avant de lui laisser le temps d'ouvrir les rideaux, elle lui dit sur un ton de reproche :

— Il y a bien deux heures que je vous ai entendue sortir de votre chambre. Le dimanche, vous ne devriez pas vous lever de si bonne heure. La vieille demoiselle du second aime à dormir tard le dimanche matin.

Evelyn éclata de rire. Miss Pennel ! Encore une autre vieille fille !... Et c'était la seule de la maison que sa mère aimait parce que cette « pauvre chère vieille toquée » lui envoyait souvent des fleurs et des gâteaux, et parce que l'un de ses frères occupait « une charge très importante » dans le palais du roi. Laquelle ? Personne n'eût pu le dire. Valet ? Nettoyeur de vaisselle ? Porte-clefs ? Jardinier ? Gardien des écuries ? La vieille fille gardait en effet à ce sujet un silence obstiné. « Oh ! susurrait-elle, ces choses-là ne peuvent se dire !... Ce serait trahir la confiance du roi et mon frère... oh ! mon frère, s'il l'apprenait, ne me le pardonnerait jamais ! »

— Miss Pennel ! je me fiche pas mal d'elle ! D'ailleurs, je n'ai pas fait de bruit.

Elle tira vivement les rideaux de coton bleu des trois fenêtres ouvertes et donna le plateau à sa mère — puis, un peu gênée, elle regarda dans la chambre, ou plutôt dans « la salle »,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1938.

comme on l'appelait, car ce n'était pas à proprement parler une pièce pour dormir, mais une pièce pour réunion... nombreuse, un salon, un studio, au besoin une salle à manger. Dieu merci, il y avait des fleurs partout, dans tous les vases, sur toutes les tables et sur le piano, de magnifiques fleurs que sa sœur Betty avait apportées la veille de sa maison de campagne : des narcisses blancs, des tulipes rouges, des giroflées, des marguerites, des hyacinthes, des anémones, et — ô bonheur ! — une branche de lilas blanc et une branche de pommier, blanche et rose, exquise. Et elle fut inquiète. Comment sa mère pouvait-elle dormir avec tant de fleurs dans sa chambre ? Il est vrai qu'elle laissait les fenêtres grandes ouvertes, mais, quand même, le plafond était bas : ce n'était pas sain... Et, tout à coup, elle eut une envie folle de s'asseoir à son piano et de jouer « un peu de sa musique ». Toutes ces fleurs, si jolies, si gaies ! Oh ! se reperdre dans *ses* bras ! Sentir de nouveau profondément ! Redevenir tout ce qu'il exprimait si bien dans sa musique, c'est-à-dire tout *elle*, toute l'immensité de son moi à elle, harmonieusement fondu, enfin dégagé de toutes les brumes et de tous les obstacles de la vie matérielle — enfin réveillé tout à fait du rêve morne de ce monde ! Mais sa mère n'aimait pas qu'elle jouât dans « la salle », surtout quand elle venait tout juste de se réveiller. (Il lui était déjà bien assez pénible d'être obligée d'en sortir chaque fois que sa fille devait donner une leçon de piano.) A vrai dire, elle n'aimait pas beaucoup la musique, et, chose terrible à penser, elle ne pouvait supporter *sa* musique.

— Oh ! vous me cassez la tête ! disait-elle. Que jouez-vous donc là ?

Ou bien :

— Oh ! vous avez encore fait marcher... pendant je ne sais plus combien de temps... votre gramophone dans votre chambre.

Sa mère s'efforçait alors de sourire.

— Toujours ces disques de ce musicien français auquel vous trouvez tant de talent ? On dirait que vous voulez les apprendre par cœur. Tous ces sons discordants, ces plaintes, ces gémissements, ces soupirs, je me demande comment vous pouvez aimer cela ! Comment, surtout, depuis le temps que vous vous

en remplissez les oreilles, n'en n'êtes-vous pas encore rassasiée?

Alors il se passait quelque chose d'horrible en elle : une violence d'assassin, une haine... effrayante, — plus aucun amour pour sa mère : la battre, la... la tuer! Elle dépassait toute mesure. Elle devenait vraiment un petit être infâme. Elle... elle pensait : « Oh! si vous croyez que je n'entends pas vos sons discordants... et vos gémissements, et vos soupirs... chaque fois que mon père revient de Londres! »

Elle reporta doucement ses regards sur sa mère. Mrs Fonsworth couchait sur un grand sofa pliant, de formes anciennes, beaucoup trop haut, que sa sœur Betty avait baptisé *Ermentrude*, en face de la cheminée, à gauche de laquelle se trouvait le piano. On l'ouvrait seulement pour la nuit. Pendant la journée, on le dissimulait sous une housse de cretonne à fleurs imprimées de couleur gaie, toute pareille à celles qui recouvraient le divan devant la large fenêtre du milieu, les chaises de bois foncé à dos droit et les deux fauteuils, plus confortables, de chaque côté de la cheminée.

Était-ce parce que son père, sans cesse à la recherche d'une situation sociale, ne faisait plus que de très rares apparitions? Était-ce parce qu'il les avaient averties dernièrement dans une lettre d'avoir « à mieux se débrouiller », qu'il ne paierait plus désormais le loyer? Était-ce parce que, avec son égoïsme ordinaire, il reprochait à sa mère de ne pas suffisamment l'aimer? (« Autrement, il y a longtemps que vous auriez cherché du travail, une occupation quelconque, ne serait-ce que pour venir un peu à mon aide! ») Était-ce parce que sa mère avait eu le tort de dormir avec toutes ces fleurs, bien que les fenêtres fussent demeurées ouvertes? Elle lui parut légèrement vieillie, les paupières plus flétries qu'à l'ordinaire, les minces rides entourant sa bouche décolorée — ravissante autrefois — plus marquées, ses cheveux qu'elle portait enroulés autour de sa tête et descendant bas sur le front — une mousse à reflets d'or, jadis! — plus grisonnants peut-être, et le teint presque terreux autour des pommettes, seul endroit de son visage où elle consentît à mettre un peu de rouge. Mais elle se retint de lui demander de ses nouvelles, de peur de l'effrayer, car, depuis qu'on avait

dû lui enlever un kyste induré au-dessus du coude du bras gauche, sa mère vivait dans la terreur de mourir comme était mort son père à elle, d'un cancer à l'estomac. (Oh ! elle était si impressionnable ! elle pouvait *changer* si vite !)

Elle avait été très jolie, et il lui arrivait de l'être encore, souvent ; on disait qu'elles se ressemblaient, jugement qui les mettait l'une et l'autre dans une disposition d'esprit à peu près semblable, qui les remplissait de joie, ou, au contraire, leur était... un peu désagréable. (Tout dépendait du *moment*, des sentiments qu'elles avaient l'une pour l'autre et aussi — hum ! — de l'idée qu'elles se faisaient, à ce moment-là, de leur propre beauté.) Sa mère, toutefois, était un peu plus grande qu'elle, avec des épaules beaucoup plus carrées, des yeux gris-bleu comme les siens, mais moins grands, et l'un plus petit que l'autre, — amère, terrible disgrâce dont elle ne s'était jamais consolée ! Longtemps elle avait eu la peau très blanche, des joues très roses et des lèvres très rouges ; et elle les avait encore certains jours, à certaines heures, quand elle portait une robe qu'elle aimait ou avait des raisons de se sentir particulièrement de bonne humeur, contente d'elle-même et de l'existence. Elle était demeurée très jeune d'allures ; elle descendait les escaliers en courant comme une jeune fille, et, dans la rue, elle marchait d'une curieuse manière, toute droite, n'ayant l'air de regarder personne (chose étrange, elle pouvait se montrer parfois exagérément timide), et cependant comme invinciblement tirée de côté, à gauche toujours. (Ainsi avait-elle dû de tout temps marcher : enfant, jeune fille... Pourquoi ? Oh ! comment le savoir ? ...On eût pu faire, à ce sujet, tant d'hypothèses psychologiques, médicales !) Et elle se montrait avec les autres, ou très gracieuse ou très hautaine, de glace, tout sourires ou dédain résolu, largement étalé. L'orgueil de la Queen Mary !... En tout cas, une très, une *trop* typique *dame* de la meilleure société anglaise, toujours prête à montrer à certains ou à certaines « autres » qu'elle n'appartenait *peut-être pas tout à fait* à leur monde, qu'elle en était séparée par des distances, des barrières... en général infranchissables. Et pourtant, ses parents avaient été des gens très simples, le cœur sur la main, contents d'un rien, et si fiers d'elle !

Un maraîcher, un jardinier comme on en voit partout, son père, — et ses deux sœurs... Mais, bien entendu, il fallait éviter de lui en parler : elle eût vu aussitôt, en vous, un besoin cruel de l'offenser, de l'humilier ; elle vous eût cordialement.. détesté ! Pâle, un petit sourire aux lèvres, elle consentait seulement à recevoir de temps à autre ses sœurs, avec leurs maris endimanchés, afin de leur montrer combien elle était différente d'eux, tellement plus jolie et élégante, avec autrement de « chic », de bonnes manières, et avec de ces paroles et de ces attitudes que seule peut donner la fréquentation assidue du grand monde. Voilà : elle, elle était Mrs Fonsworth ; elle avait épousé M. Fonsworth. Et certes « Lui » n'avait jamais été un maraîcher de la banlieue de Londres, ni un épicier, ni un marchand de lard et de fromages dans un de ces petits villages, toujours dans la banlieue de Londres, où les enfants sont si jolis, où vraiment on ne voit pas pourquoi on ne pourrait pas vivre soi-même, dût-on vendre du lait ou du fromage. Lui savait ce que c'était que d'avoir de belles manières ; son pauvre papa, autrefois si joli garçon, et les mains si petites, les attaches si fines, il était... il était... Et cependant, oh ! mon Dieu !... Oui, il eût sans doute mille fois mieux valu...

Mais on ne doit pas juger ses parents. Pas plus que personne, d'ailleurs. Chacun prend sa fierté où il peut ; chacun se raccroche à la vie comme il peut. On a seulement tort de vouloir rabaisser les autres — et de les pousser, et d'avoir l'air d'effacer jusqu'à la trace de leurs pas, comme si, sur cette terre, il n'y avait pas de place pour tout le monde.

D'ailleurs, elle n'avait jamais pu définir exactement sa mère, avec ses jolies mains blanches aux ongles roses, dont elle se servait pour faire une foule de besognes de ménage, nettoyer, laver, mais surtout la cuisine, ses mains qui pouvaient se montrer aussi calmes qu'agitées, toutes secouées d'un tremblement nerveux, tant elle voulait faire de choses à la fois, tant elle pouvait se montrer jalouse de votre petit travail à vous, déraisonnable, sans tact ! Sans doute était-elle indéfinissable. Comme tous les malades. Comme toutes les personnes qui ne sont pas heureuses, et qui ne le seront jamais. Comme tant de nous, d'une exigence de désirs vraiment...

infernale, et qui ne seraient pas *encore* satisfaits si on leur donnait la terre, le ciel, le soleil, la lune, toutes les étoiles ! Plusieurs femmes vivaient certainement dans sa mère. Tant de qualités et de défauts réunis ensemble ! Si active et si paresseuse ! si courageuse et si faible ! si simple et si prétentieuse ! si douce, si tendre, ou, au contraire... Mais peut-être n'était-elle que malade. Un grand médecin, un remarquable psychiâtre l'eussent probablement guérie.

Si douce, si tendre, ou... C'était de cette douceur, de ces montées de tendresse, de ces paroles presque câlines qu'elle se méfiait le plus, elle, sa fille — car, généralement, un instant après, tout changeait, cela devenait réellement affreux ! Un subit afflux de sang aux joues, — un visage qui se recouvrait instantanément de toutes ses rides, — des yeux qui se transformaient en deux cailloux gris, des yeux implacables, des yeux de tigresse qui s'apprête à vous dévorer, — des mains qui se chargeaient de toutes leurs veines, — oh ! les mêmes mains si dures, faisant si mal, qui, autrefois, lorsqu'elle était petite fille, violemment appliquées, faisaient couler du sang de ses lèvres ou laissaient des bleus tout le long de ses bras — et des mots, oh ! de ces mots si laids, si orduriers, qu'on se demandait où elle avait bien pu les apprendre... Elle devenait vraiment folle. Puis, après, elle avait honte, elle regrettait ; ses yeux n'osaient plus vous regarder ; son joli visage exprimait un tel désarroi, une telle inquiétude, une tristesse si douloureuse !... On sentait qu'on eût pu la faire passer alors par un trou de souris. Parfois même, elle détournait la tête, pleurait. Elle était à bout de forces, à bout de tout. Il fallait la laisser tranquille, partir après l'avoir embrassée doucement, doucement, et tout de même longuement, fortement, passionnément, pour bien lui montrer sa tendresse, comme on embrasse un malade après une de ses crises — oui, partir sur la pointe des pieds, la laisser seule, dans l'obscurité, la pauvre.

— Vous irez déjeuner aujourd'hui chez Betty, maman ?

— Oui. Hier, votre sœur m'a invitée. Je prendrai donc le train aussitôt après le service. M'accompagnerez-vous ?

Apaisé, ayant reçu sa ration de caresses, Teddy était couché au pied du lit.

« Oui ». Elle avait senti son cœur bondir de joie, mais « m'accompagnerez-vous? » l'avait vivement troublée.

— Où, maman? chez Betty?

Autrefois, elle se fût fait une fête d'aller passer la journée chez Betty. La jolie petite maison de campagne avec son jardin plein de fleurs, à une demi-heure de train de Stenborough. Le vieux mari microscopique, mais si bon, de Betty... Tony, trois ans, son ravissant « amour de neveu ». Mais le dimanche était devenu le jour de son bien-aimé, le jour où, sans élèves, elle pouvait le mieux penser à lui, lui écrire le plus longuement, le plus tendrement... Betty s'était d'abord étonnée, puis, souriant drôlement, n'avait pas insisté. Et le bon Tony non plus... (On est... assez libéral en Angleterre; on sait détourner son visage, en se pinçant le bout du nez...)

La réponse de sa mère tarda à venir.

— Oui, naturellement, chez Betty.

— Heu... non, maman. Je ne vous accompagnerai pas. Je... J'ai...

— Et au service, non plus? Il me semble qu'il y a bien longtemps que vous n'y êtes pas allée?

Presque toute sa mère, si passionnée, était dans cette réponse. (On saura dans un instant pourquoi.) Et tout son égoïsme, son détachement, son peu d'amour pour elle, parfois... Car, en effet, elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait, dans l'après-midi!

La voix de sa mère était fraîche, souvent enjouée, ironique, et plus forte que la sienne. En général, elle parlait beaucoup trop vite, sur un diapason trop aigu, et sans nuances, contrairement à elle, qui aimait à mettre beaucoup de douceur dans sa voix, parlait toujours peu et un peu trop bas, avec des hésitations et des lenteurs.

— Oh! non. Je n'irai pas non plus.

Et elle regarda sa mère un peu craintivement, avec un faible sourire. Depuis longtemps, en effet, elle n'accompagnait plus sa mère au service. Non point qu'elle ne fût pas croyante (elle n'eût pu passer un seul jour sans faire ses prières; elle avait réellement besoin, à certaines heures, de s'accrocher à la robe du Christ...), mais l'attitude de sa mère à l'église, pour une foule de raisons obscures, ou plutôt que

trop claires, peu à peu lui était devenue insupportable. Sa mère avait une religion toute conventionnelle, carrée de lignes comme ses épaules, et — fallait-il rire? fallait-il pleurer? — elle aimait... le « Curé » de la paroisse, le révérend, qui, de son côté, éprouvait un très vif attrait pour elle. Toujours sa mère s'arrangeait de manière à se trouver une place d'où elle pourrait ne pas le quitter des yeux, et lui, de son côté, pendant le sermon, immobile, un imperceptible sourire baignant chacune de ses paroles, tantôt une douceur, tantôt une fermeté toutes particulières dans le regard et dans la voix, semblait ne parler que pour elle. Très pâle, un petit sourire aussi aux lèvres, sa mère continuait à le boire des yeux; elle relevait parfois un tout petit peu le menton, sa poitrine se gonflait lentement; bref, elle paraissait éprouver un trouble délicieux. Oh! oui, c'était un spectacle intolérable, comme si là, devant elle... Car enfin elle n'était pas sotte, et elle était une femme : elle savait fort bien qu'une femme et un homme, pourvu que ce dernier soit lui-même un peu femme, peuvent s'aimer et se posséder délicieusement rien qu'avec leur âme, sans y mettre un seul instant la moindre intention charnelle. (N'est-ce pas ainsi qu'aiment les toutes jeunes filles — et justement les prêtres, les pasteurs, tous les mystiques?) Aussi eût-elle voulu se cacher quelque part, se précipiter sous les dalles!... Et puis sa mère, pour prier, mettait par trop ostensiblement son visage dans ses gants neufs, suprêmement élégants, ses beaux gants du dimanche; et elle répétait, après lui, les paroles, les prières du prêtre d'une voix qu'elle n'avait jamais dans la vie ordinaire, tellement soumise, pénétrée, consentante, fervente! — Impossible encore! — Et, chose surprenante, sa mère n'aimait pas qu'elle priât longuement, elle. Était-elle jalouse? Craignait-elle que ses pieuses ardeurs ne lui attirassent les compliments, l'intérêt bienveillant et tendre de « son chéri »? Brusquement, avec un sourire beaucoup trop doux, *gentil*, elle lui touchait l'épaule, comme on fait à un enfant... charmant, mais exagérément distrait, et qui ne se rend pas compte qu'il se tient mal. Un dimanche, furieuse, elle avait dit à sa mère : « Vous n'allez pas à l'église pour prier! » (Sa mère, en effet, s'était répandue en critiques démesurées sur le chapeau de la femme

de l'organiste, qu'elle détestait ; personne, à commencer par elle, n'eût su dire pourquoi.) Et sa mère s'était montrée très peinée de son observation. Peinée d'une manière tout aussi démesurée. « Bien entendu, vous n'aimez rien de moi, rien de ce que je puis penser ou dire ! » Quelle histoire, mon Dieu, quelle histoire ! Était-elle donc méchante, « une fille dénaturée », ainsi que sa mère le lui avait reproché en termes de plus en plus vifs ? Que d'inquiétudes et de remords ! Pauvre vieille, elle pouvait se montrer parfois si bonne, et elle avait si peu de plaisirs ! Son père, oh ! sacré homme, avare et égoïste... Oh ! oui, triste vie !

Sa mère ne répondit pas à son : « Oh ! non. Je n'irai pas non plus ». Elle se contenta de soupirer.

Alors, déjà désireuse de se faire pardonner, et ayant soupiré, elle aussi, mais plus faiblement :

— Et... et vous ne désirez pas, maman... (Soudain, elle se rappela que c'était dimanche.) Vous n'avez besoin de rien, avant votre départ ?

Le visage de sa mère était devenu de pierre.

— Non, rien.

Mais, soudain, elle s'écria gémissante, toute désespérée :

— Oh ! je n'ai plus de cigarettes ! !

Alors, un rayon de joie pénétra dans l'âme et dans le cœur d'Evelyn. Elle eut un rire léger. Elle pourrait donc faire plaisir à sa mère, lui permettre d'oublier ce petit chagrin qu'elle venait de lui faire. Cette question de cigarettes était parfois si pénible à résoudre ! D'abord, elle était obligée de les acheter avec son argent, son pauvre petit argent qu'elle gagnait avec tant de peine, et, presque toujours, ces cigarettes, ces damnées cigarettes venaient la solliciter au moment où elle se fût le plus volontiers passé d'elles. Les jours de grand froid, assise à la grande table de « la salle » (car on ne faisait pas de feu dans sa chambre), le sang aux joues, elle écrivait à son « petit chéri », elle ronronnait intérieurement de bonheur, de tendresse, d'amour ; et, soudain, la voix brisée, dolente, de sa mère, comme si elle s'apprêtait à lui annoncer un affreux malheur : « Oh ! je n'ai pas de cigarettes ! » Aussitôt, elle comprenait avec désespoir ce que cela voulait dire, car les femmes, on le sait, emploient presque toujours

une manière détournée pour vous faire part de leurs désirs les plus rongeurs : « Allez vite m'en acheter, autrement, je serai de plus en plus nerveuse, je ne vous laisserai pas en paix ! » Et il lui fallait abandonner « le tout petit chéri, etc. », dissimuler les précieux feuillets, bien que sa mère ne sût pas un mot de français ; autrement, cela eût fait encore toute une histoire ; contractée, blême, sa mère eût passé le reste de la journée à lui reprocher son refus, ou même son manque d'empressement.

— Oui, maman. Je vais tout de suite aller vous acheter vos chères cigarettes. Et le plateau, je puis l'emporter ? Vous avez fini de prendre votre thé, maman ?

Elle sortit précipitamment, après avoir jeté un regard sur le bon Teddy, déjà endormi au bout du lit.

III

Elle ne fut pas longue à revenir. Une seule rencontre, et dans l'escalier : Mrs Ellender, la couturière, une veuve qui demeurait également dans la maison. L'hiver dernier, Evelyn lui avait donné un petit chien abandonné, à longue queue bouclée, qu'elle avait sauvé d'une mort certaine. Les hommes de police l'avaient recueilli ; il fallait leur rembourser les frais de pension ; comment faire ? Il était si joli ! Teddy et lui s'aimaient tellement ! Enfin tout s'était arrangé ; elle avait payé ; Mrs Ellender avait bien voulu s'en charger. Puis, le frère de la jeune fille qui aidait Mrs Ellender, un charmant garçon de seize ans, s'était épris de lui, et Mrs Ellender le lui avait bien volontiers donné. « Il y a déjà tant de chiens dans cette maison, sans compter tous ceux de la rue qu'ils attirent. Aussi M. Potembayer se plaint, à cause du tapis de l'escalier, et pour rien au monde je ne voudrais me mettre mal avec ce fils du diable ! Bobby m'a d'ailleurs promis d'en avoir le plus grand soin. Vous savez qu'il demeure avec ses vieux parents à La Garde, sur la falaise. Le chien y sera beaucoup plus heureux qu'ici, dans cette maison, où, sans cesse prise par mon travail, je n'ai pas le temps de m'occuper de lui. » Et à présent, chaque fois qu'elle rencontrait

Mrs Ellender, elle lui demandait des nouvelles de Pat. (Ainsi l'avait nommé le charmant Bobby.) « Pat?... Oh! il continue à faire le bonheur de son jeune maître. Pensez donc, miss Fonsworth, il a maintenant un joli chien comme le vôtre! Aussi est-il très fier. Le roi n'est pas son cousin. Il le brosse chaque jour, et il lui a même acheté un superbe harnais de cuir tout rouge! »

Et l'image de sir Pat, « un tapis de boucles beiges, la queue en l'air, caracolant, un élan de vie », un instant avait flotté dans son esprit. Une joie pure dans l'âme, elle apporta le paquet de cigarettes à sa mère, — levée, la pauvre chère vieille, et se préparant déjà à se faire très belle pour plaire à son révérend-curé.

— Oh! maman... avant que vous ne soyez habillée... voulez-vous que nous replions *Ermentrude* ensemble?

Sa mère s'exécuta de fort bonne grâce.

Puis Evelyn retourna à la cuisine. Il lui fallait laver la vaisselle, les assiettes et les plats du souper de la veille, la théière et les tasses.

Elle détestait cette partie de ses besognes journalières. Balayer la cuisine et les chambres, faire son lit, redonner à *Ermentrude* sa tenue de jour, charger la cheminée de charbon et la vider de ses cendres, mettre de l'ordre partout, tout cela, elle le faisait ordinairement avec beaucoup de courage, sans trop penser à se plaindre, — mais laver la vaisselle dépassait ses forces, c'était trop lui demander! A cause de ses mains dont, non sans raison, elle se trouvait très fière. Et elle soupirait sans cesse lorsqu'elle était obligée de les plonger dans l'eau chaude, sale, visqueuse, répugnante, et où il lui avait bien fallu faire fondre quelques cristaux.

Soudain, tout en lavant, elle se rappela un rêve qu'elle avait fait dans les débuts de leur tendresse — lorsqu'elle avait tellement peur de n'être point assez belle pour lui plaire. Il lui passait une magnifique bague au doigt et, toute surprise, presque effrayée, elle regardait : une grosse émeraude bougeait dans le chaton. « Là. Vous tournez l'émeraude comme ceci, et vos mains sont immunisées. Vous pouvez laver n'importe quoi. »

« *O darling* ! » Elle l'embrassa en pensée, de joie sauta en

l'air, et vite, très vite (ce devait être beaucoup plus de neuf heures) prépara le petit déjeuner de sa mère et le sien. (Avant, ç'avait été seulement *le thé*.) Un autre plateau : café, minces tranches de bacon, œufs frits; puis pain grillé, beurre, marmelade d'oranges. Et elles déjeunèrent ensemble, assises bien gentiment en face l'une de l'autre. Naturellement, sa mère avait déjà fait sa toilette; et elle se réjouit de lui voir un tout autre visage, sa peau blanche rajeunie, raffermie par la crème, un peu de rouge aux joues seulement.

— Pourquoi ne mettez-vous jamais de rouge sur vos lèvres, maman? Vous devriez, je vous assure. Si vous vous arrangiez un peu mieux — il vous serait si facile, par exemple, de vous faire teindre les cheveux — vous paraîtriez vingt ans de moins. Une toute jeune fille... Vous feriez un tas de conquêtes!

— Oh! des conquêtes! Qu'en ferais-je, grands dieux! Je laisse ce soin aux jeunes filles de votre âge.

— ... Et à quelle heure reviendrez-vous de Sendbury-Junction, maman?

— J'ai l'intention de prendre le train de neuf heures dix. Je serai donc de retour à dix heures.

Evelyn vit en pensée sa mère revenant à pas lents de la gare centrale. « O joie! joie! » pensa-t-elle en retenant son souffle.

Mrs Fonsworth sourit affectueusement.

— Et vous, qu'allez-vous faire? Vous promener sur les falaises? Rêvasser? Penser à votre amoureux?

Evelyn demeura un instant interloquée, puis elle rit :

— Oh! mon amoureux, maman!... Je ne crois pas que vous le verrez de si tôt!

Mrs Fonsworth était-elle intelligente? Evelyn se le demandait timidement parfois, tant sa mère pouvait se montrer irréfléchie, incapable de comprendre les pensées et les sentiments des autres. Mais est-ce que cela ne tenait pas à sa nature de femme, d'épouse délaissée et malheureuse? L'intelligence des femmes n'est-elle pas, neuf fois sur dix, tout comme leur caractère et comme leur cœur, une pauvre petite chose errante, traquée, infiniment misérable, ballotée en tous sens, soumise à de multiples influences, essentielle-

ment chaotique et capricieuse, et qui produit tantôt le meilleur, tantôt le pire? (Betty était tout à fait ainsi. Tout comme leur mère, à qui elle ressemblait beaucoup, elle était très sensible, mais elle ne se rendait pas compte que d'autres pouvaient l'être autant qu'elle, sinon plus; la lumière et l'ombre se disputaient tour à tour son cœur; elle pouvait se montrer aussi méchante que bonne, aussi affectueuse et douce qu'égoïste, sèche, brutale, aussi calculatrice et dissimulée que franche et spontanée. Au fond, les femmes, c'est le temps qu'il fait dans l'année...) Quoi qu'il en soit, Mrs Fonsworth, au reste comme toutes les femmes, était capable d'observer et de tirer de ses observations les déductions qu'elles comportaient. Elle n'était donc point sans savoir que sa fille Evelyn était amoureuse, et d'un Français, d'un Parisien qui, depuis quelques mois, lui écrivait environ une fois par semaine. Ce Français, ce Parisien s'intéressait beaucoup à la musique, et il s'efforçait de faire partager à Evelyn ses goûts en musique; c'était à peu près certainement l'auteur de ces disques de gramophone dont Evelyn, si souvent, lui rebattait les oreilles. Evelyn et lui avaient dû se rencontrer cet été, sur la plage. Evelyn était très certainement fort éprise de lui; cela se voyait à une foule de petites choses, en particulier le jour où une lettre de « son Adonis », timbrée de trois jolis timbres rouges, arrivait de France. Mais là s'arrêtait l'intérêt que Mrs Fonsworth portait aux amours de sa fille. « Cet homme » n'était pas là; Evelyn était depuis longtemps en âge d'aimer et de se marier; elle n'avait rien entendu dire au sujet de la conduite d'Evelyn, cet été, rien remarqué de spécial; il n'y avait eu aucun scandale, aucune histoire. Et Mrs Fonsworth était beaucoup trop occupée d'elle-même, de son propre cœur, de ses désirs et de ses regrets, de sa vie intérieure ardente et tourmentée, pour ne pas faire preuve d'un optimisme, d'un spiritualisme, d'un idéalisme et même d'un détachement excessifs quand, par hasard, une intuition soudaine lui découvrait la vie la plus secrète de sa fille. Oh! que c'était désagréable! Une mère... une femme délicate, propre, ne devrait jamais voir ces choses-là. Ce sont de ces choses qu'on ne voit que lorsqu'on y est absolument forcé, etc. (On connaît la chanson. Elle ne se chante pas seulement en Angleterre.

Mais le psychologue, pour qui rien ne demeure mystérieux et secret, n'en est point dupe.)

Evelyn débarrassa la table, s'empara du plateau, appela Teddy, toujours sur le lit.

— Alors, au revoir, maman. A ce soir. Amusez-vous bien. Embrassez bien pour moi Tony et Betty.

— Oui, au revoir, ma fille.

Et elle retourna à la cuisine. Elle était libre, libre ! O joie bouleversante, dilatante, terrifiante même !

« Vais-je lui écrire tout de suite ? » se dit-elle. (Car « lui écrire » c'était... sa volupté suprême. Dieu merci, elle appartenait à un pays où la plupart des femmes aiment à écrire, et de très longues lettres, où elles prennent à tout bout de champ, et pour un rien, la plume... Oh ! écrire à un être qu'on aime, tout, *tout* lui dire, est-ce que cela ne résume pas tous les plaisirs ? N'est-ce point comme si l'on dessinait, jouait du violon, de l'orgue ?...) Mais elle songea tout à coup qu'elle devait faire différentes petites choses pour elle, laver des gants, repriser une paire de bas, soigner ses mains ; et elle fut malheureuse, car elle *haïssait* tout ce qui l'empêchait de penser à lui, de l'aimer comme elle l'eût désiré. Puis, au bout d'une longue heure, ainsi perdue en besognes... insignifiantes, ce fut au tour de sa chambre de réclamer ses soins. Comment lui écrire dans une pièce sale, en désordre, le lit pas fait, la table à toilette point essuyée, la cuvette et le pot à eau point remis en place, de la poussière partout ? Rien, jamais, ne lui paraissait assez beau pour lui ; et parfois elle se surprenait à désirer tous les raffinements et toutes les commodités de la richesse : une pièce exquisement meublée, de grandes portes-fenêtres donnant sur une terrasse de marbre, un parc magnifique sous les yeux ; et elle, en toilette ravissante, assise à un tout petit bureau en bois de rose, à la main un porte-plume d'or incrusté de pierreries, confiant sa tendresse à un papier à lettres d'un grain spécial, unique, fabriqué tout exprès pour *Lui*...

Enfin, elle put s'installer sur son lit après en avoir jeté l'édredon de satin rose sur celui du lit de sa sœur (en coton bleu), et elle ramena ses pieds sous elle, position qu'elle prenait souvent pour lire une lettre de lui ou quand, pour

une raison ou une autre, elle préférait lui écrire dans sa chambre plutôt que dans « la salle ».

... Teddy s'était sagement couché sur une vieille couverture brune, épaisse, devant la cheminée ; recouvrant par endroits le papier doré, à longues et larges raies maïs, des murs, les gravures et les aquarelles montraient leurs marines et leurs scènes familières de la vie anglaise, — et, tenue par quatre punaises, « cette si jolie photographie de Greta Garbo à qui elle eût tant voulu ressembler »... Au pied du lit, *Raboum*, l'ours minuscule que ses parents lui avaient donné quand elle avait trois ans, et *Jim* et *Trapple*, les petits chiens en peluche, des cadeaux également et de chers souvenirs dont pour rien au monde elle n'eût voulu se séparer, et qu'elle rafistolait avec amour chaque fin d'année, la regardaient de leurs yeux noirs pareils à des boutons de bottine ; et de dehors, où il semblait faire si beau, il entrait juste la lumière qu'il fallait...

Elle commença. Tout de suite le sang lui montait au visage son cœur se gonflait et se serrait. Elle souffrait tant quelquefois — de bonheur, d'amour, de peur, elle ne savait de quoi ! Elle riait pour un rien, puis, lourdement, tombait dans un abîme. Jamais elle n'avait été comme cela avant de l'aimer ; c'était la première fois qu'elle avait eu ce désir invincible d'écrire chaque jour, et jamais les mots qu'elle trouvait ne lui paraissaient assez beaux. Elle voulait que ses lettres commençassent toujours par une espèce de mélodie, de chant d'allégresse ou, au contraire, de berceuse lente et tendre, de musique presque aussi belle que la sienne, mettre toujours dans ses lettres une lumière exquise, la même qu'elle voyait parfois le matin à la mer chantant gaiement au soleil : aussi était-elle obligée de faire appel à tous ses souvenirs et de bien regarder autour d'elle — et elle voulait le bercer, le caresser, lui composer un bouquet tout parfumé de ses baisers et des nuances les plus tendres, les plus délicates de son âme tout entière, et elle voulait encore tout lui dire, se vider en quelque sorte pour lui de sa propre substance, bien lui donner le sentiment, l'impression qu'elle ne lui cachait rien — une image aussi exacte que possible d'elle au moment même où elle lui écrivait, ou à chaque moment de sa vie dont elle lui

parlait. Nue, si nue toujours devant lui ! C'était peut-être son plus aigu bonheur, la flamme la plus haute de son amour que de ne rien lui cacher. Mais ce n'était pas toujours facile. Il lui fallait attendre parfois un certain temps avant que son cerveau ne prît le degré de chaleur nécessaire, la vraie température de son cœur ; le chef d'orchestre ne se décidait pas à mettre en branle la foule des musiciens invisibles ; elle peinait, une brume s'étendait devant ses yeux inquiets. Aussi bien, il y avait la langue. Elle avait appris le français toute seule, à force d'obstination, avec l'aide d'une vieille grammaire et d'un gros dictionnaire, et beaucoup de mots, qu'elle savait cependant, au moment où elle en avait le plus besoin, lui faisaient défaut, surtout quand elle voulait rendre fidèlement une impression que lui avait donnée la nature, quelque spectacle qui l'avait vivement impressionnée, que ses yeux avaient longuement retenu, caressé ; souvent alors elle allongeait, surchargeait, gâtait tout. Et puis, il y avait ses sentiments à elle. Plus ils étaient forts, grands, beaux, désireux de bien s'exprimer, plus elle avait de la peine à les rendre. La plume suspendue, elle recherchait son haleine, tremblait, soupirait, se décourageait. Mais, brusquement, elle s'enfonçait de plus en plus profondément en elle-même et en lui ; alors un dieu la soutenait ; elle trouvait vraiment les mots qu'il fallait, les images les plus justes venaient tout naturellement sous sa plume.

Un peu fatiguée tout à coup, à cause de la position qu'elle avait dû prendre, elle pensa à « la salle » et à sa bonne table confortable. Sa mère devait être partie depuis longtemps.

— Teddy ! Allons ! Viens, Teddy !

Emportant son papier à lettres et son stylo, elle le fit passer devant elle.

Mais ce passage d'une pièce à l'autre ne fit pas l'affaire de M. Teddy. Sa maîtresse l'avait appelé — réveillé en le touchant du bout du pied. Aussitôt il avait entrevu un océan de félicités : l'escalier descendu en toute hâte, la rue ensoleillée, une course éperdue en ligne droite — les autres chiens. Affreusement déçu, il s'allongea avec de profonds soupirs de tristesse devant la porte, dissimulée par une étoffe bleue de Chine, à cause des courants d'air qui soufflaient de partout

au sommet de la maison. Mais, bientôt, il montra de l'inquiétude. En général, il était très malheureux quand sa maîtresse écrivait à « son chéri ». Sa jalousie ne tardait pas à lui donner de l'angoisse. Il ne comprenait pas pourquoi elle pouvait demeurer des heures entières sans s'occuper de lui, en faisant bouger lentement un petit bout de bâton, toujours le même, et le visage entièrement transformé, un visage décomposé qui appartenait tantôt à la joie, à la joie la plus radieuse, tantôt à la douleur la plus excessive. Parfois sa maîtresse avait des larmes dans les yeux, parfois elle poussait d'étranges soupirs, elle semblait près d'étouffer. Alors son angoisse atteignait son paroxysme ; vraiment, il ne pouvait plus rester en place, assis ou couché ; il lui fallait se lever, vite attirer à tout prix l'attention de sa maîtresse, marcher vers elle, d'une patte d'abord timide, puis subitement impatiente, s'efforcer d'écarter sa plume, tout en poussant de plus en plus son museau velouté dans une des mains de la jeune fille, jusqu'à ce qu'il eût réussi à mettre entièrement sa tête dessous.

Un petit quart d'heure à peine écoulé, il ne manqua pas de céder à sa panique habituelle.

— Oh ! reste donc tranquille, Teddy ! Laisse-moi ! s'écria-t-elle, impatientée, les yeux toujours sur son papier à lettres.

Puis, consentant enfin à le regarder :

— Oui, c'est entendu, mon doux petit chien, je te verrai... Je te cajolerai et je t'embrasserai bien tout à l'heure.

Mais des pas se firent entendre derrière la porte, des voix et des petits rires étouffés. On frappa et deux fillettes, presque des jeunes filles, tenant chacune un bouquet et accompagnées d'une petit garçon, entrèrent en souriant gaiement.

— Margaret... Laura... Jodine !

C'étaient deux de ses élèves ; le petit garçon était le fils d'un voisin de l'une d'elles. L'une brune, l'autre blonde, les joues pareilles à des roses, dans leurs jolies robes de dimanche, elles étaient ravissantes ; des taches de rousseur recouvraient le visage du petit garçon.

— Nous venons chercher notre ami, le bon Teddy. Peut-il venir se promener avec nous ? Nous vous le ramènerons dans une heure.

Toutes rouges d'émotion, elles tendirent gauchement leurs bouquets.

— Et voici quelques fleurs... de nos jardins, que nous avons cueillies pour vous.

— Des narcisses... des giroflées... des tulipes ! Mon Dieu !... Oh ! comme elles sont jolies !

— Et moi aussi, j'ai des fleurs ! dit le petit garçon d'une voix retentissante.

Très fier, il ouvrit sa main où gisaient, complètement écrasées, deux pensées.

Toutes trois éclatèrent du même petit rire amusé, léger.

— Jodine !... Mon joli petit garçon !... Comme je vous suis reconnaissante !

Elle l'embrassa passionnément, presque sur les lèvres. De tout temps, elle avait adoré les petits garçons — mais, à présent...

Cependant Teddy avait reconnu ses charmantes camarades et deviné le but de leur visite. (Souvent, le dimanche matin, elles venaient en effet le chercher.) Fou de joie, il sautait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, en poussant des aboiements assourdissants ; et Jodine se jeta sur lui pour le tenir et le faire taire. Il avait cinq ans, mais il était persuadé qu'il était depuis longtemps un homme.

— Oh ! taisez-vous, Teddy ! Avec vous, on ne peut s'entendre !

Le chien le fit tomber, mais il se releva aussitôt ; et il ne fut satisfait que lorsqu'il eut maîtrisé le malheureux Teddy, ahuri, consterné, les yeux hors de la tête, les flancs soulevés, la langue pendante.

— Non ! laissez-le, Jodine ! Vous allez lui enlever tout son plaisir.

Ils partirent. Pendant quelques instants, la maison entière retentit des aboiements de Teddy, redevenu fou de joie, ne sachant comment manifester sa reconnaissance ; et, dans la rue, ce fut pire. Evelyn se mit à l'une des fenêtres. Il courait, plié en deux, le ventre au ras du trottoir, faisait brusquement demi-tour, fonçait comme une trombe sur les deux fillettes, qui riaient et s'écartaient prudemment, — manquait de renverser Jodine, inquiet, blessé dans son amour-propre, s'efforçant en vain de le rappeler à l'ordre.

Alors, tandis qu'elle mettait les fleurs dans un vase, une angoisse étreignit le cœur d'Evelyn : « Vous conduirez-vous un jour comme ce chien, mon cher petit garçon? M'oublierez-vous aussi vite avec une autre... avec d'autres? »

Ayant soupiré, elle se replongea dans sa lettre. Elle *lui* raconta la gracieuse scène dont elle venait d'être témoin. « Parfois mes deux exquises élèves m'emmènent au cinéma, et je puis tellement m'amuser de leurs réactions si différentes. Naturellement elles ont chacune leur béguin. Margaret raffole de Franchot Tone, et Laura, elle, n'a d'yeux que pour Lilian Harvey. Une vraie passion !... Oh ! si je pouvais vous envoyer les si jolies fleurs qu'elles m'ont apportées, les mettre sur votre piano ! Mais je tisse avec leur parfum tous les mots tendres que je vous dis en ce moment. »

Ainsi une longue heure passa. Teddy revint fièrement avec ses trois gardes de corps, dont les joues étaient encore plus roses. Adieux touchants, mais rapides. Jodine avait très faim. Pressé de rentrer chez lui, il refusa énergiquement de se laisser embrasser ; et toutes trois, ravies de lui retrouver des dispositions aussi viriles, rirent en silence, une fois de plus.

Bientôt une heure de l'après-midi. Sa lettre était presque terminée ; tête basse, l'air gêné, Teddy ne la quittait pas des yeux ; c'était le moment de passer à un ordre de choses plus substantiel.

Elle se rendit rapidement à la cuisine.

Sa mère, en bonne ménagère, avait toujours bien soin, quand elle s'absentait, de laisser tout ce qu'il fallait.

Dans le garde-manger, Evelyn trouva les restes du déjeuner de la veille : un morceau de bœuf rôti avec des pommes de terre nouvelles.

Elle en déposa quelques-unes dans un plat, coupa très fin de petites tranches de viande, leur fit rejoindre dans le plat les pommes de terre, mit dans un saladier un cœur de laitue, lava du cresson, pela deux petites raves roses et blanches, leur ajouta quelques tranches de betterave, et bientôt tout fut prêt. Sa mère lui avait également laissé, dans une assiette, de la rhubarbe froide, cuite à l'étuvée, et du pudding.

Ensuite, il lui fallut s'occuper de M. Teddy — du « bon

Teddy » — inquiet, affamé, épiant tous ses mouvements, s'agitant, ne pouvant rester en place, et s'empêcher de mettre une patte sur la table de la cuisine, bien que cela lui fût rigoureusement défendu. Mais... où était sa casserole?... Evelyn rit tout à coup. Sa mère, qui avait horreur des mouches, l'avait placée tout en bas du garde-manger et avait eu soin de la recouvrir d'une assiette! Feuilles de laitues coupées, pain bis et petits morceaux de viande. Oh! sa mère l'aimait certainement autant qu'elle. Chaque samedi matin, elle lui préparait ses repas pour deux jours.

Une grande assiette de Chine, décorée de fleurs bleues, était spécialement réservée à son usage. Evelyn y versa avec soin la ration habituelle.

— Oh! c'est ça qui va être bon, mon petit chien! Oui, oui, quel bon déjeuner vous allez faire!

Il ne restait plus qu'à caser le tout sur les deux plateaux, sortir les couteaux, les fourchettes, les cuillères, le sel, l'huile d'olives, la moutarde, la petite cruche d'eau d'orge avec un verre, couper un morceau de pain bis, prendre la nappe de lin.

Deux ou trois voyages chaque fois lui étaient nécessaires, tandis que le chien, malheureux, la suivait comme son ombre. Enfin, un peu lasse, elle s'asseyait à la table de « la salle », après l'avoir poussée près des fenêtres grandes ouvertes sur l'ouest, afin de jouir davantage du grand air.

Cette salle, malgré son plafond bas, tout parsemé d'énormes taches d'humidité, malgré la frise, assez mal choisie (bleu de nuit avec des lunes roses et crème, entremêlées de minuscules étoiles) du papier gris de ses murs (vraiment un peu trop gris, presque noir par endroits, le papier!) et malgré son mobilier qui n'avait rien d'extraordinaire (un mobilier qui eût surtout convenu à une installation d'été), cette salle était fort sympathique. Quelle que fût la fenêtre où l'on allât se placer, on jouissait d'une fort belle vue : les falaises verdoyantes, la mer interminable, un doux horizon de collines, une tourelle d'église du plus joli effet, le charmant petit port et, bien entendu, des maisons, des toits de maisons à profusion... Mais, l'hiver, on ne devait certainement pas avoir très chaud dans cette « salle », surtout les jours de grand

vent. La cheminée, sur laquelle on voyait ce qu'on est accoutumé à voir sur la plupart des cheminées d'intérieurs modestes (vases de porcelaine ou de verre imitation cristal, chandeliers et cendriers de cuivre, petite pendule en bois brun), la cheminée, plâtre peint, vernis brun foncé, était d'une grandeur normale, mais son foyer était invraisemblablement petit. Enfin, un jeune homme, un artiste, un peintre, à condition toutefois d'en faire disparaître certaines images, certaines gravures d'un sentimentalisme un peu trop spécifiquement anglo-saxon, eût fait ses délices de cette « salle »...

Evelyn mangeait peu. Surtout depuis qu'elle était tombée si amoureuse de son musicien parisien. Elle eût voulu se nourrir uniquement de gâteaux — et, soupirait-elle, de chants d'oiseaux, de parfums, de fleurs... (On n'est pas toujours amoureux et, surtout, l'on n'a pas toujours vingt ans.)

Elle était grave — aussi grave qu'un vieux célibataire dyspeptique dans la moins appétissante des « salles » d'un restaurant parisien. Après avoir déjeuné sans le moindre entrain de quelques bouchées, elle se mit à feuilleter deux journaux qu'elle avait trouvés justement sur la table, pliés sur la couverture de celle-ci, une étoffe de Chine bleue, toute pareille à celle qui masquait la porte d'entrée : *The Sketch*, qui datait de la veille, et un vieux numéro du *Saturday Evening Post*, journal qu'elle prisait fort à cause des photographies, toujours très belles et infiniment suggestives, de ses réclames. Mais, bientôt, elle le referma avec un soupir ; *The Sketch* glissa de la table, et elle ne songea même pas à le ramasser...

Soudain, elle entendit la cloche d'un hôtel voisin dont, de la fenêtre de sa chambre, elle s'amusait souvent à regarder les rangées de petites tables blanches avec leurs vases de fleurs et, circulant entre elles, les femmes de chambre à bonnets et tabliers minuscules.

« Oh ! s'*il* pouvait l'habiter ! De nos chambres nous nous ferions de petits signes... et nous nous enverrions des baisers ! »

Et, brusquement, elle entendit encore un bruit de pas pressés et de voix rieuses. Elle se précipita aux fenêtres pour vite voir. C'étaient des acteurs qui jouaient dans un théâtre tout proche des pièces de Galsworthy, de Lonsdale,

d'Edgar Wallace, de Rudolph Besier... *The Barretts of Wimpole street*, quel succès ! Ce beau drame (on en avait tiré un film non moins beau !) avait fait courir tout Stenborough ; sa mère et elle avaient fini par céder à la curiosité générale ; aussi les reconnaissait-elle presque tous, même ceux qui avaient tenu le rôle le plus ingrat. Ils riaient... *The Stenborough Repertory Company*, s'il vous plaît ! Les jeunes filles à boucles flamboyantes se hâtaient de rentrer chez elles ; plus lents, les hommes, une cigarette à la main, sous le bras leur costume de bain enveloppé dans un peignoir... aussi vieux qu'eux, prenaient le chemin de la mer ; quelques-uns seulement, les philosophes ou les matérialistes de la bande, ne pensaient qu'à aller vite déjeuner.

Un chien aboya dans le silence revenu, une auto claksonna, et Evelyn soupirante se rassit. Aux quatre coins de la nappe de lin, une chaumière était brodée avec du fil rouge.

« Oh ! demeurer avec vous dans une bicoque pareille. Je n'en demanderais pas davantage. Je serais si heureuse ! »

Teddy, du museau, lui poussa le genou, et il se mit à la regarder avidement. Sa belle assiette de Chine, sur le parquet soigneusement ciré, était depuis longtemps vide. Alors, vite, et soupirant toujours, Evelyn donna à son chien ce qui lui restait de viande, et bientôt, la moitié de son pudding. (Oh ! non, elle n'avait pas du tout faim ! Chose étrange, elle ne pouvait se défendre d'une sorte d'appréhension, sa gorge était serrée, comme si un malheur s'apprêtait à fondre sur elle.)

Et, encore plus vite, elle débarrassa la table, remplit les deux plateaux, retourna à la cuisine, passa un petit tablier mauve, mit de l'eau à chauffer sur le four à gaz (heureusement, de la fenêtre, on avait une si belle vue, et il faisait si beau — une journée de printemps idéale !) et, de nouveau, la besogne fastidieuse, le nettoyage de la vaisselle ! Enfin, quand on est une fille débrouillarde, et qui ne perd jamais courage, ces choses-là peuvent se faire avec une incroyable rapidité. Un coup de balai, pour finir. Mais Teddy ne s'arrêtait pas de tourner autour d'elle et de chercher son regard. Elle fut un instant avant de comprendre, enfin éclata de rire. Elle avait oublié de lui donner à boire ! Il se précipita sur sa cuvette

d'eau fraîche et, de nouveau, il lui fallut rire : « Mon Dieu ! quel fracas ! Un hippopotame, quand il se désaltère, ne fait certainement pas un plus grand vacarme ! » Et elle profita de la joie exubérante de son chien pour le brosser un peu, et même sur les endroits de sa chère petite personne où cela lui faisait le moins plaisir... sur le bout des pattes, et sur le museau (« Oui, c'est fini, mon bon petit chien ! oh ! là ! là ! comme on lui fait mal à ce joli petit chien ! » et (« master Teddy, voulez-vous rester tranquille ! ») autour des yeux.

C'était tout ?

Oh ! non ! Il y avait encore « la salle », un coup de balai à donner, un peu d'ordre à mettre dans différentes petites choses appartenant à sa mère...

— Ouf !

Enfin, il lui fut permis de revenir dans sa chambre, et, soudainement, tout changea en elle. Elle était seule, seule ! Comme il faisait beau, comme il faisait chaud ! Quel léger froid soudain dans ses veines ! Quelle grisante angoisse ! Oh ! elle connaissait ces attaques brutales, sournoises ; elle devait faire très attention, elle avait besoin de toute sa volonté pour y résister. Un jour, selon son habitude, elle lui avait *tout* dit, et il lui avait répondu d'une manière narquoise, — oh ! si bête ! si bête ! — qui l'avait blessée, déçue, humiliée, peinée, rendue pendant longtemps extrêmement malheureuse. Elle le lui avait aussitôt écrit, et elle avait continué : « Vous savez, les jeunes filles et les femmes ne sont pas tout à fait comme on les représente dans les livres. Elles subissent toutes les lois de la nature, et de la même manière, me semble-t-il, que les hommes. Elles ne sont pas toujours suffisamment maîtresses de ce qui survient en elles. C'est dans le détail, une multitude de détails, que les femmes diffèrent des hommes, mais le fond, tout bien considéré, est pareil. Vous qui êtes si artiste, donc si près des femmes par toute votre nature, vous devriez les voir d'un cœur plus fraternel, car vous possédez certainement ce qui, à mon avis, les distingue le plus des hommes : la religion du sentiment, par conséquent la fidélité au sentiment et tous ces longs espaces de rêves tendres où se prolongent délicieusement un sentiment, une sensation. N'est-ce pas ce qu'ont fait presque tous

les grands musiciens jusqu'à Debussy? N'est-ce pas ce que vous faites souvent vous-même? » Et elle avait timidement ajouté : « Voulez-vous que je ne me montre plus aussi franche envers vous? »

Son lit?... Une délicieuse brise faisait palpiter les rideaux des fenêtres. Teddy, étendu sur la couverture devant la cheminée, dormait. Respirerait-elle quelques fleurs? Prendrait-elle un des disques de *sa* chère... de sa délicieuse musique?

...Fronçant les sourcils, elle se prépara pour sortir, changea de robe. Elle les faisait toutes elle-même, avec des étoffes qu'elle achetait dans de grandes ventes, où on les soldait, aux débuts de l'hiver pour l'été, aux débuts du printemps pour l'hiver. (Quand on est pauvre, il faut savoir se débrouiller.) Elle choisit son costume préféré : jupe de laine bleu clair, corsage en crêpe de soie, couleur feuille de rose fanée, une partie du col formant écharpe nouée autour du cou — et un grand chapeau de paille bleue; puis elle se poudra le visage d'une poudre rose-ocre dont elle trouvait, avec raison, le parfum tout à fait... adorable et, très, très légèrement, elle se rougit les lèvres. Elle n'aimait et n'admettait que ce qui était naturel, aussi ne se mettait-elle jamais de fard sur les joues. Seulement de la crème pour nettoyer, décrasser les pores de la peau. Rien ne lui semblait plus exquis qu'une jeune fille simple, saine, d'une fraîcheur lumineuse; on ne pouvait l'acheter; c'était une beauté qui venait de l'âme, de l'air doux, d'une vie pure...

Dehors, son grand chapeau à la main, elle se mit à marcher très vite, dans un grand désir d'isolement, évitant de regarder les promeneurs. Elle avait emporté dans son sac à main les deux dernières lettres de son bien-aimé, et la sienne pour lui, afin d'y ajouter encore quelques lignes avant de la mettre à la poste, et un livre, un roman, pour lui servir d'appui-main.

Bientôt elle arriva à l'endroit de la falaise qu'elle préférait, où elle revenait toujours pour s'asseoir, lire, penser à *lui*, rêvasser, car nos âmes, quand elles sont pleines à craquer de la même image, des mêmes désirs, des mêmes idées fixes, nous ramènent sans cesse aux mêmes endroits, choisis une bonne fois pour toutes, endroits où ils nous semblent devoir

le mieux se reproduire ; elles n'aiment point le changement, les découvertes imprévues, les distractions plus ou moins forcées, tout ce qui peut disloquer leur tension, éparpiller leur atmosphère, rompre leur rythme.

C'était le long d'un beau sentier tiède, ombragé d'arbres de tous côtés et plein de chants d'oiseaux, sur une éminence couverte d'un épais tapis de longues fougères, et c'était aussi dessous une magnifique aubépine, toutes ses fleurs sorties, minuscules roses agglomérées, formant des grappes. On trouvait ce sentier, où régnait une douce lumière crépusculaire et verdâtre, un peu avant d'arriver à la maison du péage, dont la blanche barrière coupait la route ; et, quelques pas de plus, on pouvait courir sur la plage... Un seul inconvénient : le monticule et l'aubépine n'étaient point assez loin de la route, où les autos, trop nombreuses, étaient obligées de s'arrêter devant la maison du péage ; parfois, plusieurs voitures s'y trouvaient ensemble, et les piétons instinctivement fuyaient la route ; aussi n'était-on point toujours à l'abri d'une surprise fâcheuse : yeux, faces plus ou moins niaises de promeneurs vous découvrant tout à coup, certains paraissant aussi étonnés ou aussi effrayés que si vous aviez appartenu à une espèce animale encore inconnue ; brusques menaces de pas tout prêts à revenir en arrière... (« Oh ! soupirait-elle souvent, si je pouvais avoir l'air d'une vieille, vieille !... Ou bien porter une longue barbe, jusqu'au nombril ! ») Mais, quand même, on pouvait jouir d'instants de silence d'une qualité exceptionnelle ; l'air avait des parfums légers, légers, intensément délicieux ; il sentait à la fois l'herbe, la pâquerette, la fougère, et un mélange d'odeurs d'arbres de toutes sortes (chênes-verts, hêtres, marronniers d'Inde, sycomores), sans compter l'exquis parfum de l'aubépine, mélange... extraordinairement captivant et impossible à définir, à cause de sa complexité même. Elle finissait par rire de l'inutilité de ses efforts pour définir ce mélange : « Oh ! c'est l'odeur de l'âme et du cœur... ou plutôt le parfum de la musique de mon bien-aimé ! »

Elle s'assit pour se reposer un instant, obligea Teddy, triste, un peu inquiet soudain, à se coucher près d'elle ; puis s'adossant à l'arbre (l'aubépine), elle voulut relire *ses* lettres,

bien qu'elle les sût par cœur. Mais, très vite, elle dut renoncer à sa lecture.

La chaleur... ces senteurs exquises. Chez certains êtres imaginatifs et passionnés, l'âme, les transports de l'âme ont parfois trop de violence !

Evelyn fut donc obligée de faire le vide et le silence en elle. Allongeant la main, elle froissa nerveusement les feuilles en éventail d'une fougère, les porta à ses narines, et, brusquement, un souvenir d'enfance surgit en elle. Elle était encore toute petite, si grave, si lente de gestes, la bouche presque toujours ouverte, un visage de lune ronde, ahuri et confiant ; son père — encore très beau, mince, élégant, les cheveux tout noirs — coupait à sa racine une grosse fougère, *une ptéride*, lui montrait une tache curieuse, une espèce d'oiseau à deux têtes imprimé en noir au milieu de la chair d'eau de la tige : « Regarde bien ! C'est le chêne de Charles Ier. Ce grand roi aimait à se cacher dans un chêne. » Et, en effet, aussitôt, un peu effrayée, elle ne voyait plus un oiseau, mais un petit chêne... tellement joli, de proportions si parfaites ! Puis son père cherchait des glands, taillait des allumettes, quatre pour chaque gland, les enfonçait : « Et voici des porcs, toute une famille de porcs pour ta basse-cour. » Oh ! comme elle était troublée, à la fois heureuse et malheureuse, et devenue toute pareille à un morceau de bois ! Comme elle avait peur de trop remuer, de *les* laisser tomber, de perdre ou de casser leurs petites pattes !

— Oh ! je suis demeurée la même ! se dit-elle. Tellement passionnée, exclusive, craignant toujours de perdre mon bonheur, de ne pas le goûter et le retenir assez, même au moment où je le possède et en jouis le plus ! Toute une longue vie ne me suffirait pas pour épuiser seulement la centième partie de mes réserves de tendresse !

Elle s'allongea un peu.

L'air fermait ses yeux, comptait ses cils, baisait ses tempes... Elle rejeta sa tête en arrière, et des fleurs chatouillèrent ses joues et son cou. C'étaient des boutons d'or, des pâquerettes, et d'autres, mauves, roses, grenat, grasses et gonflées, en forme de pois de senteur, qui poussaient, mêlées, elles aussi, aux fougères. Et, à leur léger contact, Evelyn tressaillit ;

un affreux souvenir, un souvenir désespérant emplit son âme. Ces fleurs... Oh ! certainement les plus vilaines pages de sa vie, celles qu'elle eût le plus voulu arracher de sa mémoire ! Et *cela aussi*, malgré son désespoir, sa honte, il avait fallu qu'elle l'avouât à son bien-aimé. Oh ! toujours par amour, mais aussi — pensée coupable, pensée stupide — *pour qu'il eût moins de scrupules*. Elle s'était dit : « Comme cela, peut-être, je serai plus sûre de le voir... Il se considérera comme moins lié. » Mais il avait fort mal pris la chose. O jours, moments affreux ! Sa franchise s'était retournée contre elle, elle avait cru l'avoir perdu... et à jamais ! « Voilà bien ma chance. Ça s'est passé, me dites-vous, il y a deux ans, quand vous aviez vingt et un ans, et, dans un moment où vous vous sentiez affreusement malheureuse, déprimée, où vous vous demandiez comment vous auriez jamais un avenir à peu près supportable. Vous vouliez vous confondre davantage avec la nature, avec les sentiments, les sensations, donc avec les états d'âmes les plus sublimes, les plus ineffables que la nature vous permettait d'éprouver ; il vous semblait que vous étiez dans un état d'infériorité manifeste et un peu ridicule vis-à-vis des autres femmes... A vingt et un ans ! Oh ! croyez bien que je connais cette façon de raisonner des jeunes filles ! Ah ! c'est du joli ! Mais moi, mademoiselle, je suis un artiste, un musicien : aussi j'ai besoin de croire à la pureté des jeunes filles ; j'aime qu'une jeune fille soit une jeune fille ; je n'ai que faire de la fausse monnaie. La musique, du moins la seule que j'entende, prend sa source dans la sensibilité, dans ce que la sensibilité a de plus profond, de plus original, de plus *virginal*. Reconnaissez que, d'après vos premières lettres, j'étais en droit de croire que vous étiez toute pareille à cette musique-là. D'une autre jeune fille, je me soucie fort peu. Permettez-moi de vous rappeler que le poème musical auquel je travaille s'appellera *VIRGINIA*. » Etc., etc. Oh ! quelle colère ! Le dieu ! Jupiter ! Oh ! elle avait cru mourir ! Elle s'était ruinée à lui envoyer des télégrammes pour solliciter, mendier son pardon...

Se pourchassant, des papillons voletaient non loin d'elle ; de grosses abeilles extrêmement actives bourdonnaient autour des fleurs de l'aubépine, se gênaient mutuellement dans leur

recherche fiévreuse du miel précieux, s'enfonçaient dans les fleurs blanches, roses, rouges d'une famille de marronniers d'Inde. « Des bougies éclairant le vert crépuscule ! se dit-elle en respirant les parfums légers. C'est la fête du printemps, et c'est pourquoi il a allumé toutes ses bougies ! » Elle porta ses deux mains à son cou, à sa gorge. Elle était dans le jardin de ses rêves avec *Lui*. « O monde, je vous aime parce que je l'aime et, monde, je vous trouve beau parce qu'il est beau. Et maintenant, monde, nous ne formons plus à nous trois qu'un seul tout ! » Le soleil tissait une toile entre ses cils, et ses regards confusément épousaient le dessous des feuilles vert tendre, toutes gorgées de lumière. L'ombre verte était tiède. « Oh ! chaque feuille est une lame de cristal vert, à veines d'or ! » Elle respirait les odeurs les plus chaudes de son corps propre. Et elle se cambrait toute, s'imprégnait voluptueusement de tout ce qu'elle voyait, sentait, ressentait. Il y avait aussi des sapins, et Evelyn ne pouvait se passer de les regarder et d'en boire le parfum délicieux. Elle aimait leur sombre beauté, leurs longs cheveux presque bleus, étagés et pendants comme la laine de certains animaux, leurs cônes qu'elle faisait brûler, les longues nuits d'hiver ; l'odeur de résine qu'ils dégageaient en se consumant, leurs crépitements, mêlés aux murmures des flammes, l'enivraient, l'entraînaient à d'interminables rêveries...

Soudain, elle retint sa respiration. Très grasse, mouchetée de brun, dans l'aubépine, une grive cherchait une proie pour ses petits. Elle s'envola tout d'un coup, se posa sur le sentier devant Evelyn, qui se dressa sur un coude. L'oiseau tenait quelque chose dans son bec, quelque chose dont il se débarrassait à chaque instant en le frappant vigoureusement sur un caillou — un infortuné petit escargot ! Il aperçut Evelyn, mais n'en continua pas moins, avec acharnement, son œuvre de destruction et de mort. Et, brusquement, il s'envola dans un sifflement d'ailes, la minuscule chair déchirée de sa victime au bec, disparut. Et, dans le grand silence qui suivit, Evelyn entendit comme un petit mouvement dans l'herbe. Là, de l'autre côté du sentier, museau frémissant, œil doux et un peu hagard fixé sur elle, un lapin se dépêchait de manger une feuille de dent de lion !

Elle se recoucha de nouveau, soupira, puis, dans une espèce de gémissement, de brusque détresse de tout son être, cria en elle-même :

— Oh ! c'est trop beau ! Trop beau... et trop triste ! Pourquoi, mon doux chéri, n'êtes-vous pas près de moi ?

Mais elle se redressa presque aussitôt, surprise, effrayée. Un grand corps frémissant s'était joyeusement jeté sur elle, une grosse langue lui avait léché la moitié du visage ! C'était un grand et beau chien à larges taches noires, un danois, suivi d'un autre chien, un fox-terrier à poils ras, tout aussi agité et joyeux. Deux amis de Teddy, soudainement réveillé, tout heureux de la rencontre, prêt également aux démonstrations d'amitié les plus vives. Et, pour se préserver, Evelyn fut bien obligée de se lever.

Une petite fille en robe de soie bleue, de grosses lunettes d'écaille, aussi pâle de cheveux que de teint, l'air beaucoup trop sérieux pour son âge, arrêtée sur le bord de la route, à l'entrée du sentier, la dévisageait sévèrement. Les deux chiens lui appartenaient. Evelyn la salua d'un gracieux sourire. Mais l'enfant, sans la quitter des yeux, lui répondit à peine ; c'était déjà une femme, et une vieille femme, revêche, vindicative. Elle appela ses chiens d'un ton impératif, les obligea à passer devant elle, voulut donner un grand coup de laisse à l'un d'eux, le plus petit, qui se sauva avec un cri.

Evelyn ne put s'empêcher de rire et elle se rassit contre son aubépine, obligea Teddy à se recoucher près d'elle, se regarda dans son miroir et se remit de la poudre après s'être doucement essuyé le visage. Mais son attention avait été éveillée ; elle se mit à surveiller la route. A chaque instant, à présent, des promeneurs y passaient, et beaucoup d'automobiles aussi, qui se rendaient à Chandon, un petit village à une dizaine de milles, jouissant de l'inestimable privilège de posséder une belle plage de sable fin. C'était l'heure de la ruée de chaque dimanche, le printemps, en dehors de la petite ville, l'heure où un grand besoin d'espace et de changement, de distractions, donnait des ailes à chacun.

Evelyn se hâta de terminer sa petite toilette, et ses yeux se portèrent sur la mer, dans une trouée lumineuse, à l'autre bout du sentier. Evelyn était tellement habituée à voir la

mer, à longer la mer, qu'elle n'avait prêté, jusqu'à ce moment, aucune attention à sa présence. Elle faisait le bruit d'une robe frôlant des herbes, avait par moments des roucoulements de colombe, semblait la voix du silence. Et, en le voulant bien, on pouvait sentir son odeur... Des gens, marchant sur les cailloux de la plage, cherchaient un endroit où s'asseoir tranquillement avant de prendre leur bain, et des enfants en maillot, leurs jambes dans l'eau, poussaient attentivement devant eux le bâton de leurs filets à pêcher les crevettes.

Un pas sur le sentier près de la route la fit se redresser un peu, mais, aussitôt, ayant reconnu le promeneur, elle se replongea dans ses fougères, retint son haleine. « Oh ! pourvu qu'il ne me voie pas ! »

Il passa devant elle à pas lents, grand, un peu voûté, la tête tristement penchée sous son grand feutre, en redingote, sa longue barbe blanche retroussée par le plastron de sa chemise, l'air concentré et fatigué d'un bon vieux professeur, et, selon son habitude, parlant tout seul.

« Un Rip van Winkle, qui vient de se réveiller ! pensa-t-elle avec un sourire. Sans doute répète-t-il son prochain discours à la mairie ou dans un hall, une école quelconques ! »

C'était le maire de Stenborough, et Evelyn savait que s'il l'apercevait il profiterait de l'occasion pour lui confier longuement ses pensées de vieil homme méditatif et solitaire et lui parler, avec force détails, des nombreuses occupations auxquelles il était astreint, « malgré son âge avancé », ainsi qu'il se plaisait à le lui dire d'un air profondément pénétré, triste et désabusé... tout en la regardant au fond des yeux ; car, à ses charges de maire, déjà fort lourdes par elles-mêmes, il joignait celles de président de la Bibliothèque municipale et de la plupart des sociétés de la petite ville ; et il s'intéressait beaucoup à l'hôpital.

« Ah ! je vois que vous êtes comme moi, miss Fonsworth. Vous aimez venir vous reposer dans la nature. Mais, moi, je dois toujours penser à des choses sérieuses. Un discours, une décision urgente à prendre. »

Les verres de ses lunettes s'embuaient. Il les enlevait, les essuyait et les remettait rapidement, et la dévisageait,

en silence, longuement, profondément — tout comme un médecin qui cherche à déceler les premiers symptômes d'une maladie contagieuse sur le visage de l'une de ses clientes.

Mais, Dieu merci, il ne la vit pas, et il s'éloigna sous les ailes de son grand chapeau, en continuant à marmotter dans sa longue barbe.

Alors, elle se souvint... Un jour, à la Bibliothèque municipale, il lui avait dit : « Comme ce livre semble vous intéresser ! » Et après le lui avoir pris des mains : « C'est un beau livre, d'un bon auteur. Moi aussi, jadis, j'aimais beaucoup lire. J'ai d'ailleurs chez moi une belle bibliothèque. » Il avait soupiré, soupiré, tout en hochant sa vieille tête d'un air navré. « Et, un jour ou l'autre, il faudra bien que je trouve quelqu'un pour la mettre un peu en ordre ! » Il l'avait regardée affectueusement, et elle avait violemment rougi, car elle savait qu'il était veuf. Alors il avait accentué son air affectueux, paternel, et il lui avait très lentement caressé le menton, tout en la regardant toujours avec beaucoup de considération et de douceur. Puis, il avait souri, et s'était lentement dirigé vers le bureau du directeur de la Bibliothèque...

Un autre jour, il l'avait arrêtée dans la rue principale de la ville. « Toute en blanc !... O beauté, beauté !... Vous n'avez jamais été aussi délicieuse ! »

Enfin, un soir d'hiver, elle l'avait rencontré sur la falaise ; il pleuvait, mais, lui, avait un parapluie, et, avec sa barbe neigeuse, il semblait sortir d'un conte de fées. « Venez... que je vous abrite ! » Et il lui avait parlé d'un tas de choses. Puis, que de fois lui avait-il serré la main ! Que de fois lui avait-il tiré son grand chapeau ! Deux doigts sur les lèvres, tandis qu'elle s'éloignait, un peu troublée, mais surtout très gênée, n'avait-il pas fait le geste de lui envoyer un baiser ? Mais peut-être avait-il seulement voulu essuyer une goutte de pluie tombée sur sa barbe...

Une rougeur était montée aux joues d'Evelyn ; ses yeux, entre leurs longs cils, étaient devenus étrangement fixes, rêveurs. Elle savait qu'elle plaisait aux hommes, aux vieux comme aux jeunes. Elle eût pu se marier plusieurs fois. Mais, longtemps, jusqu'à sa vingt et unième année, elle était demeurée très innocente ; elle n'avait vraiment aimé, et elle

n'avait désiré se marier qu'une seule fois. Et puis le malheur s'était abattu sur elle ; elle s'était laissée séduire : elle avait commis cette affreuse sottise que lui avait tant reproché « son chéri ». Et puis, il y avait toujours eu en elle cet espoir obstiné, tenace : un homme sentant comme elle, à qui elle pourrait tout dire, tout montrer, un homme venu de France : Charles-Henri Seneur.

Elle chassa une petite mouche qui s'était posée sur son nez ; ses yeux se reperdirent dans l'étendue verte au-dessus de sa tête, les chants d'oiseaux remplirent ses oreilles. Un merle. Une grive. Un rouge-gorge qui, sautillant sur une branche, vint la regarder avec un petit air effronté. Elle soupirait : c'était *lui* qu'elle entendait, c'était sa voix qu'elle écoutait... Des appels sur la plage ou sur la route. Le perpétuel défilé des autos. Une lame, plus forte que les autres, venant soudain se briser sur la grève. Tout finissait par se confondre dans une espèce de longue rumeur sourde, ensoleillée, chaude, toujours la même, — comme dans un rêve. Et tout, de plus en plus, sentait le printemps multiple, inépuisable, jamais assez chéri et serré contre soi. Elle continuait à errer, à voleter dans un de ces moments de langueur délicieuse où l'on ne sait plus si c'est le corps qui prend la forme de l'âme ou l'âme celle du corps. Bientôt, plusieurs souvenirs d'enfance vinrent assiéger sa mémoire.

Puis, soudain, elle soupira longuement et s'adossa résolument à l'aubépine. C'était le moment de terminer sa lettre à Seneur. Elle ouvrit son sac à main, en sortit les précieuses feuilles dans leur enveloppe déjà timbrée et son stylo — se regarda dans son miroir, et elle poussa un petit cri de surprise, puis elle eut un petit rire. Trop brillants, ses yeux avaient pris une sorte de grandeur surnaturelle ; elle était cramoisie ; tout ébouriffées, les mèches épaisses de ses cheveux noirs la faisaient ressembler à une petite sauvage. Elle dut rire encore... Elle avait heureusement un peigne de poche dans son sac. Alors, avec des mouvements de tête, elle tira, tira fortement sur les mèches de tous côtés, refit sa raie, de nouveau se rougit un peu les lèvres. Une bête à bon Dieu se promenait sur sa jupe bleue. Elle la prit avec précaution entre le pouce et l'index, la déposa sur la tige d'une fougère.

« Là ! Et sois heureuse... vis, ma jolie petite bête. » Et elle fit la même chose avec deux de ses cheveux, demeurés prisonniers du peigne. Mais pouvait-elle leur dire... de vivre ? Elle voulut rire, y réussit mal, et s'empara du livre qu'elle avait emporté pour le placer sur ses deux genoux.

Mais, une fois de plus, elle fut dérangée ! Deux chiens encore, deux magnifiques setters, et venant de la route, une voix de femme, forte, trop forte, un peu ironique :

— Hello !... Quel bon endroit ! Vous me paraissez être rudement bien !

Oh ! la grande jeune femme qu'elle rencontrait souvent, avec ses deux chiens, sur la falaise !

Elles se saluaient toujours, échangeaient toujours les mêmes mots insignifiants ; néanmoins, chaque fois, Evelyn éprouvait un malaise. Ce qu'on éprouve quand on sent constamment sur soi la surveillance attentive, obstinée, d'un autre être, ou... au bord d'un ravin, lorsque la personne, qui marche à vos côtés, ne cesse de vous donner de petits coups de coude. Evelyn n'avait jamais cherché à savoir le nom de cette jeune femme, et sans doute celle-ci ignorait également le sien. Elle était presque toujours vêtue de la même manière : ce tailleur de flanelle gris-clair qu'elle lui voyait en ce moment, cette blouse de soie crème, cette cravate d'homme très apparente, verte ; et ses cheveux blonds étaient coupés comme ceux d'un garçon. Chaussée de grands souliers sans talons, elle marchait très droite, d'un pas assuré et rapide ; un je ne sais quoi de hardi, de fier, de trop appuyé ou de trop aigu soudain brillait dans ses yeux clairs aux paupières tombantes ; de brèves aspirations d'air gonflaient parfois singulièrement ses narines...

— Hé, dites donc, répondez-moi ! Est-ce à votre bien-aimé que vous écrivez ?

La voix avait une intonation volontairement méprisante, presque courroucée. Une voix de garçon mal élevé !

Evelyn rougit légèrement et passa une main sur ses cheveux.

— Je... J'ai...

Mais l'autre eut un étrange sourire et s'en alla, sans daigner entendre et sans s'occuper de ses chiens ; et Evelyn

eut l'impression qu'elle l'emportait tout entière sous ses paupières, roulée dans un flot de pensées coupables.

Car elle était bien rarement dupe : elle devinait les pensées cachées sous les paroles, et les caractères, les moindres nuances d'un tempérament ; un instinct la mettait en garde, et elle se souvenait ensuite de tout, manières, voix, gestes, costume, mains, regards, pieds.

Pourtant, elle voulait bien rarement *juger*. Et, chose étrange, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour tous les êtres capables d'aimer, d'être bouleversés par une ardente passion.

Avec de grands gestes, elle effraya, elle chassa loin les deux beaux chiens de l'inconnue, qui avaient recherché, tour à tour, les faveurs de Teddy, ravi.

— Et vous, Teddy, près de moi !

Elle le frappa et le gronda. Il s'aplatit, honteux.

Elle soupira...

Quelque chose s'était rompu en elle ; une pesante tristesse l'avait accablée ; et il lui sembla que toute sa vie intérieure, dispersée, faisait un bruit d'avalanche ; elle fut longue à revenir à son bien-aimé, à trouver une pensée, un mot un peu vibrants ; elle dut mordiller le bout de son stylo.

Et soudain elle leva les yeux.

Et tout son sang s'arrêta dans ses veines. Elle faillit crier — et pleurer... déjà pleurer !

O vertige ! Chaleur trop forte !

Il était là ! Là, devant elle ! Debout sur le sentier ! Il était arrivé ! Il était venu sans qu'elle le vît, ni l'entendît ! Et, magnifique, magnifique, plus beau qu'elle ne l'avait pensé, qu'elle n'avait jamais osé l'espérer, le rêver, — une cravate avec une perle, sa moustache et sa barbe tout pareils à de l'or, ses admirables yeux bleu de nuit fixés sur elle, l'air tendre, amusé et un peu moqueur, il la considérait tranquillement, en souriant.

IGNACE LEGRAND

L'ART D'EMPRUNTER

PENDANT trois quarts de siècle, les Français ont été les bailleurs de fonds de l'univers. Plus tard, ils ont dû consacrer leurs ressources à la couverture des besoins de leur propre pays. Enfin, ces ressources sont devenues insuffisantes ; et il a été nécessaire de faire appel, dans des conditions toujours onéreuses, souvent humiliantes, parfois dangereuses, au concours de l'étranger. A quoi tient, dans un temps fort court, un renversement aussi étonnant?

Une première explication vient tout de suite à l'esprit. On pense à l'énormité des charges de l'État, ou, plus exactement, des frais généraux de la nation. Et on les juge insupportables. On constate que l'endettement public a augmenté et qu'il continue de croître à une allure qui devient vertigineuse. Après une ou deux années à peu près en palier, en 1928-1929, la courbe de la dette s'est relevée rapidement. Les chiffres les plus caractéristiques sont connus de tous. D'année en année, le découvert de l'État et des collectivités publiques grandit. On les a vu emprunter d'abord de 20 à 25 milliards par an, puis 30, puis 40. Le chiffre de 1937 est de 44 milliards. Celui de 1938 est sujet à discussion. Jusqu'à présent, non seulement les évaluations raisonnées de M. Paul Reynaud sont confirmées, mais elles sont plutôt à rectifier dans un sens défavorable. C'est-à-dire que l'endettement de 1938 sera de l'ordre de 46 milliards. Et comme les dettes nationales et locales de la France s'élevaient, au 1er janvier dernier, à 525 milliards environ

chacun peut calculer facilement que, toutes choses égales d'ailleurs, le nombre rond de 600 milliards sera touché dans le courant du premier semestre de l'an prochain. Considérant ces finances astronomiques, le Français moyen conclut qu'aucun système d'emprunt ne peut y pourvoir.

Sur cette observation, qui semble pourtant de bon sens, il se trompe. Bien entendu, le raisonnement qui vient d'être résumé est irréfutable dans l'ensemble. La discordance qui se manifeste entre les besoins de la machine publique et ses ressources actuelles — celle, beaucoup plus préoccupante, qui est à signaler entre ces besoins et les moyens de la collectivité nationale — déterminent, l'une et l'autre, des risques de banqueroute si aveuglants qu'il est inutile de les décrire. La question que l'on se propose de traiter est seulement de savoir si cette situation, telle qu'elle est définie, exclut des opérations de crédit aisées et fécondes.

Pour autant qu'on puisse en juger, l'opinion des Pouvoirs publics en France serait plutôt négative. Depuis des années, des emprunts sont lancés sur les marchés français, sans préparation générale, sans précaution, et comme sans espérance. Quand ils paraissent satisfaisants, les résultats sont encore déplorables. Ils s'expriment par la dégradation de toutes les rentes anciennes, et par cette impression déprimante que le nouveau souscripteur sera sacrifié, sans pitié, au profit temporaire du suivant.

On voit, dans le même temps, la Grande-Bretagne, dont les dépenses militaires obèrent lourdement les finances, placer, comme en se jouant, des emprunts énormes et avantageux. La même réussite est obtenue, coup sur coup, aux États-Unis, bien que le déficit du budget soit gigantesque, et quoique de graves incertitudes obscurcissent les perspectives économiques et sociales de la République. Enfin, en Allemagne même, sous un régime de rigoureuse autorité, sans monnaie, sans budget, en pleine aventure, un mécanisme classique fait succéder, avec succès, des consolidations et des émissions nouvelles. En somme, tout se passe comme si l'art d'emprunter était perdu à Paris.

Bien qu'une telle entreprise puisse paraître ridicule, on croit donc utile de rappeler ici l'alphabet et quelques rudi-

ments de cette grammaire oubliée. Pour bien emprunter, deux séries de conditions sont à remplir, les unes psychologiques, les autres techniques. On les examinera tour à tour.

*
* *

Sur quelles considérations un épargnant règle-t-il sa conduite? Il cherche, pour son argent, de la sécurité et du rendement. La sécurité relève de la psychologie. C'est donc un problème moral.

Ce qui le prouve, c'est le souvenir des circonstances troublées, voire désespérées, qui n'ont pas gêné des emprunts triomphaux. Sur la sécurité immédiate, l'épargnant n'est pas difficile à contenter. Ce qui lui importe, c'est l'avenir, et même le plus lointain. Les emprunts de défense nationale répondent très bien à ce désir profond. Les vicissitudes de la guerre sont sur eux d'influence très faible. Pour qu'ils réussissent, bien que le territoire soit envahi, par exemple, et les armées tenues en échec, il est suffisant que la volonté de vaincre, de sauver la patrie, de la restaurer paraisse, à tous les yeux, hors de discussion. A la limite, comme disent les mathématiciens, on trouve de ce fait une double preuve, positive et négative, dans les deux emprunts forcés du Directoire et de la Restauration.

Le premier a été émis dans des conditions peu favorables, assurément, mais qui, par comparaison avec celles du second, pouvaient sembler inespérées. Car il est clair que la France, au milieu de l'été de 1815, a touché un des points les plus bas de son existence nationale. Envahie pour la seconde fois en quinze mois, épuisée et accablée par une nouvelle défaite, suivie d'une nouvelle révolution, déchirée et ruinée, elle était menacée d'une décomposition complète. Au lieu qu'en 1798, la guerre, à tout prendre, était conduite au delà des frontières. Pourtant, l'emprunt forcé du Directoire, dont l'échec fut misérable, a été une des causes déterminantes du coup d'État de Brumaire, tandis que l'emprunt forcé de Louis XVIII, par son brillant succès, a marqué la première étape de la reconstruction nationale. Et comme la formule

choisie, dans les deux cas, était techniquement vicieuse, il faut bien admettre que le succès a été lié à ce qu'on pourrait appeler l'éclairage de l'opération. Le Directoire n'avait aucune chance d'avenir. La Restauration semblait, aux Français raisonnables, la seule forme d'avenir concevable.

On admet sans peine qu'il soit difficile à un gouvernement suspect à l'opinion de la faire revenir promptement sur son jugement. Aussi l'erreur est-elle fréquemment commise d'offrir à l'épargne, par un rendement majoré, une compensation à une sécurité qu'elle estime précaire, à tort ou à raison. Sans doute, la fixation du taux d'intérêt d'un emprunt relève-t-il de la technique. Car il est imposé par la position de fait du marché. L'art, en l'occurrence, est de reconnaître à quel point la prime proposée devient plus effrayante qu'attrayante. A cet égard, malheureusement, les contre-sens ne se comptent plus.

Jadis, on s'efforçait de concilier des nécessités opposées en corrigeant un taux nominal faible par un cours d'émission approprié. La méthode n'était pas sans avantage. Elle est inapplicable quand l'écart entre le taux nouveau et le taux réel devient énorme, c'est-à-dire tel que chacun peut le calculer facilement. Donner un coup de pouce à la balance, c'est une pratique, que font excuser, parfois, les infirmités du caractère humain. Y mettre lourdement les deux mains, c'est prendre les clients pour des nigauds. Outre que le procédé est désobligeant, il ne trompe personne. Et quand l'épargnant voit un grand État lui offrir des titres dont le revenu monte à plus de 7 p. 100, il se dit, sans être expert, que de tels arrérages pourraient bien n'être pas payés en saine monnaie. La doctrine et l'expérience invariable du passé sont d'accord, aussi bien, pour lui donner pleinement raison.

Ce qui vient d'être dit du taux de l'intérêt s'applique également aux avantages spéciaux qui sont attribués à telle ou telle catégorie d'emprunt. Quels que soient ces avantages, en certains cas exceptionnels, il ne faut pas hésiter à condamner des expédients de cette sorte. Superposer des signatures identiques, jurer de respecter sa propre promesse, ce n'est jamais renforcer le crédit, c'est le ruiner par la base. Au bout de cette filière, on trouve les emprunts assortis de gages parti-

culiers affectés à des fins déterminées. Par exemple, on donnerait les droits de quais de Marseille en caution d'un emprunt destiné à construire un demi-cuirassé. Que la France, par une incroyable aberration, ait pu prendre une position telle que cette hypothèse ne soit pas complètement absurde, c'est ce qui en dit long sur l'incompréhension, dans ses gouvernements, des notions élémentaires du crédit, car ils ne semblent pas savoir que les limites étriquées d'un système aussi primitif ont été mesurées, une fois pour toutes, par la Turquie impériale, dans les dernières années de son existence.

Pour en finir avec les emprunts privilégiés, il convient de reconnaître que des avantages fondés sur l'avenir peuvent rendre service. Il en serait ainsi d'exemptions ou de faveurs d'ordre successoral. L'essai en a été fait. Il ne donne pas de mauvais résultats. Sans doute, le rendement serait-il meilleur si une publicité nécessaire et une action appropriée de soutien faisaient connaître à l'épargne une commodité qu'elle apprécierait grandement si, dans sa majorité, elle ne l'ignorait tout à fait.

D'une manière plus générale, laissant de côté ce qui concerne la solidité, c'est-à-dire l'avenir de l'emprunt, la psychologie du crédit se ramène à ceci : que les épargnants achètent facilement des titres en hausse et que leur répugnance est, au contraire, très difficile à vaincre quand les titres sont en baisse. Et de cette constatation fondamentale se déduit instantanément cette certitude absolue qu'un emprunt, illimité dans son montant et dans sa durée de souscription, est une double et monumentale absurdité.

Comment le directeur d'un théâtre ou d'un restaurant attire-t-il la clientèle? Croit-on qu'il se ménagerait un beau succès en faisant annoncer dans les journaux que tout le monde trouvera de la place? Il s'y prend tout autrement. Il annonce que la location est limitée, qu'elle est prise d'assaut, que les retardataires n'auront à se plaindre que d'eux-mêmes. Si la durée d'une émission n'est pas fixée d'avance, l'épargnant ne se presse pas. Mais les intermédiaires sont bien obligés de le relancer. Ils lui offrent les titres avec un certain rabais. En telle sorte que le dernier souscripteur est, généralement, le plus favorisé. Le but à atteindre est exactement inverse.

Tout le problème est là, car l'État, en bafouant ses prêteurs antérieurs, méconnaît fâcheusement le principe de l'unité de sa clientèle. Qu'une entreprise privée fasse concurrence à une autre, c'est une loi d'émulation. Mais que l'État se désintéresse de ses propres titres et les écrase sans pitié par des émissions qui n'en prennent aucun souci, c'est ce qui défie le bon sens. On voit bien que les inconvénients de ses erreurs ne lui ont pas complètement échappé. Mais s'il a essayé de soutenir directement les rentes anciennes, pas une seule fois, depuis six ans, il n'a tenté de les tirer en hausse, indirectement, par des émissions un peu moins favorables que les précédentes.

PRINCIPALES OPÉRATIONS DU TRÉSOR DEPUIS 1932 [1]

TYPE	RENDEMENT EN 0/0			
	A L'ÉMISSION	A L'INTRODUCTION EN BOURSE	A L'ÉMISSION SUIVANTE	EN FÉVRIER 1938
I. — LONG TERME				
Emprunt 4 1/2 °/₀ 1932.....	4 1/2	4 9/10	5 1/4	6 1/6
Obligations Trésor 4 1/2 °/₀ 1933	5 3/8	5 1/2	5 1/2	6 3/4
P.T.T. 5 °/₀ 1934.....	6	5 5/8	5 5/8	7 1/8
Obligations Trésor 4 °/₀ 1934..	5	5 1/4	6	7 1/8
Obligations Trésor 5 °/₀ 1935..	5 1/2	7 1/4	6 3/8	7
P.T.T. 5 °/₀ 1936.....	5 13/16	6 1/2	—	6 5/6
II. — COURT TERME				
Bons du Trésor 4 1/2 °/₀ 1933.	6	6 1/2	6 1/2	7
Bons du Trésor 5 °/₀ 1933.....	5 3/4	6 1/4	5 1/3	remboursable
Bons du Trésor 5 °/₀ 1934.....	5,80	5 3/4	5 2/3	6
Bons du Trésor 4 1/2 °/₀ 1934.	5,61	5 3/8	5 3/4	6 3/4
Bons du Trésor 4 °/₀ 1935.....	4,95	5 2/3	5 9/10	6
Bons du Trésor 5 °/₀ sept. 1937	6 3/4	7 1/4	7 1/4	7 1/8
Bons du Trésor 5 °/₀.....	7	—	—	—

1. Les émissions ayant eu lieu, fréquemment, au-dessous du pair, pour éviter d'avoir à modifier le taux d'intérêt nominal des emprunts, il a été nécessaire de tenir compte, dans ce tableau, de la différence entre le prix d'émission, ou le cours coté et le pair et, le cas échéant, la prime d'amortissement.

C'est l'hypothèse la plus défavorable au porteur qui a servi de base pour capitaliser ces primes, c'est-à-dire l'éventualité du remboursement en fin de contrat seulement.

L'affirmation ne laisse pas de paraître surprenante. Mais il n'est que trop facile de la prouver. L'évolution des principaux titres émis récemment par le Trésor se résume par des chiffres péremptoires : chaque émission, presque sans exception, a contribué à la dégradation des émissions antérieures. Pour simplifier, on s'en est tenu ici au calcul des rendements. Il forme une illustration saisissante de la politique de baisse du loyer de l'argent, qui a été officiellement, depuis 1931, celle de tous les gouvernements français.

On voit que, dans le temps où le Trésor français perdait de vue les règles élémentaires de la psychologie des foules, il méconnaissait aussi les conditions techniques nécessaires au succès de n'importe quelle opération de crédit.

*
* *

Ces conditions, on ne les examinera ici que dans leurs traits généraux. Une étude détaillée du mécanisme des émissions de la souscription, du placement n'y serait pas à sa place. Aussi bien l'essentiel est-il facile à résumer en un mot : avant d'emprunter, il faut faire en sorte que l'épargne ait des ressources disponibles, de telle façon que, si ces ressources font défaut, des moyens seront pris au préalable pour lui en procurer.

C'est un simple truisme. Il peut surprendre cependant. Il n'est pas moins irréfutable. Certaines caractéristiques de l'épargne française ont entretenu, à cet égard, de fâcheuses illusions. C'est à elles que l'on doit la recherche décevante de l'argent frais. Au sens où l'on entend cette expression, l'argent frais n'existe pas. C'est un mythe. En matière d'emprunt, du point de vue technique, une loi est fondamentale, sans appel et sans exception : c'est la loi du circuit.

Quand l'État emprunte à guichets ouverts, par les innombrables succursales des banques et par les Caisses d'épargne, il est certain de recevoir, à tout moment, la totalité de l'argent disponible sur son territoire. Ce qui reste hors de son pouvoir, ce sont des fonds thésaurisés au dedans, ou placés au dehors. Quelle sera l'action de l'emprunt à définir sur ces capitaux? C'est toute la question.

Considéré isolément, l'emprunt n'est pas un moyen de

rappeler les capitaux du dehors. Pour obtenir ce rapatriement, d'autres manœuvres de politique gouvernementale ou de politique économique sont indispensables. Ce point ne souffre pas discussion. En ce qui concerne la thésaurisation intérieure, l'observation faite n'est pas moins solidement assurée. C'est-à-dire qu'en l'absence de décisions propres à dégager au dedans ou à rappeler du dehors des capitaux neufs, l'emprunt nouveau ne sera qu'un leurre coûteux, et il ne s'exprimera jamais que par une consolidation toujours onéreuse, le plus souvent inutile, de la Dette flottante.

En d'autres termes, les conditions techniques d'un emprunt impliquent trois séries de manœuvres : 1° Expansion du crédit ; 2° Emission à court terme ; 3° Consolidation.

Cette dernière n'intervient que si la situation du marché est propice, si les titres antérieurs de même catégorie sont en hausse. Mais il peut arriver que l'expansion du crédit, indispensable à la réussite des émissions à court terme, ne soit pas possible sans inconvénient. Alors, il ne faut pas hésiter à affirmer catégoriquement que toute opération saine de crédit est exclue. C'est ce qui résulte du sens même des mots. Plus familièrement, on dira tout net qu'il est chimérique de prétendre remplir un tonneau percé. L'essai a été imposé, pour leur cruel châtiment, aux petites filles infortunées du roi Acrisius. Il est inutile de le reprendre. En semblable occurrence, la technique est totalement impuissante. Le problème est à reprendre, de plus haut.

Ces remarques ne paraîtront peut-être pas pertinentes à certains praticiens de l'emprunt. Ils se font fort, en effet, d'injecter un emprunt dans le système français quelles que soient les circonstances, quelle que soit la position de la balance des paiements. Et pour preuve, ils font état de quelques centaines de millions de souscriptions qu'ils se flattent d'avoir acquises « en argent frais ». Piètre succès ! en vérité, et qui relève des procédés énergiques par lesquels sont gavées les oies.

***

A ces observations, bien qu'elles soient élémentaires, il convient sans doute de joindre quelques illustrations. Pour

en trouver qui soient pleinement édifiantes, il suffit de considérer les opérations du Trésor français en 1937. Si l'on ose ainsi parler, on ne peut pas rêver mieux : la leçon est complète : il convient seulement de la lire à l'envers.

On voit jouer d'abord, avec une rigueur qui serait surprenante même dans le domaine de phénomènes purement physiques, cette loi du circuit monétaire, au joug de laquelle de bons esprits refusent de plier la République française. Quoi qu'ils pensent ou disent, le fait est que, dans les trop rares moments où la balance des paiements a été favorable, les titres du Trésor se sont placés d'une manière automatique. Au contraire, dans les périodes correspondant à des pertes de capitaux, pas un seul des divers expédients employés n'a empêché de recourir, comme il était inévitable, à l'inflation pure et massive.

Au mois de mars, à l'occasion de l'emprunt de la Défense nationale, à l'automne, à cause de la crise américaine, des rentrées importantes de capitaux ont été obtenues. Instantanément, par des canaux divers, ils ont afflué au Trésor. Mais les raisons de cette opulence soudaine, si visibles qu'elles fussent, semblent lui avoir échappé. Et il a dépensé vainement ses forces pour s'opposer, non pas à la cause, mais aux conséquences des sorties qui, sauf les deux exceptions signalées, ont été continuelles. Autant vaudrait, pour un pilote, refuser de reconnaître l'existence des marées : à mer basse, quoi qu'il eût tenté, il ne serait pas moins à sec.

Encore les pilotes du Trésor ont-ils assorti une erreur fondamentale de toutes les fautes mineures qu'il était en leur pouvoir de commettre.

L'emprunt étranger? On n'a pas manqué d'y recourir; et, pour la seconde fois, le bilan de l'opération a été de ceux qui justifient l'institution, dans les familles prudentes, de conseils judiciaires. Pour disposer de 4 milliards de francs, de mars à novembre, le Trésor a dû rembourser 6 milliards de francs à Londres, en décembre.

L'emprunt privilégié? Il a été essayé. Il a donné des résultats. Pour les apprécier, c'est une vue d'ensemble qu'il faut prendre. A la lecture de sa cote, chacun peut constater que

la signature de l'État français n'est pas acceptée sans un déchet humiliant.

L'emprunt de mendicité? On a appris un jour que, sous le déguisement transparent d'un protectorat, le Trésor de la France s'adressait publiquement à l'épargne pour lui demander 300 millions. Que dirait-on d'un banquier qui solliciterait le chasseur du cercle ou son chauffeur de lui prêter cent sous — pour quelques jours?

A la fin, au mois de décembre, pour couronner l'année, un emprunt a été lancé, qui formait comme le modèle parfait de ce qu'il ne fallait pas faire : taux d'intérêt exorbitant — montant illimité (dans l'espérance des emprunteurs) — durée de souscription illimitée (par l'inertie de l'épargne). Du moins, cette opération onéreuse avait-elle un objet exactement déterminé : il s'agissait de fournir au Trésor le moyen de ne pas tirer sur son compte d'Avances à la Banque. En fait, le résultat a été que le Trésor a dû tirer, en une fois, de la Banque plus qu'il n'avait jamais osé lui prendre. Dans le genre, on ne fera jamais mieux.

*
* *

On ne veut pas pousser davantage une étude dont le seul objet est de fixer dans les esprits quelques repères assurés On notera seulement que la preuve de ce qui a été avancé n'est pas difficile à trouver. On la voit inscrite dans les événements de ces dernières années. Elle est positive pour tous les États étrangers de première grandeur. Pour la France, seule, elle est négative.

Or, de quelque manière que l'on conçoive l'avenir de la nation française, des emprunts seront nécessaires. Dans la paix, pour la défendre, ou dans la guerre, pour la gagner, dans la prospérité, pour la grandir, ou dans la dépression, pour y mettre fin, le crédit est un ressort irremplaçable. Pour se protéger, pour guérir, — pour vivre, — il faut toujours emprunter.

Malheureusement, il paraît que c'est un métier à rapprendre.

F. F. LEGUEU

LA RECHUTE AMÉRICAINE

La principale question qui se pose actuellement en Amérique est de savoir si la nouvelle crise économique qui sévit depuis le milieu de l'été dernier est un simple recul passager ou le prélude d'une catastrophe comparable à celle qui débuta en 1929.

Cette question n'intéresse pas seulement les États-Unis, mais le monde entier, car s'il est un fait indiscutablement établi, c'est que, de nos jours, la prospérité et la misère sont des phénomènes qui ignorent les frontières.

La crise actuelle s'appelle une *régression* pour la distinguer de la grande débâcle des années 1929-33 qu'on appelle toujours *la Dépression*, comme on dirait *l'Année Terrible*.

Cette distinction linguistique indique que l'opinion publique américaine n'est pas prête à admettre la possibilité qu'un gouffre aussi profond que celui dont elle vient de sortir s'ouvre de nouveau devant elle. L'Amérique, dans l'ensemble, garde sa confiance caractéristique en l'avenir. Elle ne croit pas au pire.

A-t-elle tort?

Franchement, nous n'en savons rien. Pour répondre à cette question, il serait, en effet, nécessaire de prendre position dans un conflit qui, en Amérique comme ailleurs, n'est pas seulement économique, mais politique, social et même philosophique; tel n'est point le rôle d'un observateur étranger. En outre, les Américains les plus intelligents en sont arrivés au point où ils ne savent plus très bien eux-mêmes comment

ils envisagent leur propre avenir. La confusion des idées est extrême parmi ceux dont c'est le rôle d'en avoir de nettes et l'impression d'un chaos intellectuel croissant n'est pas l'aspect le moins intéressant du spectacle qu'offre l'Amérique au seuil de 1938.

Dans une étude précédente[1], nous avions déjà signalé le désarroi des milieux dits *libéraux*. Depuis lors, ce désarroi n'a cessé d'augmenter. Cela ne signifie pas que l'Amérique ait perdu sa foi dans les idées libérales, mais il n'en demeure pas moins que ceux qui représentent cet élément fondamental de l'Américanisme ne savent plus à quels saints se vouer.

Roosevelt leur fait peur parce qu'il gouverne au nom des masses et pour elles. Ce n'est pas là la démocratie américaine telle que la rêvent les élites intellectuelles qui aspirent bien entendu à l'établissement d'une sorte de république platonicienne.

Les libéraux sont donc rejetés malgré eux dans les bras des conservateurs, ce qui ne leur convient guère, car ils s'exposent ainsi à l'accusation de soutenir la domination des « puissances d'argent » et le gouvernement plus ou moins occulte des oligarchies comme au temps de Harding, de Coolidge et de Hoover.

Il en résulte que les *libéraux* en sont réduits à une attitude de critique hostile et de hargne inefficace, d'autant plus préjudiciable à la clarté des idées que les Américains ont toujours été très sensibles à la voix de ces leaders — de ces spécialistes du gouvernement moral et intellectuel. On dirait que pour ces dirigeants de la pensée nationale, le monde — celui des idées et celui des faits — soit devenu brusquement trop vaste et surtout trop complexe. Ils ne comprennent plus.

On répondra que la crise présente étant de nature économique, c'est sur ce plan que l'on doit la traiter d'abord. C'est, en effet, ce que font la plupart des Américains, plus enclins naturellement à croire au déterminisme économique qu'à la primauté du spirituel ou de la politique.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1937.

Mais l'on ne trouve guère de lumière utile de ce côté-là non plus. Depuis sept ans que nous nous efforçons de suivre l'évolution de l'Amérique, il ne s'est pas passé de jour que nous ne consacrions plusieurs heures à lire ou à écouter les avis des experts économiques et financiers. Mais après ces sept années de contact quotidien avec les chiffres, les graphiques, les statistiques, les théories et les systèmes, nous en sommes réduits à la conclusion que les experts, si distingués qu'ils soient, sont comme les médecins : très forts lorsqu'il s'agit d'une maladie cataloguée et aux symptômes connus, comme la rougeole ou la rage, mais beaucoup moins sûrs lorsqu'il s'agit d'expliquer des phénomènes aussi complexes et aussi vastes que les crises modernes.

La régression actuelle a réveillé l'ardeur des spécialistes et des logiciens, mais sans grand profit visible jusqu'à présent. On continue à discuter à perte de vue les avantages et les inconvénients de l'économie dirigée et de l'économie libre. On s'épuise à trouver une solution au problème qui consiste à augmenter le pouvoir d'achat des masses sans accroître le coût de la production. Le rapport entre l'ingérence gouvernementale et l'initiative privée reste toujours indéterminé. On blâme Roosevelt d'adopter tour à tour, ou simultanément, des mesures qui, théoriquement, s'annulent les unes les autres. Aux premiers temps du New Deal, il préconisait la hausse des salaires en même temps que la hausse des prix. Aujourd'hui, il réclame toujours des salaires plus élevés, mais il est contre la hausse des prix. Tantôt il encourage la production, tantôt il recommande la restriction pour éviter la surabondance. Le Président s'affirme comme le champion de l'initiative privée et le sauveur du capitalisme libre, mais il affirme aussi que le devoir du Gouvernement est d'intervenir pour réglementer la vie économique de la nation et empêcher par tous les moyens que les masses souffrent lorsque les *lois naturelles* agissent contre elles.

Ce ne sont là que quelques-unes des contradictions ou des hérésies dont les économistes accusent le New Deal. Ils ont raison car, de leur point de vue, la réalité des faits ne cadre avec aucune des théories que l'on a essayé d'appliquer jusqu'ici. L'Amérique cherche toujours une solution. Le New

Deal n'en est pas une, pas plus que la politique du laissez-faire, qui fonctionna pendant le XIXe siècle, n'en serait une aujourd'hui. Le New Deal n'est même pas un système de gouvernement, ni une doctrine. C'est bien plutôt le reflet variable d'une série de faits trop nombreux et trop changeants pour être réduits en formules.

Le génie de Roosevelt est peut-être d'avoir compris que les temps que nous vivons sont trop incertains pour qu'on ait des idées fixes, mais que cela n'interdit pas d'agir. Aujourd'hui, comme aux plus mauvais jours de 1933, il maintient chez ses compatriotes la volonté de lutte, une lutte qui se retourne fort souvent contre lui-même, d'ailleurs. Mais cela vaut sans doute mieux que la stagnation et le découragement.

« Le budget humain, disait Roosevelt, il y a quelque temps, est aussi important que le budget financier. » Cela signifie que le Président est parfaitement conscient de l'impossibilité pratique, dans une nation qui tient à rester libre, de gouverner sans faire une part très large aux exigences impératives des couches les moins favorisées de la nation.

On peut répondre qu'à force de penser au « budget humain » on détraque si bien le « budget financier » que l'humain et le financier tombent ensemble dans le gouffre.

Cela est bien possible, mais il n'en est pas moins vrai que, dans l'état actuel de la société américaine, on ne saurait faire à la fois de la bonne politique et de bonnes finances. Il appartient à l'avenir de nous offrir une solution qui donne un démenti à ce paradoxe, mais cet avenir paraît lointain, tout au moins pour l'Amérique.

*
* *

La situation, au début de l'année, n'est pas encourageante. Quelques chiffres la préciseront :

Contrairement aux prévisions faites par le président Roosevelt lui-même, il y a un an, les déficits budgétaires ne seront pas comblés dans un avenir proche et la dette nationale va continuer à s'accroître. Elle dépassera 38 milliards et demi de dollars en 1939.

Dans son message du 3 janvier au Congrès, le Président a annoncé que les dépenses budgétaires ne pourraient être

ramenées au-dessous de 7 milliards de dollars par an dans un avenir prévisible. Or, les ressources du Gouvernement n'ont jamais atteint ce chiffre, même dans les années de grande prospérité.

Le remède, selon le Président, est d'accroître le revenu national. Il était estimé à 80 milliards de dollars en 1929, puis était tombé à 39 milliards de dollars en 1932. Il atteignit près de 64 milliards de dollars en 1936. Le Président estime qu'en produisant 100 milliards de dollars de revenus, le problème sera résolu. Ceci est fort probable, mais cela signifie que l'on est encore loin de compte.

En attendant, l'année fiscale actuelle se soldera par un déficit de 1 milliard de dollars et autant pour l'année suivante.

La raison principale de ce changement dans les prévisions est la diminution des recettes due à la régression actuelle. Mais il y en a d'autres, telles que le programme de réarmement naval (1 milliard de dollars) et le maintien des secours aux chômeurs (1 milliard de dollars).

On peut d'ailleurs considérer que l'accroissement du budget de la marine, en dehors de toute question de défense nationale, est une autre forme de l'aide gouvernementale. La mise en chantier de nouvelles unités et la modernisation des bateaux vieillis va donner du travail à environ 300 000 hommes directement, tout en donnant une impulsion nouvelle aux industries lourdes.

A propos du chômage, on a fait grand cas du résultat du premier recensement officiel des sans-travail. On a découvert que leur nombre n'était pas inférieur à 7 millions et probablement plus voisin de 11 millions. De divers côtés, et particulièrement en Allemagne et en Italie, on a voulu voir dans ce chiffre la preuve de la faillite complète du New Deal et de la démocratie tout entière, incapable de résoudre un problème qui a été aboli dans les états totalitaires.

Mais ce recensement de 11 millions de chômeurs appelle quelques commentaires dont nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu :

Tout d'abord, nous avons toujours été convaincu, pour notre part, que le nombre des chômeurs était très supérieur, en 1931 et 1932, aux estimations faites à cette époque. Par

ailleurs, le chiffre actuel est douteux : lorsque, dans une famille de quatre personnes, l'homme travaille, sa femme et ses deux enfants ne cherchent pas d'emploi. Si l'homme chôme, il arrive fréquemment que la femme et les enfants s'inscrivent eux aussi comme chômeurs dans l'espoir d'être secourus.

A noter que, sur ces 11 millions de sans-travail, 2 millions d'hommes sont employés aux travaux d'utilité publique (W.P.A.).

Fait plus important encore : les conditions de vie des chômeurs actuels ne sont pas comparables à celles des chômeurs de 1931-32. Un homme qui ne travaille pas aujourd'hui sait qu'il a de grandes chances de trouver à s'employer dans un avenir peu éloigné. Sa famille et son entourage sont moins démunis qu'il y a six ou sept ans. Il ne sombre pas dans un désespoir tragique et il ne connaît pas la faim, ce qui fut trop souvent le cas au plus fort de la Dépression.

Tout ceci ne signifie pas que le problème du chômage soit négligeable en Amérique. Loin de là, mais tout est relatif. Ce qui était une véritable calamité nationale en 1932 n'est pas sans solution possible maintenant.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le Gouvernement devra continuer son effort, soit directement, soit indirectement. La régression actuelle a montré que l'initiative privée n'était pas encore capable d'assumer seule un pareil fardeau.

*
* *

L'ampleur de la *régression* peut être indiquée également par quelques chiffres :

L'indice général de la production est tombé de 118 au printemps à 78 au début de janvier.

La production de l'acier, qui avait atteint 92 p. 100 de sa capacité en avril, s'est effondrée à 20 p. 100 en fin d'année.

La vente du coton est tombée de 20 p. 100 en un an.

La baisse ininterrompue des valeurs boursières représente une chute de 42 p. 100 entre la mi-août et la fin de l'année et cette chute a été sensiblement plus verticale qu'en 1929 ou 1931.

Comme on le voit par ces quelques chiffres, cette nouvelle crise se caractérise, comme la plupart des crises américaines, par une extrême brutalité, et si les niveaux de 1932 sont encore assez loin, ils pourraient être très vite atteints si la chute du début de l'hiver maintenait son allure vertigineuse.

En dehors des questions politiques, les causes matérielles de cette crise paraissent être les suivantes : la reprise, inaugurée en 1933, était en grande partie saine, mais il est notoire qu'elle fut surtout alimentée par le financement de l'État, conformément à la théorie de « l'amorçage de la pompe ». Le capital privé n'y prit qu'une part médiocre, qui se manifesta principalement par la stagnation constante dans le bâtiment. On n'a presque rien construit en Amérique depuis 1929, en dehors des entreprises gouvernementales.

Les émissions privées restèrent au plus bas, ne dépassant guère 100 millions de dollars par mois, soit environ le dixième du volume de 1929.

En fait, le capital adopta une attitude d'attente passive et prit rapidement l'habitude de compter sur la stimulation artificielle de l'État. Il en résulta que la production des matières durables suivit assez timidement les besoins de la consommation courante et qu'on n'entreprit aucun programme d'expansion fondamentale.

A la fin de 1936 et au début de 1937, on s'aperçut que les stocks dans les articles de consommation et dans les produits semi-durables (automobiles) étaient au plus bas. En outre, l'annonce du programme de réarmement britannique convainquit tout le monde que l'on entrait dans une ère de consommation prodigieuse.

On se lança donc à corps perdu dans la production intensive des articles de consommation rapide ou semi-durables, chacun prévoyant la hausse des prix et voulant la devancer. On assista ainsi à un boom classique, mais volatile, car les industries de base et, en premier lieu, le bâtiment, restaient à la traîne.

Wall Street, comme de coutume, refléta en l'enflant cet élan optimiste. Mais cette activité soudaine des affaires n'était justifiée en fait par aucune augmentation des besoins de-

consommateurs dans les matières durables. On anticipa sur la prospérité, comme de coutume.

Le Gouvernement, se rendant compte de l'exagération de ce mouvement de reprise mal soutenu, essaya de le freiner. Le Président déclara que les prix des matières premières étaient trop élevés. Wall Street s'indigna, accusant Roosevelt de saboter la prospérité. Mais déjà un ralentissement symptomatique dans les commandes indiquait que cet avertissement était probablement fondé. Un boom sur les objets de consommation n'est solide que s'il est soutenu par des programmes d'expansion des industries de base. Tel n'était pas le cas.

Simultanément, le Gouvernement restreignait ses dépenses, pensant encourager ainsi le capital privé à sortir de son inertie. Il se produisit ainsi entre les mois d'avril et juin toute une série de secousses peu visibles à l'époque, mais dont la combinaison transforma brusquement le mouvement d'inflation en un retour à la déflation.

Paradoxalement, l'impression qu'une guerre européenne n'était pas aussi proche qu'on le croyait jusqu'alors en Amérique, ralentit encore davantage la production des industries lourdes.

Avec une rapidité surprenante, Wall Street opéra un revirement complet. On passa de la mentalité « Prospérité » à la mentalité « Dépression » du jour au lendemain.

Et l'on se retourna avec une fureur nouvelle contre Roosevelt et le New Deal.

*
* *

L'un des inconvénients du système politique américain est qu'on ne peut pas renverser le Gouvernement. Le chef du pouvoir exécutif et son cabinet sont donc obligés pendant quatre ans (ou pendant huit) de ne commettre aucune faute de jugement grave. Sinon, ils tombent dans le discrédit. Les chances de réussir ce tour de force sont naturellement très faibles. C'est pourquoi la plupart des présidents des États-Unis réélus une seconde fois finissent dans l'impopularité. Les dérobades qui permettent toujours à un président du Conseil français de s'en aller, volontairement ou non, quand sa politique ne plaît plus, sont interdites au président des États-Unis, qui doit

rester à son poste (qui ressemble souvent à un pilori) jusqu'à la fin de son mandat.

Roosevelt, au début de cet automne, se trouva devant l'alternative de reconnaître la faillite du New Deal ou de s'acharner, comme le fit Hoover, à avoir raison contre tout le monde.

Mais, bien entendu, le président Roosevelt n'est pas homme à se laisser prendre dans un dilemme aussi simple. Étant un excellent marin, il entreprit toute une série de louvoiements qui lui ont laissé, jusqu'à présent, l'avantage.

Tout d'abord, il ne nia pas l'existence de la crise, ce qui était déjà agir beaucoup plus habilement que son infortuné prédécesseur. Il ne nia pas davantage qu'il fallait faire quelque chose pour y remédier. Sans renier le New Deal dans aucune de ses parties essentielles, il proposa une nouvelle « expérience » : la collaboration entre le Gouvernement et le capital privé. Il tendit la main aux hommes d'affaires. Le nombre de ceux qui ont été convoqués à la Maison Blanche ou à Hyde Park depuis quatre mois formerait une petite armée.

Ces visites et les négociations qui en sont le résultat ne paraissent pas se conformer à aucun plan clairement déterminé. Roosevelt est d'accord avec ses visiteurs sur la nécessité de rétablir la confiance dans les milieux d'affaires, mais on se rejette, de part et d'autre, la responsabilité de l'avoir détruite. Ce que Roosevelt désire, c'est que les *businessmen* reviennent à de meilleurs sentiments, mais il se réserve le droit de rester à la barre et de commander la manœuvre.

Du côté de l'opposition, on s'acharne à vouloir rendre Roosevelt responsable des malheurs actuels. On voudrait qu'il fît amende honorable, qu'il répudiât ses errements — c'est-à-dire la presque totalité du New Deal — et qu'il promît de ne plus jamais recommencer.

Le président Roosevelt, malheureusement, n'a pas l'âme d'un pénitent. Aussi voyons-nous la haine dont il est l'objet dans certains milieux importants se déchaîner avec une fureur extraordinaire. Pour beaucoup d'antirooseveltiens, l'essentiel, dans toute cette affaire, c'est de profiter de l'occasion pour se venger d'un homme qui fit que, pendant plusieurs années, et encore aujourd'hui même, les termes de *banquier* et de *big businessman* sont presque des injures.

Il va de soi qu'accuser le Président de haïr les hommes d'affaires en bloc est absurde. La vérité, c'est que le Président est parfaitement décidé à briser les puissantes minorités qui gouvernèrent effectivement ce pays sous ses prédécesseurs immédiats. Roosevelt, comme tout Américain authentique, a une foi très simple dans le système capitaliste, mais il croit également que le système capitaliste ne peut plus subordonner à ses exigences toute la vie nationale. Il croit également que le Gouvernement — le sien — est chargé par la majorité nationale d'empêcher les *businessmen* de s'ingérer dans les affaires de l'État lorsque l'État s'efforce d'accomplir des réformes dans la structure sociale.

Ce que l'on a appelé la *pause américaine*, inaugurée cet automne, eut donc pour résultat principal de mettre en lumière beaucoup de contradictions fondamentales entre les partisans du New Deal et ses adversaires. Pour les dirigeants des grandes corporations privées et pour les gros capitalistes, la philosophie et les méthodes du New Deal sont foncièrement mauvaises. Les réformes n'ont servi qu'à détraquer la machine et il ne saurait plus être question de poursuivre le programme qui, selon Roosevelt, est encore à peine esquissé.

M. Lammot Dupont de Nemours exprima très clairement le point de vue des grands chefs de l'industrie américaine en déclarant que lui et ses pairs se faisaient fort de résorber le chômage et de revitaliser le commerce, en un mot de dénouer la crise, à la condition que le Gouvernement stabilisât pendant au moins dix ans son programme social. Il n'y a pas de raison, dit-il, pour que les lois sociales varient plus souvent que le Code criminel.

M. Lammot Dupont demande l'impossible, car Roosevelt croit précisément qu'une évolution constante des lois sociales est la condition même du progrès.

Pour Roosevelt, *la pause* est une simple invite au capital à *embrayer*, mais le Président est, croyons-nous, tout à fait décidé à reprendre seul son entreprise de sauvetage national si l'initiative privée continue à lui refuser sa collaboration. Cela signifiera une accentuation de l'étatisme socialisant, la reprise de la politique des vastes crédits et probablement l'inflation avec toutes ses conséquences.

La question essentielle est donc de savoir si Roosevelt réussira ou non à persuader l'initiative privée, soit en lui inspirant confiance, soit en l'intimidant. Pour le moment, il applique le traitement de la douche écossaise : aux dénonciations furieuses contre la rapacité criminelle de ceux qui ne songent qu'à s'enrichir succèdent des assurances tendres données aux honnêtes *businessmen* qui comprennent la situation.

Cette méthode, chère au président Roosevelt, a naturellement pour effet d'exaspérer les éléments irréductibles de l'opposition. Elle alarme beaucoup également la plupart des commentateurs américains, qui devraient cependant être habitués à cette méthode que le Président pratique depuis cinq ans. Mais il semble que Roosevelt ne se soucie nullement des réactions d'une opposition qu'il sait irréductible et que la quasi-unanimité de la presse à dénigrer le New Deal l'émeuve d'autant moins que sa réélection a démontré que cette presse, même unanime, pouvait se tromper.

Dans beaucoup de milieux d'opposition, l'opinion sur le président Roosevelt est faite : on a décidé, une fois pour toutes, qu'il était incompétent, superficiel, rancunier, faux, inconscient et probablement un peu fou. Mais, dans la masse de l'électorat, nous croyons que les sentiments n'ont guère changé. Roosevelt n'inspire aucun fanatisme. On le critique beaucoup, mais on est obligé de constater que ses adversaires n'ont encore réussi à mettre sur pied aucun programme constructif. Le parti républicain ne semble pas avoir réussi, jusqu'à présent, à se laver de l'accusation d'être le défenseur de ces « princes des privilèges » qui lui valut une si cuisante défaite aux dernières élections.

A ce propos, on a été fort surpris, et même scandalisé, de voir le Gouvernement, par l'intermédiaire de M. Ickes, secrétaire à l'Intérieur, lancer une attaque furibonde et d'allure nettement démagogique contre ceux que l'on appelle maintenant en Amérique les « Soixante Familles », d'après le titre d'un livre qui donne la liste des grandes dynasties économiques et dénonce leurs agissements. On a estimé qu'une pareille attaque était une fourberie de fort mauvais goût, au moment même où Roosevelt préconisait l'harmonie et le retour de la confiance.

La vérité, c'est que cette dénonciation des Soixante Familles n'a rien de nouveau en Amérique. Plusieurs prédécesseurs de Franklin Roosevelt, et en premier lieu son lointain cousin, Théodore Roosevelt, ont mené une lutte bruyante contre les grands trusts. Cette lutte est toujours populaire et, en toute équité, fort justifiée, car la concentration de la puissance financière en Amérique et les abus politiques qui en découlent sont à peu près indéfendables.

Dans le cas précédent, cette reprise d'une bataille très ancienne a certainement pour objet de protéger le Président sur son flanc gauche. Dans son « expérience » de collaboration avec les entreprises privées et — par la force des choses — avec les Soixante Familles elles-mêmes, il risque de perdre certains appuis parmi les masses. En jurant de les combattre et de briser leur puissance, il se range dans une tradition de la Maison Blanche.

Du reste, le problème essentiel n'est pas là. Ce qui importe vraiment, c'est de résoudre un dilemme qui n'a rien de spécifiquement américain et qui consiste à trouver une juste mesure entre les exigences d'un système capitaliste qui fonctionne pour le profit et les fonctions d'un gouvernement qui se considère comme le tuteur des masses, qu'elles soient laborieuses ou non.

La nouvelle crise américaine complète la leçon de la première.

Il semble que le capitalisme privé n'ait plus les reins assez solides pour assumer seul la remise en marche de l'économie nationale après une crise de grande envergure. L'État se voit obligé de « réamorcer la pompe ». Mais l'intervention de l'État qui, en temps de crise, apparaît indispensable aux yeux même de ceux qui disent le contraire aujourd'hui, crée des problèmes pour le moment irrésolus lorsque l'activité économique reprend. L'État, devenu interventionniste et brasseur d'affaires, ne sait plus ni quand, ni comment se replier. Les privilèges politiques s'établissent. Le Gouvernement entre en concurrence avec les entreprises privées. D'autre part, le capital hésite à se remettre au travail avant de connaître les intentions futures du Gouvernement. On assiste alors à ce que l'on appelle ici une grève concertée du capital — accusation

fausse — mais le résultat pratique est le même : la *logique* des affaires entre en conflit direct avec la *mission* du Gouvernement. La théorie des affaires est qu'avant de réformer la Société, il faut d'abord la faire vivre. Ce à quoi le Gouvernement répond qu'il a charge d'âmes et que rien ne se fera qui puisse — même temporairement — nuire au bien-être des masses qui l'ont élu et qu'il a le devoir de protéger.

Ceci déclanche la crise de confiance, phénomène qui a l'inconvénient de surexciter, non pas ce qu'il y a de meilleur et de vrai dans les deux thèses en présence, mais ce qu'il y a de plus mauvais et de plus faux.

C'est à ce point d'un processus extrêmement complexe que se trouve l'Amérique en ce moment. On baigne dans la mauvaise foi et la confusion. Il n'y a nulle part de pensées très claires, mais les arrière-pensées foisonnent. Prédire le développement de cette crise, tant au point de vue politique qu'économique, est probablement impossible. Après cinq ans de New Deal, l'Amérique se trouve face à face avec un faisceau de problèmes qui sont ceux de toutes les démocraties modernes : la recherche d'un compromis à peu près viable entre le maintien des libertés individuelles et la création d'un ordre social plus équitable et plus stable. Aucun des problèmes ne peut être considéré comme résolu d'une façon satisfaisante, mais, sans préjuger du jugement que portera l'histoire sur le rôle du président Roosevelt, on ne saurait nier qu'il aborde cette cinquième année de son règne avec la même vaillance et la même combativité qu'il montra au lendemain de son avènement.

Beaucoup de ses compatriotes voient là une simple marque d'inconscience ou le résultat d'une redoutable mégalomanie. Nous pensons, pour notre part, que l'énorme confiance que le président Roosevelt a en lui-même présente peut-être plus d'avantages que d'inconvénients. Au milieu d'une crise de confiance, qui est loin de se limiter à l'Amérique, on devrait sans doute se rassurer en voyant que le chef de la plus puissante nation du monde ne paraît nullement enclin à perdre la sienne.

*
* *

Les difficultés que rencontre le président Roosevelt dans le domaine de la politique intérieure ne sont pas sans compensation pour lui dans le domaine extérieur.

L'année 1937 a été caractérisée par une intensification du conflit idéologique qui divise l'opinion publique américaine dans son attitude vis-à-vis du monde extérieur. Le président Roosevelt n'a cessé d'affirmer, avec une précision croissante, les idées qui lui sont chères et qui sont en contradiction flagrante avec quelques-unes des traditions et des habitudes d'esprit les plus fortement enracinées dans l'âme de ses compatriotes.

La thèse de Roosevelt s'étale maintenant au grand jour, et cela même est significatif. Elle a, du reste, rallié un nombre très important de dirigeants de la pensée américaine et ceux mêmes qui combattent Roosevelt avec passion dans sa politique intérieure l'approuvent complètement dans son attitude en matière de politique étrangère.

On connaît les idées du Président, idées que partagent son secrétaire d'État, M. Cordell Hull, et la plupart des membres du Gouvernement. Elles sont fondées sur la conviction que la doctrine de l'isolement est non seulement impraticable, mais dangereuse pour l'Amérique elle-même. Elles tendent à passer d'une attitude purement négative à un rôle positif. L'isolement et le pacifisme ne peuvent plus être pratiqués parce qu'ils ont pour seul effet d'encourager partout l'anarchie internationale que l'Allemagne, l'Italie et le Japon ne cessent de propager sous prétexte de réparer des injustices et d'affirmer leur droit à vivre et à s'étendre.

La défense de la démocratie est pour le président Roosevelt et ceux qui pensent comme lui une nécessité impérieuse, parce que seule la démocratie peut garantir la paix et la liberté individuelle. L'opposition au fascisme, à l'hitlérisme, au stalinisme ou à n'importe quelle forme de dictature est formelle et beaucoup plus ardente et potentiellement militante que dans n'importe quel pays européen, pour la raison très simple que les Américains ne conçoivent aucun autre régime que le gouvernement démocratique, ni aucune autre

philosophie que celle à laquelle ils doivent d'être eux-mêmes depuis plus de cent cinquante ans.

En affirmant constamment que le véritable conflit qui divise le monde est la lutte entre les dictatures et les démocraties (et non pas la lutte entre le communisme et le fascisme), le président Roosevelt exprime non seulement sa conviction personnelle, mais il présente le problème sous la seule forme qui puisse intéresser ou émouvoir ses concitoyens. Que les démocraties européennes cherchent à sauver la paix par d'autres moyens — en transigeant avec les conflits idéologiques — a pour effet évident de déconcerter les Américains qui ne comprennent pas, et ne comprendront peut-être jamais, qu'on puisse croire que le communisme, le stalinisme et le fascisme soient autre chose que des aberrations passagères — des éclipses du mouvement démocratique qui se confond pour eux avec le mouvement même de la civilisation.

Ceci veut dire que les Américains ne participeront jamais à une action positive dont l'objet serait de protéger les intérêts particuliers de telle ou telle nation, mais le revirement, auquel travaillent le président Roosevelt et beaucoup d'autres dirigeants de l'opinion américaine, s'inspire de la conviction croissante qu'à un affaiblissement du prestige de la démocratie dans le monde correspond une menace indirecte contre l'Amérique même, car l'Amérique et la démocratie sont à peu près synonymes.

La tension brusque de l'opinion publique, au moment du coulage du *Panay*, fut significative à cet égard. Malgré la puissance du sentiment isolationniste, Roosevelt réussit en deux ou trois jours à créer l'unité nationale derrière lui. Il ne s'agit pas, bien entendu, de partir en guerre, mais la fermeté et le calme impressionnant de l'opinion brusquement unifiée étonnèrent les observateurs américains eux-mêmes.

L'alerte passée, les groupes pacifistes et isolationnistes revinrent à l'assaut, mais, dans les milieux gouvernementaux, on paraît désormais convaincu que l'opinion publique, dans son ensemble, commence à échapper à leur influence et à réfléchir sérieusement aux graves avertissements que Roosevelt lui a donnés à plusieurs reprises et avec une insistance croissante.

Toutefois, on ne doit pas sous-estimer la force de la doctrine de l'isolement, car cette doctrine s'appuie sur une tradition nationale très ancienne. La vérité, c'est que, pour la première fois depuis vingt ans, l'Amérique se pose de nouveau franchement le problème de son rôle dans le monde et dans des termes très nouveaux.

En dehors des questions morales et idéologiques, les Américains commencent à se préoccuper sérieusement de la réalité de la situation mondiale telle qu'elle se présente à leurs yeux un peu étonnés. Ils prennent peu à peu conscience d'un fait d'une importance capitale qui est que la pratique de l'isolement a toujours été conditionnée par la puissance de l'Empire britannique. Aussi longtemps que les flottes anglaises étaient capables de faire la police du monde, partout à la fois, l'Amérique pouvait, sans grands risques, s'offrir le luxe d'un détachement olympien. Mais le fait de plus en plus évident que l'Angleterre ne peut plus dominer toutes les mers simultanément, et assurer ainsi la protection indirecte de l'Amérique, commence à pénétrer la conscience nationale.

Le conflit qui se déroule en Extrême-Orient fournit la preuve éclatante que l'Europe est impuissante à arrêter l'avance japonaise. En pratique, et malgré toutes les affirmations contraires, les Américains comprennent maintenant que le prestige des Occidentaux en Chine ne peut plus être sauvé que par une action concertée des grandes puissances intéressées. Mais la Conférence de Bruxelles a prouvé clairement que personne ne voulait prendre l'initiative d'une action quelconque.

En fait, l'Amérique a compris que l'Angleterre est rivée à l'Europe pour le moment. L'isolement américain, dans ces conditions nouvelles, ne dépend donc plus que de la bonne volonté de ceux qui pourraient avoir intérêt à empiéter sur les zones d'influence américaine.

Or, il se trouve que les nations expansionnistes (Allemagne, Italie, Japon) n'ont nullement besoin d'envahir le territoire des États-Unis pour y créer un sentiment d'alarme. La doctrine de l'isolement englobe toutes les Amériques, Nord et Sud. Elle est, et doit être hémisphérique. Mais ce qui se passe en Amérique du Sud depuis quelque temps prouve que la

pénétration commerciale et idéologique des nations antidémocratiques fait des progrès inquiétants.

Il faudrait tout un article pour décrire une situation extrêmement compliquée et que l'opinion publique américaine connaît du reste assez mal. Mais Washington suit de fort près ce qui se passe au sud du Mexique et n'ignore rien d'une évolution qui, dans beaucoup de républiques sud-américaines, les entraîne dans l'orbite des doctrines antidémocratiques.

Le lien entre le conflit sino-japonais et la guerre d'Espagne peut paraître difficile à établir, mais il existe cependant, et il n'est point de poste d'observation mieux choisi pour en constater l'existence que Washington.

Il est évident en effet que, si les Japonais déclarent officiellement la guerre à la Chine, le président Roosevelt aura bien de la peine à résister à la pression qui sera exercée pour l'obliger à appliquer la loi de la neutralité. Si cette loi est appliquée, les Japonais développeront, dans des proportions imprévisibles, leurs relations, déjà importantes, avec l'Amérique du Sud. Ils y trouveront les matières premières qu'ils ne pourront plus se procurer aux États-Unis et une fois établis, sous le couvert de la loi de neutralité, il sera fort difficile de les déloger.

Quant à l'influence de la guerre d'Espagne, elle s'exercera pour ou contre le prestige de la grande démocratie du Nord, selon que Franco sera vainqueur ou non. Beaucoup de républiques sud-américaines sont ouvertement pro-Franco et sa victoire aurait un retentissement prodigieux. Elle accroîtrait du même coup le prestige de Hitler et de Mussolini et affaiblirait dans une proportion égale celui des États-Unis.

Ce trop bref exposé éclairera la position des États-Unis à l'heure actuelle. Il expliquera aussi, nous l'espérons, l'espèce de dogmatisme du président Roosevelt, qui considère comme inséparables les notions de paix, de prospérité et de démocratie.

*
* *

Nous nous trouvons ainsi en présence d'une sorte de *conflit de conflits* : d'une part, les démocraties d'Europe qui, sous

la direction de l'Angleterre, paraissent évoluer vers une conception de la paix qui comporterait toutes sortes de concessions doctrinaires et qui tendrait, par conséquent, à ne pas souligner l'existence d'un « front démocratique » en opposition au front des dictatures ; d'autre part, l'évolution de l'Amérique qui, sous l'impulsion de Roosevelt, paraît envisager un renoncement éventuel à la doctrine de l'isolement et une *rentrée* dans le circuit international, mais à la condition expresse d'aider ainsi à faire régner une *pax democratica* plutôt intransigeante.

Bien entendu, on ne doit point se hâter de conclure de ce qui précède que la mystique pacifiste et isolationniste soit morte en Amérique. Loin de là. Mais il est important d'indiquer que les idées de Roosevelt — dont l'application reste nécessairement vague — ont fait de très grands progrès récemment et que l'opinion américaine commence à prendre conscience des risques que l'on court à proclamer trop fort qu'on ne fera jamais rien pour défendre ce que l'on prêche.

Cette évolution, ou plutôt ce travail des esprits américains, doit être suivi de fort près, mais nous tenons à souligner qu'il n'est pas commandé par des préoccupations d'ordre purement matériel.

L'Amérique ne s'émeut jamais que pour défendre ou attaquer des idées et des principes. Les cuirassés et les avions qu'elle construit en ce moment sont destinés, une fois encore, à la défense de la démocratie.

Que l'on s'élève avec fureur, en Allemagne et en Italie, contre l'insistance du président Roosevelt à diviser, ainsi et sans appel, les « bons » et les « méchants » est fort naturel. Mais cette manière de voir est également celle de ceux qui, en Angleterre et en France, pensent que le véritable conflit n'est pas celui que définit Roosevelt, mais celui qui oppose le fascisme au communisme.

Il se pourrait ainsi que tous les efforts que fait le président Roosevelt pour éduquer ses compatriotes sur les périls que court la démocratie menacée par les dictatures, échouent finalement sur un désaccord plus ou moins manifeste entre les conceptions du Nouveau Monde et de l'Ancien. Pour l'Amérique, en effet, le fascisme et le communisme ne sont que les

deux visages de Janus, et le conflit présenté sous cette forme ne les touche nullement, jusqu'à présent.

Ce qui les touche — ce qui les alarme profondément à l'heure actuelle — c'est l'affaiblissement continuel de la famille des nations démocratiques. C'est pour raffermir leur foi en elles-mêmes et leur volonté de résistance que le président Roosevelt s'efforce de mobiliser sa propre opinion publique.

Depuis dix-huit ans que les démocraties européennes souhaitent la coopération américaine, il ne serait pas sans ironie qu'on se heurtât à un nouvel obstacle — à un malentendu irréductible sur les idées et les principes qui valent la peine qu'on s'unisse pour les défendre.

R. DE ROUSSY DE SALES

LUDENDORFF A TANNENBERG[1]

LA TROISIÈME JOURNÉE DE BATAILLE (28 AOUT)

La décision au centre.

Les débuts de la journée du 28 août allaient être plus angoissants encore que les journées précédentes pour le commandement de la 8e armée allemande.

Dès 3 heures du matin un nouvel incident va compliquer la situation et troubler les dispositions déjà arrêtées; la division de landwehr von der Goltz, qui en vertu de l'ordre de la veille au soir doit contribuer à l'encerclement de l'ennemi par le nord, fait savoir que ses débarquements sont interrompus par suite d'un accident de chemin de fer et qu'elle ne pourra se mettre en marche qu'avec 7 bataillons, 4 escadrons et une seule batterie.

A 5 h. 30, avant de partir pour son poste de commandement, le général von Hindenburg fait demander par téléphone au XXe C. A., qui a dû déboucher à 4 heures, où en est son attaque. Le lieutenant-colonel Hell, chef d'état-major, répond « qu'on n'entend encore aucun bruit de combat et que les troupes doivent sans doute attendre que le brouillard soit levé pour se porter en avant ». Encore un événement fâcheux qui laisse mal augurer de la journée.

Un peu avant *6 heures,* dans le brouillard épais qui couvre la plaine et les bois, Hindenburg part en automobile avec son état-major pour Frögenau, où se trouve déjà le P. C. du général von Scholtz, commandant du XXe C. A. Il y arrive vers 7 heures.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1938.

Il s'installe à 200 mètres de la lisière est, sur un petit mamelon, d'où l'on découvre le champ de bataille vers Mühlen et Waplitz. Sur une grande table, prise à la laiterie coopérative voisine, on étale les cartes. Des officiers de liaison partent vers les différentes unités : 3e D. R., division von der Goltz, Ier C. A.; d'autres sont déjà détachés auprès du XXe C. A. et auprès des corps du nord : Ier C. R. et XVIIe C. A.

Le brouillard se lève peu à peu; une canonnade de plus en plus intense se fait entendre dans la direction de l'est : l'attaque de la division de droite du XXe C. A. (41e D. I.) doit être déclenchée.

Peu après deux messages arrivent de von François :

A 7 h. 45 il fait savoir qu'il a lancé en direction de Neidenburg une fraction de cavalerie, qu'il a prescrit à sa 1re D. I. d'attaquer sur Soldau de concert avec Schmettau et que sa 2e D. I. tout entière est disponible près de Gross Tauersee.

A 8 heures il rend compte que la 1re D. I. progresse en direction de Soldau et que la 2e D. I., qui est encore en train de se rassembler, marchera aussitôt prête vers l'est, sur Neidenburg.

Mais on est toujours sans nouvelles de la 41e D. I. C'est mauvais signe. Or si elle échoue dans son attaque sur Waplitz, si elle ne ferme pas le verrou de Waplitz, l'encerclement du centre russe par le sud, base fondamentale de toute la manœuvre, sera des plus compromis. Le XVe Corps russe et peut-être aussi le XIIIe pourront échapper vers le sud-est sur Orlau et Villenberg. Par mesure de précaution il faut constituer au plus tôt un barrage plus au sud, c'est-à-dire verrouiller la grande route de Neidenburg à Villenberg.

A 8 heures le message téléphoné suivant est envoyé en conséquence à von François :

Ordre au Ier C. A. Le commandement de l'armée attache de l'importance à ce que le Ier C. A. atteigne le plus tôt possible Neidenburg et avec sa cavalerie Villenberg.

Le temps passe. Toujours pas de nouvelles de la 41e D. I. La situation devient inquiétante. Si la 41e D. I. ne réussit pas à déboucher, est-ce qu'au moins la gauche du XXe C. A. — 3e D. R. et 37e D. I. — attaquera au nord du lac Mühlen pour attirer à elle le XVe Corps russe et l'empêcher d'écraser la faible

division de landwehr von der Goltz qui n'a pas d'artillerie et qui peut par ailleurs être aussi attaquée par les forces russes d'Allenstein (XIIIe C. A.)?

Hindenburg est prêt à donner l'ordre au XXe C. A. de passer à l'attaque générale avec son centre et son aile gauche, quand à 8 h. 10 l'officier de liaison détaché auprès de la 3e D. R. fait savoir que le général von Morgen a pris sur lui de passer à l'attaque et a déclenché le mouvement de sa division et de la division von Unger à 7 h. 30. A l'état-major de l'armée, c'est un soulagement. L'ennemi sera au moins accroché.

Mais la détente est de courte durée. A 8 h. 15 l'officier de service apporte un radio capté adressé par le commandant du XIIIe C. A. russe au commandant du XVe Corps :

J'attends vos ordres pour prendre de nouvelles mesures. Je serai à midi à Grieslienen en tête de l'avant-garde.

Un coup d'œil sur la carte. Grieslienen est à 6 kilomètres au nord-est d'Hohenstein. Le XIIIe Corps russe, renonçant à marcher vers le nord et vers l'ouest, se porte tout entier vers le sud-ouest d'Allenstein, sur Hohenstein, au secours du XVe C. A. Dans deux heures ses canons pourront atteindre l'aile gauche de la division de landwehr von der Goltz.

A 8 h. 20 arrive un nouveau radio capté du XIIIe C. A. russe :

J'envoie immédiatement la brigade sur Hohenstein à votre disposition. Elle débouchera de Stabigotten à 9 h. 30.

Stabigotten! 10 kilomètres de Hohenstein, 4 kilomètres de Grieslienen. C'est donc à 10 h. 30 et non à midi que l'ennemi peut être en ce point. On n'a donc plus que deux heures devant soi avant l'arrivée de ce nouvel adversaire. D'ici là il faut avoir remporté la victoire à Hohenstein et avoir fait le nécessaire pour paralyser la colonne russe venant d'Allenstein.

Contre Hohenstein, Morgen, Unger, von der Goltz sont en jeu. On ne peut faire plus avec eux. Mais que fait la 37e division dont on n'a pas entendu parler? Elle devait se porter, elle aussi, depuis 4 heures du matin dans cette direction. L'état-major du XXe C. A. interrogé déclare qu'il n'en a encore reçu aucune nouvelle. On le met alors au courant de l'arrivée pro-

chaine du XIIIe C. A. russe et on l'invite à envoyer aussitôt l'ordre à la 37e D. I. de se porter avec toutes ses forces en direction de Reichenau.

Quant à la colonne d'Allenstein, seul le corps de von Below, qui vient de l'est et marche sur ce point, peut encore l'accrocher. L'ordre suivant est jeté à son adresse sur le papier :

Le Ier C. R. se portera par le plus court chemin et sans tenir compte d'aucune considération vers la ligne Stabigotten-Grieslienen. C'est urgent.

Mais l'armée n'est pas reliée par téléphone avec von Below. Un officier saute en auto, un autre monte en avion pour essayer de trouver le général von Below et lui remettre l'ordre. Mais quand arriveront-ils à rattraper le Ier C. R. qui, orienté vers l'ouest sur Allenstein, va frapper dans le vide, puisque le XIIIe C. A. russe marche vers le sud-ouest. La situation est si angoissante qu'on oublie de prévenir le XVIIe C. A. qui, orienté sur le nord d'Allenstein, va donner encore plus dans le vide.

A 9 heures un officier du XXe C. A. apporte enfin un message de la 41e D. I., mais c'est un message... de défaite. La division a subi un grave échec à Waplitz, où elle s'est heurtée de front à un ennemi organisé et a été ensuite contre-attaquée dans son flanc droit par des forces venues de l'est, de Frankenau. Elle se replie sur son point de départ, Wronowo, où elle n'est pas sûre de pouvoir se maintenir.

On ne peut donc pas compter sur la 41e division pour prendre en flanc et par derrière le XVe C. A. russe. Menacée au nord par le XIIIe Corps russe, la manœuvre d'encerclement projetée est fortement compromise au sud : des deux verrous qui doivent dans le sud arrêter la retraite éventuelle du centre russe, le verrou le plus court, par Waplitz, n'a pu être fermé par la 41e D. I.; l'autre, le plus éloigné, sur Neidenburg-Villenberg, est encore loin d'être poussé à fond par le Ier Corps.

Mais ce qui est plus grave c'est que la 41e D. I. n'est pas sûre de tenir tête aux forces lancées à sa poursuite et que l'ennemi peut percer vers l'ouest, sur Gilgenburg, dans le dos du Ier C. A. qui fait face au sud.

Il faut donc secourir la 41e D. I., arrêter l'ennemi avant de

songer à tirer un verrou dans le dos du centre russe sur la route de Neidenburg-Villenberg. A 9 h. 30 l'ordre suivant est transmis par téléphone à von François :

La 41e D. I. est refoulée sur Wronowo. Le Ier C. A. mettra immédiatement en marche sur Rontzken (6 km. sud de Wronowo) la division rassemblée à Schonkau, pour empêcher, en prenant l'offensive, une percée de l'ennemi. Les troupes actives qui se trouvent au détachement Schmettau se porteront également dans cette direction. Le général en chef demande que le mouvement prescrit commence immédiatement. Il y a urgence. Rendre compte quand la division sera en marche.

Un officier d'état-major est en outre envoyé à la 41e division pour se renseigner sur sa situation. Il rentre peu après en disant que son chef n'est pas sûr de pouvoir tenir.

A *10 h. 10* von François fait savoir que la 2e D. I. est en marche vers le nord-est et qu'à 9 h. 35 sa tête était à 4 kilomètres à l'est d'Usdau.

A *10 h. 20* il rend compte que sa 1re division est sur le point de prendre Soldau de concert avec le détachement Mulmann et qu'elle sera ensuite employée dans une autre direction.

La situation laisse donc quelque espoir du côté du Ier C. A., quoique à longue échéance, car la 2e D. I. a encore 15 kilomètres à faire avant d'atteindre vers Rontzken les forces qui peuvent poursuivre et attaquer la 41e division.

Une heure s'écoule dans une attente anxieuse.

A *11 h. 15* arrive un nouveau compte rendu de la 41e D. I. : il est pire que le précédent : la division abandonnant Wronowo se replie à 6 kilomètres plus à l'ouest sur Faulen. Quelques instants après un sous-officier du régiment de cavalerie de la division arrive au galop annonçant qu'il est le seul survivant de son unité et qu'il a pu à grand'peine sauver son étendard.

La situation est donc de plus en plus critique au centre du front. Seul le Ier C. A. peut la rétablir définitivement. Il faut le lui faire comprendre.

Le général von Hindenburg fait alors demander par téléphone au Ier C. A. où il en est de son mouvement sur Rontzken. L'officier de liaison de l'armée répond qu'il ne sait où se trouve le

général von François, mais que Soldau est pris, que la 1re D. I. va être relevée par les landwehriens de Mulmann et se mettra aussitôt en marche vers le nord-est. Hindenburg approuve ces mesures, mais il craint que von François, l'indépendant, ne vienne pas à Rontzken et préfère continuer à tirer le verrou Neidenburg-Villenberg; eh bien! on lui dira d'en tirer un plus près, au défilé de Lahna. Il fait alors passer le message suivant pour von François :

Il faut que le Ier C. A. soutienne la 41e D. I. qui semble se replier de Wronowo; par ailleurs il poursuivra en direction de Lahna. Tout dépend du Ier C. A.

En attendant cette intervention, le XXe C. A. prescrit à la 3e D. R. de mettre en marche sur Faulen les unités qu'elle a laissées à Mülhen, avant de partir à l'attaque.

A *12 h. 15* un nouveau compte rendu de l'officier de liaison de l'armée auprès du Ier C. A. confirme la prise de Soldau et la relève de la 1re D. I. par Mulmann. Le général von Hindenburg fait renouveler son ordre précédent en y ajoutant :

Le Ier Corps méritera grandement de l'armée s'il agit suivant ces intentions.

Combien la situation doit être jugée grave par les chefs de l'armée pour qu'ils emploiemt pareille formule vis-à-vis de von François!

Brusquement *vers midi 30* la situation se renverse : les nouvelles deviennent meilleures.

La 3e D. R. fait savoir qu'elle a pris Dröbnitz au delà de la coupure de la Drewenz[1]. De son côté l'officier de liaison auprès de von der Goltz rend compte que les landwehriens sont arrivés aux abords nord de Hohenstein, que la ville n'est pas encore prise, mais que tout marche bien. Enfin peu après le XXe C. A. annonce que ses unités occupent Hohenstein.

C'est le premier événement vraiment heureux de la journée. La manœuvre d'encerclement projetée semble enfin se réaliser dans le nord. La colonne russe d'Allenstein n'est pas encore signalée. Il suffit pour le moment d'accentuer le succès acquis

1. Reichsarchiv, *Tannenberg*, p. 139. Les troupes russes (2e brigade de la 8e D. I.) avaient évacué dans la nuit leur position de la Drewenz, n'y laissant que de faibles arrière-gardes.

en se mettant en garde contre elle. Hindenburg fait téléphoner à von der Goltz :

La division surveillera ses derrières et se mettra en liaison avec la 37e D. I.,

car on croit à l'état-major de l'armée que c'est cette division, dont on est sans nouvelles, qui a pris Hohenstein alors qu'en réalité, après avoir attendu jusqu'à 10 heures à l'est de Reichenau, elle vient à peine de se mettre en marche sur cette ville.

De meilleures nouvelles arrivent aussi de la 41e D. I. Un officier d'état-major, que le général von Scholtz a envoyé avec ordre de lui dire « d'arrêter son repli et de tenir jusqu'au dernier homme », rentre avec un compte rendu disant que la division est épuisée, mais qu'elle tient, car... l'ennemi ne la presse pas.

Or si d'une part l'ennemi est ébranlé sur la Drewenz et si son flanc droit est bousculé à Hohenstein, si d'autre part il n'exploite pas son succès de Waplitz, c'est que peut-être il songe à battre en retraite.

Dès lors le Ier C. A. n'a plus besoin de secourir la 41e D. I. et de marcher vers le nord-est sur Lahna. Il risquerait de manquer une partie des colonnes russes qui sont peut-être déjà en train de s'écouler vers le sud-est. Il faut modifier encore une fois la manœuvre de verrouillage du sud. Il faut que von François devance toutes les colonnes ennemies, qu'il tende un barrage plus au sud et pour cela qu'il file non pas vers le nord-est, mais droit à l'est, sur Neidenburg et Villenberg, au plus vite par la grande route, toute cavalerie en avant, pour tendre la main aux éléments du XVIIe C. A. qui, conformément à l'ordre de la nuit, ont dû marcher sur Ortelsburg-Villenberg.

Il faut d'autre part que tout le monde talonne l'ennemi, l'accroche, le retarde pour donner à von François le temps de gagner de l'avance.

Alors Hindenburg se rend auprès de von Scholtz à la sortie est de Frögenau et lui prescrit de lancer tout son corps aux trousses de l'ennemi, y compris la 41e D. I. Elle a été battue, qu'importe! La nouvelle de la retraite de l'ennemi relèvera

son moral! Elle est épuisée, qu'importe! La victoire, la poursuite lui rendront des forces. Qu'on lui envoie un officier pour lui dire de marcher.

Ayant ainsi fait sentir personnellement son action de chef, Hindenburg retourne à la métairie de Frögenau et à *13 h. 30* il lance un ordre de poursuite[1] pour découpler les Ier et XXe C. A. :

L'ennemi est en fuite de Hohenstein et de Waplitz vers le sud-est. Le Ier C. A. lui barrera la route et atteindra encore aujourd'hui Muschaken par Neidenburg avec la 1re D. I., Grundfliess avec la 2e D. I., cavalerie, artillerie, cyclistes sur Villenberg. L'ennemi qui était à Allenstein cherchera peut-être aussi à échapper par Villenberg, celui qui était à Bischofsburg par Ortelsburg.

Le XXe C. A., partant de la ligne Wronowo-Hohenstein, poursuivra en direction de Lahna-Kurken.

Le Ier C. A. continuera sa poursuite demain dès la première heure en direction générale de Villenberg.

Le détachement de Soldau restera sur place.

Le P. C. de l'armée sera ce soir à Osterode, demain vraisemblablement à Neidenburg.

Un souffle de victoire passe! Le P. C. de l'armée sera demain à Neidenburg, en plein dans le dos de l'ennemi!

Mais ce n'est pas tout, il ne suffit pas de barrer la route du sud au centre russe (XVe et XXIIIe C. A.) Il faut aussi en finir avec la colonne d'Allenstein (XIIIe C. A.). Il faut fermer sérieusement tous les débouchés orientaux de la forêt d'Allenstein qui peuvent permettre au centre russe de s'échapper par Ortelsburg si les éléments du XVIIe Corps qui ont dû pousser dans cette

1. Tous les ouvrages allemands sont unanimes pour dire que malgré l'échec subi par la 41e D. I. et la menace causée par le XIIIe C. A. russe, le commandement allemand eut, après la prise d'Hohenstein, la sensation que l'ennemi était battu. Il est toutefois difficile d'admettre qu'il en ait déduit que les Russes étaient en retraite générale et qu'il ait donné immédiatement un ordre de poursuite générale!

On peut se demander si un autre facteur n'est pas intervenu dans sa décision. Isserson déclare que le 28, à la nouvelle de la retraite des Ier et VIe C. A. russes, le chef d'état-major de Schilinski envoya à Samsonow le radio suivant : « Le commandant en chef ordonne que les corps de la 2e armée se replient sur la ligne Ortelsburg-Mlawa et s'y organisent défensivement ».

Ce radio russe n'a-t-il pas été capté comme tant d'autres par les postes de Prusse orientale et transmis au commandement de la 8e armée?

direction sont trop faibles ou ont déjà dépassé cette ville vers le sud.

Il est de toute urgence d'orienter en conséquence le corps de von Below (Ier C. R.) et surtout celui de Mackensen (XVIIe C. A.).

Juste à ce moment, *14 h. 10*, on apporte un compte rendu du commandant Drachsel, officier de liaison auprès de von Below.

L'ordre de l'armée de 9 h. 45, y est-il dit, prescrivant au Ier C. R. d'obliquer immédiatement vers le sud-ouest sur Hohenstein, a bien été lancé par avion à plusieurs exemplaires au-dessus des troupes et est bien parvenu à la 1re D. R. et au corps d'armée. La 1re D. R. a aussitôt obliqué vers le sud-ouest sur Stabigotten pour rattraper les Russes. Le corps d'armée, qui avait déjà reçu l'ordre par téléphone et qui connaissait déjà par lui-même le départ de la colonne russe d'Allenstein, a mis également la 36e R. D. en marche vers l'ouest, sur Darethen, à 11 heures. Le XVIIe C. A. est orienté sur la situation; on lui a transmis l'ordre de l'armée. Il a fait savoir que le VIe Corps russe battu à Bischofsburg est en pleine retraite d'Ortelsburg vers la frontière.

Tout va donc pour le mieux en ce qui concerne le Ier C. R. Il n'en est pas tout à fait de même avec le XVIIe C. A., car, d'après son compte rendu de la nuit, il a dû orienter ses deux divisions sur Wartenburg pour empêcher éventuellement le XIIIe Corps russe de s'échapper d'Hohenstein vers le nord-est. Mais du moment que le XIIIe Corps russe est descendu sur Hohenstein, Mackensen n'a plus rien à faire vers le nord-ouest; il faut qu'il retourne vers le sud sur Ortelsburg.

Il faut l'en prévenir au plus tôt. On rédige un ordre dans ce sens, mais comment le lui faire parvenir? Heureusement du bureau de poste de Wartenburg un officier du XVIIe C. A., le commandant von Schwerin, demande précisément un officier de l'armée au téléphone. Le colonel Hoffmann prend l'appareil. Il apprend que le général Mackensen a été mis au courant du mouvement du XIIIe C. A. russe sur Hohenstein par le général von Below et qu'il a été invité par lui à faire demi-tour et à marcher vers le sud. Mais, craignant d'arriver trop tard à la bataille, Mackensen a préféré demander à von Below d'infléchir ses propres colonnes vers le sud pour lui faire de la place

et lui permettre de se porter non pas au nord de Allenstein, mais sur Allenstein même. Von Below a refusé. Que faut-il faire dans ces conditions? Retourner vers le sud? Ne sera-t-il pas trop tard? Mackensen demande des instructions. Comme il n'était pas sûr qu'on pourrait toucher l'armée par téléphone, il a envoyé également un officier en avion à Frögenau, le capitaine von Bartenwerfer, pour demander des ordres.

Alors von Hoffmann apprend au commandant von Schwerin que la victoire est acquise à Hohenstein, que le corps von Below sera suffisant pour triompher du XIIIe C. A. russe. Il faut retourner au plus tôt vers le sud. Et Hoffmann, qui ignore toujours, comme le commandant de l'armée, que le détachement de Passenheim a été rappelé par Mackensen, dicte au commandant Schwerin l'ordre qui a été préparé pour le XVIIe C. A. :

Le XVIIe C. A. poussera immédiatement le détachement de Passenheim sur Jedwabno.

Le gros du XVIIe C. A. poursuivra en direction de Ortelsburg. Porter sur Jedwabno le plus de forces possible pour capturer tous les détachements ennemis qui sortiront de la forêt de Hohenstein-Allenstein. Exercer une forte pression sur Ortelsburg et tout ce qui fuira des XIIIe et XVe C. A. par la forêt.

Cavalerie en direction de Ruczanny-Johannisburg. Poursuite jusqu'au dernier souffle. Gros succès si on talonne énergiquement. En avant!

P. C. armée ce soir et demain Neidenburg. Pas de nouveaux ordres aujourd'hui. Rendre compte à Osterode du nombre des prisonniers et des batteries capturées.

Le commandant von Schwerin qui a griffonné en hâte ces instructions sur un formulaire téléphonique repart aussitôt pour rejoindre Mackensen. Le vieil hussard va grogner en apprenant ce nouvel ordre, car il n'aura pas pris part à la bataille. Mais il lui reste la poursuite et c'est ce qui lui faut. Jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier souffle! Il va être à son affaire.

Peu après la conversation téléphonique Hoffmann-von Schwerin, le capitaine von Bartenwerfer de l'état-major Mackensen arrive en avion à Frögenau. De l'exposé qu'il fait à l'état-major de l'armée il résulte que, pour avoir de la place, Mackensen a

peut-être obligé von Below à obliquer vers le sud et à ne plus marcher sur Grieslienen-Stabigotten comme il en a reçu l'ordre. Or le commandant de l'armée attend précisément avec impatience son intervention dans cette région : il vient d'apprendre en effet, par l'officier de liaison auprès de von der Goltz, que toutes les unités de la division de landwehr ne sont pas encore arrivées et qu'elle est déjà attaquée dans son flanc gauche par des forces russes qui ont débouché de Grieslienen, c'est-à-dire par le XIIIe Corps. La situation peut donc devenir inquiétante au nord d'Hohenstein.

Aussi l'exposé de von Bartenwerfer provoque-t-il une explosion d'indignation à l'état-major de l'armée contre les subordonnés qui ne veulent pas exécuter les ordres qu'on leur donne. Le capitaine Bartenwerfer en subit le contre-coup. Il reçoit l'ordre de repartir immédiatement en avion pour le Ier C. R. et de le prévenir qu'il doit marcher, coûte que coûte, sans arrêt sur Grieslienen. Avant de monter dans son appareil, le capitaine Bartenwerfer écrit l'ordre suivant sur son carnet multicopiste pour pouvoir le jeter au-dessus des colonnes s'il ne peut atterrir à côté d'elles :

Le commandant de l'armée ordonne au Ier C. R. de marcher sans arrêt sur Stabigotten-Grieslienen et d'attaquer l'ennemi encore aujourd'hui même. Il s'agit d'anéantir la division qui marche sur Hohenstein.

Vers 16 heures, peu après le départ du capitaine Bartenwerfer, deux comptes rendus arrivent, l'un du sud, l'autre du nord-est.

Au sud, l'officier de liaison détaché auprès du Ier C. A. fait savoir qu'à 14 h. 45 la division de tête du Ier C. A. (2e D. I.) avait déjà atteint les hauteurs à l'ouest de Neidenburg et que des éléments de cavalerie et d'artillerie étaient lancés sur Villenberg. La 1re D. I. marche aussi sur Neidenburg; elle est déjà à hauteur de Pilgramsdorf à 6 kilomètres au sud-ouest de la ville. Le corps d'armée poussera aussi loin qu'il le pourra.

Décidément l'affaire s'annonce de mieux en mieux du côté du sud : l'ennemi ne semble pas pouvoir échapper de ce côté.

Mais un nouveau danger semble poindre du côté du nord-

est. Un radio transmis par la place de Kœnigsberg fait savoir en effet que le gros de l'armée Rennenkampf, environ trois corps d'armée, a continué son mouvement vers l'ouest. L'Alle n'a cependant encore été franchi que par de la cavalerie et les routes entre Friedland et Bartenstein, Gerdauen et Schippenbeil sont encore libres.

Bien que l'ennemi n'ait pas encore franchi l'Alle, ce radio n'en donne pas moins l'impression au Q. G. de la 8e armée que Rennenkampf s'est enfin rendu compte du danger que court Samsonow et qu'il se hâte d'accourir à son secours. En tout cas il faut prévoir le pire, et admettre que Rennenkampf va marcher sur Allenstein : 70 kilomètres en séparent encore son aile gauche, soit deux fortes étapes. Il peut être là dès le 30 à midi; il faut donc être prêt à le recevoir dès le 30 au matin et par suite avoir regroupé des forces suffisantes pour lui faire face dès le 29 au soir, c'est-à-dire dans vingt-quatre heures.

La poursuite s'annonçant bien au sud du côté du Ier Corps et à l'ouest du côté du XXe Corps, il semble que ces deux corps joints aux détachements qui doivent se trouver à l'est, à Passenheim et à Ortelsburg, suffiront à encercler l'ennemi. On pourra donc récupérer pour faire face à Rennenkampf le Ier C. R., la division de landwehr von der Goltz et le XVIIe C. A. que l'on croit encore dans la région de Wartenburg bien qu'on lui ait prescrit à 15 heures de marcher sur Ortelsburg. On les disposera dans la nuit dans la région d'Allenstein et on les portera le lendemain derrière l'Alle supérieure face à Kœnigsberg.

On les prolongera vers le nord, sur la Passarge inférieure, par quelques bataillons des places de la Vistule qui barreront tout au moins les passages de la rivière à la cavalerie de Rennenkampf.

A 17 h. 30 un ordre est signé dans ce sens : cependant on ne l'envoie qu'aux corps de l'ouest (Ier et XXe) et on attend pour l'envoyer aux deux corps du nord que la situation soit définitivement éclaircie dans la région de Hohenstein.

Convaincu que la décision de la bataille est acquise et qu'il n'a plus désormais qu'à laisser agir ses subordonnés, le général Hindenburg décide de se rendre sur la ligne de combat à

Mühlen pour remplir un de ses autres devoirs de chef : féliciter ses troupes victorieuses et, par sa présence et ses paroles les inciter à de nouveaux exploits.

Mais à peine la longue colonne d'automobiles de l'état-major de l'armée a-t-elle parcouru 3 à 4 kilomètres qu'elle se heurte à l'est de Tannenberg à un flot de voitures à bagages, de caissons à munitions et même de canons lourds qui, au galop, se replient vers l'ouest et dont les conducteurs affolés hurlent à pleins poumons : « Les Russes arrivent! Les Russes arrivent! » L'état-major doit se ranger dans un sentier pour ne pas être écrasé. A grand'peine les officiers arrêtent les fuyards et remettent un peu d'ordre dans la foule éperdue... On apprend alors qu'un convoi de prisonniers russes a été pris pour une colonne d'attaque et a été cause de la panique... Mais la cohue est encore si dense, la route encombrée sur une si grande largeur que le commandant de l'armée doit renoncer à se rendre à Mülhen et se décide à aller s'installer à Osterode.

A Osterode il trouve une bonne nouvelle : la 1re D. C., qui a été laissée toute seule en face à Rennenkampf, annonce qu'à Rössel elle a refoulé une forte cavalerie. C'est autant de gagné. Si la cavalerie de Rennenkampf n'est pas mordante, l'achèvement de la bataille n'en sera que plus aisé. On pourra ramasser tous les lauriers de la victoire.

Aussi est-ce avec la plus grande confiance qu'à 21 h. 30 Ludendorff transmet au G. Q. G. le compte rendu téléphonique suivant :

Tout va bien. Pour autant qu'on peut en juger, l'encerclement des deux corps russes a réussi. Il n'est pas encore possible pour le moment de donner des renseignements certains et plus précis, car étant donné l'éloignement des corps d'armée on n'a encore reçu d'eux aucun compte rendu.

Mais l'ère des désillusions n'est pas encore terminée. A peine ce compte rendu optimiste a-t-il été transmis que l'officier de liaison détaché auprès du Ier C. R., le commandant Drachsel, rentre au Quartier Général. De l'exposé qu'il fait, il résulte qu'à la tombée de la nuit non seulement von Below n'avait pas encore mis hors de cause le XIIIe C. A. russe, mais que, parti très tard de ses cantonnements, contrairement à

l'ordre de l'armée, il n'avait même pas atteint Grieslienen. Quand au XVIIe C. A. le commandant Drachsel déclare qu'on ne sait pas exactement au Ier C. R. où il se trouve. Il estime qu'il doit être encore dans la région de Wartenburg. En tout cas il est un fait certain, c'est que dès le matin il a rappelé à lui son détachement de Passenheim.

Cette nouvelle provoque la consternation à l'état-major de l'armée: le cercle n'est pas fermé à l'est autour de l'armée russe. Les masses, de Waplitz, Hohenstein, Allenstein, peuvent s'échapper à travers la forêt par Kurken et Jedwabno.

Dès lors, l'ordre de 17 h. 30, qui prévoyait déjà le regroupement des corps de Below et Mackensen au nord d'Allenstein pour faire face à Rennenkampf, n'est plus valable. Il est inutile de le leur transmettre. Il faut leur envoyer de nouvelles instructions. On étudie la carte. L'essentiel est de fermer la porte de Jedwabno. Le Ier C. R., que l'on suppose le plus proche de ce point, y poussera une de ses divisions par Wutrienen et prolongera son action sur Ortelsburg par de la cavalerie; avec son autre division il continuera sur Hohenstein pour liquider enfin la question du XIIIe C. russe.

Quand au XVIIe C. A. que l'on suppose encore au nord-est d'Allenstein, dans la région de Wartenburg et au sud, il semble difficile de l'envoyer vers le sud pour contribuer à l'enveloppement. Par ailleurs, on peut en avoir besoin contre Rennenkampf. En conséquence il se tiendra prêt à marcher dans ses cantonnements pour 6 heures du matin et on l'emploiera suivant les circonstances.

Un ordre de sept lignes est jeté sur le papier avec une telle hâte que des termes essentiels y manquent. Quand on le présente à la signature du commandant de l'armée et qu'on lui explique que ces nouvelles instructions sont nécessaires parce que les commandants de corps d'armée n'ont pas exécuté strictement les ordres antérieurs, Hindenburg ne peut s'empêcher d'avoir un mouvement d'humeur et il ajoute de sa propre main sur l'original de l'ordre :

Je compte que mes ordres seront rigoureusement suivis. C'est doublement nécessaire dans la situation compliquée actuelle.

Le commandant Drachsel repart aussitôt en automobile pour

le Ier C. R. avec l'ordre précédent et l'invitation de tirer au clair au plus tôt la situation du XVIIe C. A.

A minuit, pour être plus sûr que le cercle se refermera complètement dans l'est autour du centre russe, le commandant de l'armée décide de prélever une brigade sur la 1re D. C. qui vient de refouler la cavalerie ennemie sur l'Alle et de lui enjoindre de se porter sur Ortelsburg dès 3 heures du matin.

Les nouveaux ordres que l'on vient de donner arriveront-ils à temps pour encercler les Russes et les empêcher d'échapper vers l'est? Nombreux sont ceux qui en doutent à Osterode, à l'état-major de l'armée. Le général Ludendorff lui-même est loin d'être satisfait. Peu après minuit il téléphone au G. Q. G. pour rectifier son premier compte rendu :

La bataille est gagnée; la poursuite sera continuée demain. Mais nous n'arriverons sans doute plus à encercler les deux corps russes.

5 corps d'armée et 3 D. C. russes ont été battus; le nombre des prisonniers s'élève à plusieurs milliers; mais il aurait pu être beaucoup plus grand encore si nos corps d'armée avaient agi plus objectivement.

Nos corps d'armée sont nerveux; ils ont un besoin urgent de repos, mais on poursuivra tout d'abord énergiquement.

*
* *

La poursuite sera continuée demain! Demain? Non. Ludendorff se trompe. L'irritation, l'amertume que les incidents de la journée ont provoquées en lui, lui ont fait porter un jugement injuste sur les commandants de corps d'armée. S'ils ont commis des erreurs dans la journée, ils sont en train de les réparer. La poursuite? Ils n'attendront pas demain pour la continuer. Ils la continuent depuis le début de l'après-midi; ils la continuent encore maintenant dans la nuit noire et froide. Épuisées, leurs troupes marchent, marchent encore et ils sont à leur tête pour les conduire. Au moindre arrêt, au moindre à-coup, les hommes se couchent vaincus par le sommeil; ils repartent moins nombreux, mais ils repartent. Et de Neidenburg à Muschaken, de Klaukendorf à Hohenstein, de Dröbnitz à Nadrau, de Wartenburg à Passenheim, Waplitz et Jed-

wabno, cavaliers, cyclistes, artilleurs, fantassins de l'active, de la réserve, de la landwehr, quels que soient leur âge et leur fatigue, talonnent l'ennemi à en perdre leurs dernières forces.

A l'ouest, si la 41e division encore sous le coup de son sanglant échec ne put être décrochée de ses positions de Wronowo malgré toutes les objurgations de von Scholtz, les réservistes de von Morgen d'abord orientés sur Kurken ont poussé jusqu'à Waplitz; la cavalerie de von Unger a chargé à la tombée de la nuit un bivouac russe près de ce même Waplitz et pris 8 canons; un autre détachement de von Unger, plus audacieux encore, a poussé à 15 kilomètres dans l'est de Mühlen jusqu'aux abords de Nadrau, mais surpris à minuit par une colonne russe en retraite a dû faire demi-tour jusqu'à Paulsgut.

Au sud von François a refoulé dans l'après-midi avec sa 2e D. I. une flanc-garde russe à Rontzken-Sallusken, est entré dans Neidenbourg à 19 heures avec sa cavalerie et la brigade Schmettau, les a poussés sur les hauteurs à l'est, et a rameuté sa 1re D. I. partie sur Neidenburg, partie au sud sur Saberau.

Ramassé avec tout son corps d'armée il est prêt à foncer avec toute sa masse sur Muschaken-Villenberg et à bousculer tout ce qu'il rencontrera, tandis que von Schmettau, dont les troupes se sont arrêtées à 21 heures pour manger, vient de repartir vers l'est à 1 heure du matin.

Au nord von Below a eu la tâche aussi rude. Pour marcher vers l'ouest sur Darethen et Stabigotten ses deux divisions ont dû emprunter des chemins de terre sablonneux où les hommes enfonçaient jusqu'aux chevilles et les voitures jusqu'aux essieux.

Aussi tandis que l'avant-garde de sa division de droite (36e D. R.) entrait dans Allenstein évacué et que le 1er hussards de réserve chargeait et capturait au sud de la ville un convoi, la tête du gros de la division n'avait atteint Darethen qu'en pleine nuit vers 21 heures; mais elle avait encore eu la force de bousculer et de capturer en partie une arrière-garde russe de deux bataillons sur la rive sud du lac Wulfing.

Quant à l'autre division du Ier C. R., elle avait eu, elle aussi, à livrer deux combats dans sa marche vers l'ouest, l'un dans l'après-midi, près de Zasdross où elle avait refoulé les compagnies de garde d'un convoi divisionnaire du XIIIe C. A. et

capturé ce convoi, l'autre à la tombée de la nuit aux abords est de Darethen. Puis elle s'était arrêtée, se sentant entourée de toutes parts d'éléments ennemis et ne sachant où faire effort de crainte de donner sur les colonnes amies voisines.

Plus forcenée, plus surhumaine encore a été la randonnée du corps de Mackensen. Dès le reçu de l'ordre de l'armée de 14 h. 45 lui prescrivant de poursuivre avec son gros sur Ortelsburg, Mackensen a pris son parti des incidents fâcheux qui dans la matinée l'ont orienté dans une mauvaise direction et lui ont fait perdre un temps précieux. Son tempérament de cavalier a pris le dessus quand il sut qu'il s'agissait de poursuivre l'ennemi battu, de lui barrer la route, d'arriver avant lui aux portes orientales de la forêt d'Allenstein. Bien que ses divisions eussent déjà fait 20 kilomètres vers le nord-est par une chaleur accablante, il leur a fait faire aussitôt demi-tour et les a découplées à nouveau vers le sud en direction générale de Passenheim (36e D. I.) et Mensguth-Ortelsburg (35e D. I.) avec ordre de se faire précéder de détachements légers et de pousser de l'avant coûte que coûte jusqu'au dernier souffle.

A 21 heures le détachement léger de la 36e D. I. est entré à Waplitz (sud de Passenheim) ; derrière lui la tête du gros est arrivée à minuit à Preyloven (voir croquis p. 895).

A la 35e D. I., ouverte en râteau de trois colonnes, le détachement léger de droite ne s'est arrêté qu'à 2 heures du matin à bout de forces au nord de Passenheim où hommes et bêtes sont tombés sur place dans un sommeil de plomb. Le détachement léger du centre atteint Gramen à 1 heure du matin ; le gros de la colonne Klein Rauschken à minuit 30. A la colonne de gauche, sur la grande route d'Ortelsburg, le détachement de tête a dépassé Mensgut à 2 heures du matin avec 20 kilomètres d'avance sur le gros de la colonne et continue encore sur Ortelsburg. Ses quelques fantassins d'escorte sont si épuisés qu'il a fallu les monter sur les canons et les caissons et que la pointe de la colonne a dû être fournie à leur place par des artilleurs.

Tous les généraux commandants de colonnes sont avec leurs unités de tête et même à la colonne de gauche le général von Hahn marche avec ses artilleurs de pointe pour les encourager.

Mackensen lui-même, accompagné d'une faible escorte, est

arrivé à 23 h. 15 à Passenheim où il a donné verbalement à ses deux divisionnaires ses instructions pour la matinée du lendemain en vue de fermer vers l'est les portes de la forêt d'Allenstein et de tendre la main vers Villenberg au Ier C. A. en marche lui-même sur cette ville.

Ainsi donc grâce à l'initiative des chefs, grâce à leur allant et à leur volonté, grâce aussi à l'endurance et au dévouement des hommes, le cercle fatal est en train de se fermer autour du centre russe que seuls une initiative, une volonté, un esprit de sacrifice égal pourraient encore sauver.

LA JOURNÉE DU SAMEDI 29 AOUT, QUATRIÈME JOUR DE BATAILLE

L'encerclement.

Depuis le départ du commandant Drachsel, officier de liaison de l'armée auprès du Ier C. R., et le compte rendu téléphoné de Ludendorff à la Direction suprême, la nuit s'était écoulée dans le calme à l'état-major de Hindenburg, mais aussi dans la désillusion de l'occasion manquée car on ignorait encore que la poursuite était déclenchée sur tout le front.

A 6 heures du matin un compte rendu du général Mulmann, commandant de la 5e brigade de landwehr, laissée seule devant Soldau, vient encore jeter une ombre nouvelle sur la situation. Le général y déclarait « qu'exposé sans pouvoir y répondre au tir de l'artillerie lourde russe, incapable de se retrancher faute d'outils, mal ravitaillé parce que sans colonne de munitions, sans convois et sans cuisines roulantes, la seule décision qu'il pouvait prendre était de se laisser écraser sur place, ce que l'ennemi pourrait faire quand il le voudrait ».

Le tableau de la situation tel qu'on le voit à Osterode est donc dans l'ensemble peu réjouissant : à l'ouest une division incapable de poursuivre, la 41e; au nord un corps russe non accroché; à l'est la porte ouverte sur Ortelsburg et Villenberg; au sud la porte fermée à Neidenburg mais menaçant de se rouvrir à Soldau.

Brusquement à 6 h. 30 l'aspect de la situation change du tout au tout pour le commandement de l'armée :

Le commandant Drachsel, qui a rejoint le général von Below

à 2 heures du matin et qui a pu recueillir des renseignements plus précis, passe un compte rendu détaillé sur les événements qui se sont passés dans le nord. Prenant la défense du Ier C. R., injustement accusé la veille par l'état-major de l'armée, il annonce que ce corps était déjà engagé la veille au soir dans la région de Stabigotten et que la 1re D. R. avait reçu l'ordre de pousser sans aucun égard pour la troupe et sans arrêt sur Hohenstein. Elle a dû le faire puisqu'à 2 h. 30 on avait perdu tout contact avec elle (voir croquis ci-contre).

La 36e D. R. vient de s'engager en direction de Wuttrienen.

Quant au XIIIe C. A. il n'est ni à Allenstein, ni à Wartenburg, ni sur la route Allenstein-Wartenburg, ni sur la route Allenstein-Dorothowo. Au dire d'un officier de l'état-major du Ier C. R. il a renoncé à 17 heures à marcher sur Allenstein et s'est porté sur Passenheim pour pousser de là sur Jedwabno, conformément à l'ordre de la veille, 15 heures, de l'armée.

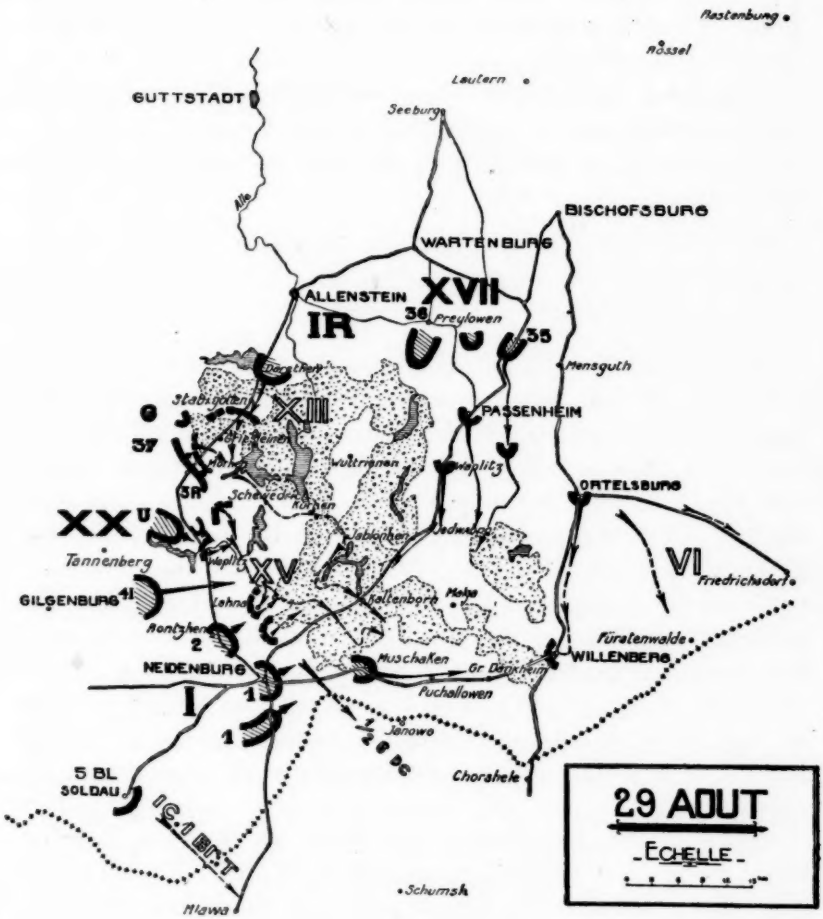
Ce compte rendu provoque un soulagement intense et une joie profonde à l'état-major de l'armée. Non seulement Below doit avoir rattrapé le XIIIe C. A. russe au nord de Hohenstein, mais Mackensen doit être sur le point de fermer les débouchés est de la forêt d'Allenstein que l'on croyait ouverts. Si Mackensen pousse résolument vers le sud, si François fait de même vers l'est, ce qui s'annonce, on peut espérer, bien que l'un et l'autre aient encore plus de 35 kilomètres à faire pour atteindre Villenberg, que les Russes seront entièrement encerclés dans la soirée.

Mais du moment que Mackensen file vers le sud pour fermer les portes est de la forêt, il est inutile d'envoyer, comme on l'a prescrit la veille à titre d'expédient, la 36e D. R. sur Wuttrienen; d'autre part il faut remplacer le XVIIe C. A. sur l'Alle pour être prêt à recevoir Rennenkampf; la 36e D. R. est toute désignée pour cette tâche. Ordre est transmis au commandant Drachsel de prescrire à la 36e D. R. de n'envoyer qu'un détachement sur Wuttrienen, de prendre part avec son gros au combat de Hohenstein, puis, une fois devenue disponible, de se rassembler au nord de Hohenstein, face à Kœnigsberg.

On profite également de l'occasion pour le prier de transmettre à Mackensen qu'on approuve pleinement sa décision, mais qu'il ne doit pas dépasser Passenheim-Ortelsburg, car on

peut bientôt avoir besoin de lui dans le nord : sa cavalerie seule poussera plus loin jusqu'à Friedrichsdorf.

A *8 h. 25* arrive une autre bonne nouvelle : un compte rendu d'aviation fait savoir qu'entre 5 h. 30 et 6 h. 30 plusieurs



colonnes de troupes russes de toutes armes et de nombreuses colonnes de voitures étaient en marche vers le sud-est ou arrêtées en pleine zone forestière dans la région de Kaltenborn-Kommusin. Le gros du centre ennemi n'a donc pas encore dépassé la route de Neidenburg à Villenberg; on a encore des chances de l'accrocher et de le capturer.

Mais à *8 h. 40* Kœnigsberg transmet le compte rendu d'une reconnaissance de nuit du Zeppelin de la place annonçant que de nombreux bivouacs ont été vus entre Preussich Eylau et la région est de Friedland, ainsi qu'au sud de la Pregel dans la région de Wehlau. L'aile droite de Rennenkampf a donc progressé, son aile gauche ne doit pas tarder à apparaître dans la région de Bartenstein.

A *9 heures* cette hypothèse se confirme : la station de Kœnigsberg transmet un radio russe qu'elle a capté dans la dernière partie de la nuit et dont on a pu déchiffrer les phrases suivantes :

Étant donné les combats difficiles que soutient la 2e armée, le commandant en chef a ordonné de pousser en avant pour le soutenir... et cavalerie agissant de concert en direction de...

Ce n'est pas douteux : l'aile gauche de Rennenkampf vient à la bataille. Il faut prendre des mesures pour la recevoir. Aussi lorsque vers 11 heures l'officier de liaison de l'armée auprès du XXe C. A. fait savoir que les troupes de von Scholtz et de von Below se sont rejointes à la fin de la matinée dans leur attaque concentrique sur Hohenstein contre les derrières du XIIIe C. A. russe et que le Ier C. R. a capturé de nombreux prisonniers avec des drapeaux, canons et mitrailleuses, le général Hindenburg estime que l'heure est venue de récupérer des troupes pour faire face à l'armée du Niémen et il envoie son chef d'état-major, le général Ludendorff, son chef du bureau des opérations, le colonel Hoffmann, pour déterminer sur place suivant la situation quelles sont les unités que l'on peut retirer du combat.

Arrivé au P. C. du général von Below au nord de Hohenstein, Ludendorff constate que le Ier C. R. et la 37e D. I. ne sont plus nécessaires désormais pour poursuivre les restes du XIIIe C. A. russe. Il prescrit au Ier C. R. de se reporter vers le nord jusqu'à la route Allenstein-Osterode et de se retrancher aux abords sud-ouest d'Allenstein, à cheval sur la voie ferrée d'Osterode. A sa droite la 37e D. I. s'organisera jusqu'au lac Leynau.

Dans le courant de l'après-midi des nouvelles arrivent de tous les corps à l'état-major de l'armée :

La division de landwehr von der Goltz fait savoir qu'elle se rassemble à Hohenstein, qu'elle a été fortement éprouvée la veille, qu'elle ignore ce que sont devenues ses deux seules batteries de campagne et qu'elle souffre de n'avoir ni parcs, ni convois, ni formations sanitaires.

Le XVIIe C. A. rend compte par avion qu'ayant eu connaissance de mouvements ennemis de la région d'Orlau vers celle de Neidenburg, il a décidé de diriger le gros de sa division de gauche (35e) non pas sur Ortelsburg, mais plus à l'ouest sur Rekownitza pour être prêt à agir vers le sud-ouest contre cet ennemi.

La 1re D. C. fait connaître par radio qu'elle a envoyé une brigade sur Ortelsburg, mais qu'elle n'a plus de découverte éloignée face à l'est; ses chevaux ne peuvent plus trotter.

A *21 h. 45* le gouverneur de Kœnigsberg fait savoir par T. S. F. que l'intention de Rennenkampf est d'investir la place, qu'il ne s'avance que lentement vers l'ouest avec deux corps entre Welhau et Tappiau, qu'un corps a franchi l'Alle à Friedland et qu'une forte cavalerie a occupé Bartenstein après six heures de combat.

D'après ce renseignement l'armée de Rennenkampf n'est pas très à redouter : elle semble toujours croire que le gros des forces allemandes est dans Kœnigsberg. Si elle marche effectivement vers l'ouest c'est elle au contraire qui aura tout à craindre car, si on a le temps de rassembler des forces suffisantes, on pourra la frapper dans son flanc gauche.

L'essentiel est de terminer la victoire acquise au cours de la journée et de préparer la bataille suivante.

L'ordre de l'armée pour la journée du 30 vise ce double but :

Pour achever la victoire, le XVIIe C. A. tendra face au sud-ouest un filet de détachements aux défilés de la ligne Passenheim-Malga[1], pendant que le Ier C. A., pivotant sur sa droite autour de Villenberg, s'avancera vers lui, vers le nord-est, en râteau, sur un large front jusqu'à la ligne Malga-Jedwabno en rabattant devant lui les Russes; la 3e D. R. venant du nord-ouest talonnera encore pendant quelque temps les arrière-gardes du centre russe pour les pousser dans le filet du

1. 20 kilomètres sud de Passenheim.

XVIIe C. A. Au sud Mulmann, qui en a demandé l'autorisation, poussera sur Mlawa à la suite du Ier corps russe en retraite.

Pour préparer la nouvelle bataille contre Rennenkampf on formera un front nord-ouest sud-est de part et d'autre d'Allenstein : le Ier C. R. et la division von der Goltz à l'ouest de cette ville, le XXe C. A. et la 3e D R. à l'est, le gros du XVIIe C. A. viendra ultérieurement derrière l'aile gauche.

A ces froides prescriptions de son état-major, Hindenburg, fidèle serviteur de son empereur, chef modeste qui reconnaît que la plus grande part de victoire revient à ses unités, ajoute ses remerciements à ses troupes et à leurs chefs :

L'ennemi est complètement battu et dispersé. J'exprime aux troupes que Sa Majesté l'Empereur et Roi m'a confiées ma profonde reconnaissance pour les performances admirables qu'elles ont accomplies pendant leur marche et au combat.

Vers *22 h. 30* un compte rendu de von Scholtz annonce que la 41e D. I. est arrivée à Lahna, la 3e D. R. à Kurken, la 37e D. I. entre Hohenstein et Stabigotten. Il demande des instruction pour la 41e D. I. et exprime le désir qu'on lui rende ceux de ses bataillons qui avec Schmettau sont partis dans les rangs du Ier C. A.

Ce compte rendu ne nécessite aucune réponse : l'ordre de l'armée de 22 heures a donné des instructions pour la 41e D. I. Quand à Schmettau qui est peut-être déjà à Villenberg il ne peut être question de le rappeler.

A *23 h. 30*, comme la veille au soir, Ludendorff adresse un compte rendu téléphonique à la Direction suprême :

Aujourd'hui grand succès. 3 corps et demi russes complètement battus. Grand cercle tendu par Allenstein-Hohenstein-Neidenburg-Ortelsburg autour de 20 000 à 30 000 Russes. Il sera resserré demain. Ce n'est qu'alors qu'on pourra connaître l'ampleur du succès. Il y a de tous côtés des masses de canons qu'il faut d'abord rassembler.

Demain passé, il faudra réorganiser les troupes et leur accorder du repos, deux à trois jours. Après on continuera.

A la même heure un télégramme circulaire transmet l'heureuse nouvelle à tous les commandants de régions de la frontière orientale, à toutes les places fortes de l'est, à Lötzen isolé,

à Kœnigsberg à demi investi, leur apportant implicitement la certitude de la délivrance prochaine.

L'officier de liaison du G. Q. G. autrichien, le capitaine Fleichmann, annonce lui aussi la grande victoire, l'anéantissement de la 2e armée russe, à Conrad, chef d'état-major des armées austro-hongroises qui commençait à désespérer de son allié.

Et dans toute l'Allemagne les cloches sonnent pour annoncer une nouvelle victoire.

Cependant, dans la nuit noire et froide, précédant les débris de son armée, Samsonow essaie de s'échapper vers Janowo ou Chorzele avec son état-major.

*
* *

Pendant que ses officiers achevaient de régler les derniers détails des opérations du lendemain, Hindenburg s'est retiré dans sa petite chambre d'hôtel d'Osterode, pour y travailler.

Vers 18 heures un télégramme du G. Q. G. lui a apporté les remerciements de l'Empereur pour sa brillante victoire. Un second télégramme du cabinet militaire impérial lui a annoncé qu'il était promu au grade de colonel-général.

Les félicitations de l'Empereur il les a transmises à ses troupes car il estime que c'est à elles qu'elles reviennent et il s'est contenté d'y ajouter ces mots :

Ces encouragements de Notre Souverain doivent être pour nous un encouragement à faire encore à l'avenir tout notre devoir.

Puis il a remercié l'Empereur par un télégramme plein de modestie où il a reproduit cette même phrase qu'il a déjà adressée à ses troupes : « Les remerciements de Votre Majesté seront pour nous un encouragement à faire à l'avenir tout notre devoir. » Et après avoir demandé très respectueusement à l'Empereur « de bien vouloir donner le nom de Tannenberg à ces quatre journées de combat, car l'échec de 1410 a été réparé sur un large front autour de cet antique champ de bataille », il a terminé son message par une allusion à la bataille future contre Rennenkampf où il semblait dire à son chef suprême : « Ne me juge pas encore trop favorablement, si j'ai été heureux aujourd'hui, demain je puis échouer » :

Demain l'armée commencera à prendre ses dispositions pour en venir aux mains avec la 1re armée russe.

Le devoir, rien que le devoir! Telle est en cette soirée de victoire la seule pensée de ce chef chez qui un juste orgueil serait pourtant légitime.

Le devoir! Le passé tout proche encore est déjà effacé dans son esprit. Il ne voit que la tâche nouvelle qui sera peut-être encore plus dure que la première, car bien que victorieuses les troupes sont épuisées et fatiguées. Il n'est pas trop du concours de tous pour réussir. Du concours de tous? Oui, mais aussi de leur obéissance intelligente et sans réserve, car pendant la bataille certaines frictions, certains actes d'indépendance ont failli compromettre le succès. Et Hindenburg, tout à son devoir, adresse à ses commandants de corps d'armée une instruction confidentielle où en quelques lignes il leur rappelle qu'il est le « chef » et qu'il doit être scrupuleusement obéi.

Il faut aussi épargner les vies humaines, car dans certaines unités les pertes ont été sensibles. Et Hindenburg rédige une autre instruction où il relève les erreurs tactiques qui ont été commises pendant la bataille et qu'il ne faut plus renouveler si on ne veut pas aller au-devant d'un échec.

*
* *

Pendant que Hindenburg et son état-major travaillent ainsi à préparer l'achèvement de la victoire, les troupes, elles, commencent déjà à en ramasser le butin : au nord, la 3e D. R. a atteint Schwedrich sur les talons des arrière-gardes du XIIIe C. A. russe; dans la nuit autour de ses feux de bivouac, réservistes et landwehriens, oubliant déjà les duretés du combat, chantent le choral de Leuthen que leurs ancêtres ont chanté il y a cent ans aux champs de Silésie après une même victoire éclatante.

Au centre la 41e D. I., enfin ressaisie en partie de son échec de la veille, a atteint Orlau.

Au sud Schmettau est arrivé à Villenberg à 20 heures après avoir parcouru 60 kilomètres en trente-deux heures, livré quatre combats, fait 1 500 prisonniers, capturé un convoi; par

trois fois le 10e chasseurs à cheval a chargé des convois et leurs escortes et fait 800 prisonniers entre Neidenburg et Villenberg ; à Janowo les dragons et les uhlans du colonel Schaefer ont chargé dans l'après-midi un convoi en retraite vers le sud et ramené 1 000 voitures et 5 000 hommes.

Derrière Schmettau et Schaefer, la 1re D. I., qui a poussé l'après-midi jusqu'à Muschaken à 25 kilomètres d'eux, a été alertée à la tombée de la nuit et s'est remise en marche vers Gross Dankheim et Wychrowitz pour fermer la brèche par où le Russe pourrait échapper.

A l'est, les colonnes de Mackensen ont continué dès l'aube vers le sud après avoir pris un repos de quelques heures à peine. En tête de la 36e D. I. le 5e hussards a chargé et capturé deux convois au sud de Jedwabno et à Omulehofen ; l'avant-garde a capturé une ambulance et délivré 400 prisonniers de la 41e D. I. ; le gros de la division est venu former barrage de Passenheim à l'ouest de Jedwabno.

Plus à l'est, après avoir occupé Ortelsburg avec sa colonne de gauche, la 35e D. I. a obliqué sur l'ordre de Mackensen vers le sud-ouest pour ne pas laisser échapper les Russes et est venue vers 23 heures prolonger la 36e D. I. à gauche, au sud de Jedwabno, barrant tous les chemins menant à Villenberg.

L'aile gauche du XVIIe C. A. et l'aile droite du Ier C. A. sont face à face à quelques kilomètres à peine l'une de l'autre. Le cercle est fermé autour du centre de l'armée russe. L'hallali va bientôt sonner, la curée va commencer.

LA JOURNÉE DU 30 AOUT, CINQUIÈME JOUR DE BATAILLE

La capitulation.

C'est donc dans une atmosphère de confiance que commence la journée du 30 août pour le commandant de la 8e armée. Pour lui le sort de la 2e armée russe est réglé : ce n'est plus que l'affaire de quelques heures, de quelques coups de canons.

Toutes ses pensées se tournent du côté de Rennenkampf, dans l'espoir que contrairement au compte rendu de Kœnigs-

berg il ne conversera pas vers cette place, mais poussera vers le sud-ouest sur Allenstein pour secourir Samsonow comme il en a reçu l'ordre la veille au matin. On pourra ainsi l'attaquer en flanc lui aussi. Les premiers renseignements qui arrivent dès la pointe de l'aube concernent précisément Rennenkampf, mais ils sont contradictoires : l'un annonce qu'une division de cavalerie a atteint la Passarge à Wormditt, à quelque 50 kilomètres dans le nord d'Allenstein; l'autre — un radio capté adressé au commandant du IIe C. A. russe — le corps sud de Rennenkampf — lui prescrit de détruire les voies ferrées et les lignes télégraphiques à l'ouest de la ligne Korschen-Rastenburg. Le premier semble indiquer que Rennenkampf veut pousser vers l'ouest, le second qu'il veut replier son aile gauche.

Vers 7 *heures* c'est sur la région de Soldau qu'arrive de Deutsch Eylau et de Neidenburg une série d'autres renseignements pour annoncer qu'une unité de landwehr, aile droite du détachement de Mulmann, a été surprise la veille au soir par une division de cavalerie ennemie et que le Ier C. A. demande instamment que l'on protège ses derrières contre des incursions éventuelles.

Cet événement ne semble être cependant qu'un incident local et à l'état-major de l'armée on n'y attache pas autrement d'importance.

A *8 h. 30* le XVIIe C. A. fait savoir que sa division nord (36e) est maintenant en place avec son gros vers Jedwabno et qu'au nord elle tient également les défilés au sud-ouest de Passenheim. Sa division sud (35e), prolongeant la 36e, tient d'une part la région de Malga, d'autre part Villenberg et a aussi des éléments dans Ortelsburg.

Le filet est donc entièrement tendu à l'est des forêts. Tout va pour le mieux.

Toujours convaincu que la bataille est finie et que la victoire est définitivement acquise, Ludendorff téléphone personnellement à 9 heures au G. Q. G. :

Le succès est complet, le commandant du XVe C. A. russe est prisonnier, le cercle de poursuite devient de plus en plus étroit. Le nombre des prisonniers est déjà grand; on espère qu'il sera plus grand encore.

Puis il fait passer au gouverneur de Kœnigsberg un télégramme chiffré lui prescrivant de porter sa réserve générale en direction du sud, au cas où, comme il faut s'y attendre, Rennenkampf se porterait dans cette direction avec le gros de ses forces.

Brusquement, à 10 h. 45, deux comptes rendus d'aviation viennent jeter le trouble dans l'optimisme du commandement et bouleverser ses conceptions sur la situation de l'ennemi.

Au sud, un aviateur du Ier C. A. a vu une colonne de 36 kilomètres en marche de Mlava sur Neidenburg; sa tête à 9 h. 10 était à 6 kilomètres seulement au sud de cette dernière ville.

A l'est, un autre aviateur a vu entre 7 heures et 7 h. 30 une colonne de toutes armes de la valeur d'une division en marche de Furstenwalde sur Ortelsburg et une division de cavalerie en marche de Friedrichshof vers le même point.

Point de doute! L'ennemi entreprend une puissante opération offensive pour dégager le centre encerclé de Samsonow. Au sud, il y a au moins un corps d'armée, vraisemblablement le Ier C. A. russe que l'on croyait hors de cause depuis le 27; à l'est au moins une D. I. et une D. C., vraisemblablement la division du VIe C. A. russe qui a échappé au combat du 27 août (16e) et la 4e D. C.

Les forces sont sérieuses et, qui plus est, elles vont donner en plein dans le dos du Ier C. A. qui est étalé sur plus de 30 kilomètres face au nord et sur les derrières du XVIIe C. A. également étalé sur 40 kilomètres face à l'ouest.

Décidément l'affaire est grave et peut conduire à un désastre si le Russe pousse vigoureusement.

Il n'y a pas un instant à perdre pour prévenir von François et Mackensen, car l'ennemi peut déjà être sous les murs de Neidenburg et de Ortelsburg.

Pendant qu'un officier téléphone à l'état-major du Ier C. A. à Neidenburg, Hindenburg et Ludendorff examinent rapidement la situation sur la carte : trois décisions sont à prendre : achever la capture des corps d'armée russes encerclés dans les forêts; secourir le Ier C. A. en lui envoyant des forces suffisantes pour battre définitivement le corps qui vient sur lui; aider en dernier lieu le XVIIe C. A.

La 37e D. I. disponible au nord de Hohenstein ira appuyer Mackensen sur Passenheim pour lui permettre avec la 36e D. I. de battre les forces d'Ortelsburg; avec sa seconde division (35e) Mackensen poussera vers le sud-ouest pour hâter la capture des Russes, dégager le front du Ier C. A. et lui permettre si besoin est de prendre ses communications sur Allenstein. La 41e D. I., la 3e D. R., les divisions Unger et von der Goltz feront immédiatement face au sud et marcheront de la région est de Hohenstein sur Neidenburg pendant que Mulmann accourera de Soldau. Seul le Ier C. R. continuera à se rassembler vers Allenstein pour faire face éventuellement aux premiers éléments de Rennenkampf.

Un officier part en auto pour Soldau prévenir Mulmann; le général Grünert va chercher les divisions Unger et von der Goltz; le XXe C. A. est averti par téléphone de diriger aussitôt la 41e D. I. vers le sud et de la faire suivre par la 3e D. R.

Ceci fait on cherche vers 11 h. 45 à prévenir von François des renforts qu'on lui envoie, mais le téléphone est coupé avec Neidenburg. Un officier part en auto, un autre en avion pour essayer de rejoindre von François dont on ignore l'emplacement.

On cherche en même temps à le prévenir par l'intermédiaire de Mackensen. Ludendorff lui-même entre en conversation téléphonique avec l'état-major du XVIIe C. A. et lui renouvelle les ordres concernant la conduite qu'il doit tenir tant pour aider von François que pour se débarrasser des forces ennemies d'Ortelsburg.

L'après-midi s'écoule dès lors dans l'attente et l'anxiété à l'état-major de la 8e armée, en particulier sur le sort du Ier C. A.

Mais von François a déja pris de lui-même les mesures nécessaires pour faire face à son nouvel adversaire.

Averti dès la veille au soir par un aviateur que des forces ennemies — plus d'une brigade — étaient arrivées à une quinzaine de kilomètres de Neidenburg, il a prescrit à sa 2e division de laisser un régiment d'infanterie et un groupe dans cette ville. Mais à la suite d'incidents divers, un seul bataillon était resté à Neidenburg. Aussi lorsque vers 9 h. 15 du matin l'aviateur qui avait aperçu la longue colonne de

Mlawa en marche vers le nord était venu jeter un message au-dessus du P. C. du Ier C. A. à Neidenburg pour l'avertir du danger qui le menaçait dans son dos, et que peu après des obus étaient tombés sur la ville, von François n'avait-il eu d'autres ressources que de partir en toute hâte avec son état-major par la route de Villenberg afin de recupérer des forces sur ses deux divisions engagées face au nord-est entre Muschaken et Dankheim pour capturer les restes du centre russe. Peu à peu il rassemble 5 bataillons et 16 batteries et les porte au sud de la grande route sur Neidenburg, dans le flanc droit du Ier C. A. russe. A partir de 13 heures une soixantaine de canons ouvrent progressivement le feu au sud de Gregersdorf[1], pendant que le bataillon d'infanterie de Neidenburg tient tête opiniâtrement à l'avant-garde ennemie, qui n'avance que prudemment.

Ce n'est qu'à 19 heures que le bataillon se replie vers le nord, abandonnant la ville. Mais une masse de 100 pièces d'artillerie lourde et légère accable de flanc les colonnes russes.

Pendant ce temps, Mulmann était arrivé avec 6 bataillons et 5 batteries lourdes au sud-ouest de Neidenburg, à Gross Kosslau, trop tard cependant pour entrer en action.

Du nord également les renforts avaient fait diligence : Unger, Goltz, la 41e D. I. avaient poussé jusqu'à une quinzaine de kilomètres du nouveau champ de bataille. Plus de 40 bataillons et de 45 batteries étaient prêts à attaquer concentriquement le Ier C. A. russe le lendemain matin. Mais ils ne trouveront plus d'ennemi devant eux quand ils passeront à l'attaque.

Du côté d'Ortelsburg Mackensen avait été plus heureux encore contre la 4e D. C. et le VIe C. A russes : là aussi un humble détachement de quelques compagnies, presque complètement encerclé dans la ville, avait tenu tête durant toute la matinée, jusqu'à ce que des renforts accourant au canon de toutes parts, du nord, du nord-ouest, de l'ouest, du sud, aient finalement amené sous leurs feux concentriques les divisions russes à lâcher prise dès midi et à se replier vers l'est.

Pendant qu'à Neidenburg et Ortelsburg, les corps de François et Mackensen refoulaient ou bloquaient les tentatives de

1. 6 kilomètres est de Neidenburg.

dégagement russes, l'hallali avait sonné aux débouchés de la forêt de Komutin pour les débris du centre russe : pressés sur leurs derrières par la 3e D. R. comme un gibier talonné par des traqueurs, ils ont essayé de sortir des bois et de percer les uns vers le sud, les autres vers le sud-est, les autres vers l'est. Comme un gibier affolé ils sont venus donner sur les détachements du Ier C. A. postés sur la grande route de Muschaken à Villenberg, ou sur les détachements de la 35e D. I. du XVIIe C. A. postés à Malga, Malgahofen, Kannwiesen. Reçus à coups de canon et de mitrailleuses, incapables de se déployer, les uns se sont lancés à la baïonnette, droit devant eux et se sont fait massacrer; les autres se sont rejetés dans les bois, ont cherché à en déboucher en un autre point... en vain, toujours en vain. Alors, comme un troupeau, pour échapper à une mort certaine et à un sacrifice inutile, ils se sont rendus peu à peu, ici par dizaines, là par centaines, en certains endroits par milliers et par milliers[1]; de toutes parts les drapeaux blancs se sont dressés et c'est une formidable cohue de plus de 40 000 hommes, 20 000 chevaux, 10 000 voitures, 300 canons qui s'est amassée dans la clairière de Kannwiesen-Saddek-Puchallowen-Reuschwerder, à quelque 15 kilomètres à l'ouest de Villenberg.

« Dans les prairies au nord de la grande route près de Reuschwerder, écrit un officier, s'étalait un formidable camp de Russes désarmés, étroitement serrés les uns contre les autres, en outre une quantité innombrable de chevaux errant librement sans cavaliers; caissons, fourgons, projecteurs, voitures téléphoniques, voitures d'ambulance, étaient accumulés pêle-mêle sur la route et aux abords. Quelques fermes étaient bondées d'officiers russes et l'école était pleine d'états-majors : généraux, officiers d'état-major et d'ordonnance, la plupart dans une tenue impeccable, uniformes provenant du premier tailleur — en bottes vernies — tout comme s'ils arrivaient de Saint-Pétersbourg. De-ci de-là un fantassin du 43e, baïonnette au canon[2] ».

1. A Reuschwerder un détachement du 43e R. I. (Ier C. A.) prit à lui seul 9 généraux, 17 000 hommes, 30 canons. A Kannwiesen les 21e et 141e R. I. prirent 157 officiers, dont 3 généraux, 12 200 hommes, 69 canons, 86 caissons.

2. *Tannenberg*, page 228.

Des trois corps du centre russe, deux — les XIIIe, XVe — sont anéantis ou capturés. Leurs chefs, les généraux Martos et Klujew, sont au nombre des prisonniers.

Quant à Samsonow, accablé par la honte de la défaite, il s est suicidé à l'aube, dans un petit bois, près de Villenberg.

La bataille est terminée... Que pourrait faire l'ennemi de Neidenburg en face des 40 bataillons et des 45 batteries de von François qui vont l'assaillir de front et sur ses deux flancs?

A 20 h. 40 Ludendorff téléphone au G. Q. G. pour annoncer l'échec de l'ennemi à Ortelsburg, le combat prochain de Neidenburg et l'heureuse issue de la grande bataille qui a déjà rapporté 30 à 40 000 prisonniers.

Le lendemain 31 août dans la matinée la victoire apparaît plus définitive et plus grande encore qu'on avait osé l'espérer. Le Ier Corps russe a refusé la bataille à Neidenburg et est reparti pour Mlawa.

A 15 heures un premier télégramme en avise le G. Q. G. Deux heures plus tard Ludendorff téléphone lui-même au lieutenant-colonel Tappen, chef du bureau des opérations de Moltke :

La 8e armée a fait jusqu'à présent 60 à 70 000 prisonniers[1]. *Les XIIIe, XVe, XXIIIe C. A. russes sont anéantis. Le VIe C. A. a aussi très fortement souffert.*

Hier de nouvelles troupes russes sont venues de Mlawa; elles voulaient pousser sur Neidenburg, elles ont été refoulées aujourd'hui. La bataille est ainsi terminée. *L'armée se prépare à une nouvelle opération.*

Enfin Hindenburg lui-même adresse à 19 h. 15 le message suivant à son chef suprême :

A Sa Majesté l'empereur d'Allemagne.

J'ai l'honneur de rendre très humblement et très respectueusement compte à Votre Majesté que le cercle s'est fermé hier sur la majeure partie de l'armée russe.

1. Au cours des journées suivantes le nombre des prisonniers russes s'accrut encore et atteignit au total 92 000 hommes, le butin s'eleva à 350 canons. Plus de 8 000 cadavres russes furent en outre trouvés sur le champ de bataille. Les pertes de l'armée Samsonow, y compris les blessés, se sont élevées à 120 000 hommes au moins. Les Allemands ne perdirent que 13 000 hommes environ (1 890 tués, 6 580 blessés, 4 580 disparus).

XIIIe, XVe, XXIIIe C. A. anéantis. Jusqu'à présent 60 000 prisonniers. Parmi eux les commandants des XIIIe et XVe C. A. Les canons sont encore dans les bois, on les rassemble. Le butin, qu'on ne peut encore apprécier en détail, est considérable. Les corps qui se trouvaient en dehors du cercle, Ier et VIe, ont également beaucoup souffert; ils continuent à fuir par Mlawa et Myszynecz.

Et l'Empereur répondit le 1er septembre :

Au colonel-général Hindenburg — 8e armée — Osterode.

Votre télégramme d'hier m'a procuré une joie indicible. Vous avez accompli un exploit qui, presque unique dans l'histoire, vous assure à vous et à vos troupes une gloire impérissable et qui, si Dieu le veut, libérera à jamais notre patrie. En signe de ma reconnaissance je vous confère l'ordre Pour le Mérite et je vous prie de transmettre aux braves et incomparables troupes de votre armée les remerciements de leur Empereur pour leurs splendides exploits. Je suis fier de mes régiments prussiens!

Soldat prussien, Hindenburg a combattu pour sa patrie, pour son Empereur et Roi, cinq jours durant, tendant toute sa volonté d'homme et de chef pour vaincre la résistance de l'ennemi et triompher des à-coups du sort. Il sait, en sa conscience, qu'il a fait son devoir, tout son devoir. Mais chef modeste il sait aussi ce qu'il doit à ses troupes et reporte toujours sur elles le mérite de sa victoire :

Ordre du jour
écrit au jour anniversaire de la bataille de Sedan.

Osterode, le 1er septembre 1914.

Soldats de la 8e armée!

Les durs combats que vous avez livrés pendant plusieurs jours sur les vastes champs compris entre Allenstein et Neidenburg sont terminés. Vous avez remporté une victoire écrasante sur 5 corps d'armée et 3 divisions de cavalerie. Plus de 60 000 prisonniers, une quantité innombrable de canons et de mitrailleuses, plusieurs drapeaux et maint autre butin sont tombés en nos mains. Les faibles débris de l'armée russe de la Narew qui ont échappé à l'encerclement sont en fuite vers le sud au delà de la frontière.

Après Dieu notre Seigneur, ce sont votre esprit de sacrifice, vos performances de marche insurpassables, votre splendide bravoure qui nous ont valu ce brillant succès.

J'espère pouvoir vous accorder maintenant quelques jours de repos. Mais nous irons ensuite à nouveau de l'avant, avec Dieu, pour notre Empereur et Roi et pour notre chère Patrie jusqu'à ce que le dernier Russe ait quitté notre chère province natale si profondément éprouvée et que nous ayons porté en pays ennemi nos drapeaux habitués à la victoire.

Vive Sa Majesté l'Empereur et Roi!

Le commandant en chef :

VON HINDENBURG

Et Hindenburg, fervent chrétien, se rend à la petite église d'Allenstein, proche du château de l'ordre teutonique, pour remercier le Seigneur de lui avoir donné la victoire.

GÉNÉRAL L. KOELTZ

M. JACQUES DE LACRETELLE
AU
FAUTEUIL DE HENRI DE RÉGNIER

Lorsqu'un écrivain, qui vous suit ou vous précède de peu de mois dans la vie, entre à l'Académie Française — et qu'il est un des premiers de son âge à y entrer — on connaît un sentiment où la mélancolie se mêle à l'agrément de l'honneur fait à une génération. « Eh ! quoi, déjà ! » se dit-on. On pense au Victor Hugo des *Feuilles d'Automne* :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite...

« J'étais donc cet enfant ?... » L'enfant porte un habit vert ; et comme l'Académie n'ouvre pas précisément ses portes aux enfants prodiges, il faut croire qu'il a cessé d'être jeune, et nous avec lui. On se retourne un moment et l'on aperçoit, en effet, l'étendue d'une jeunesse — et tout ce qui l'a accompagnée. Celui qui n'est plus et qu'on va célébrer fut un de vos maîtres, parfois de vos amis ; et celui qui le va célébrer fut un compagnon dont on a vu naître le talent, les espérances et se former les réussites. On a sous les yeux la vaste ondulation d'une carrière ; le passé est là, comme une vallée dont le printemps scintille encore sur un horizon qu'on ne peut plus toucher.

Ces années des lendemains de la guerre, où l'académicien d'aujourd'hui débutait, qu'elles semblent proches encore cependant ! La jeunesse y fut inquiète ; du moins, elle l'a marqué dans ses confessions et dans le titre de ses livres. Que

de « vies inquiètes », que d'inquiètes adolescences ! Un jeune critique, M. Daniel Rops, ne pouvait s'empêcher de rassembler ces inquiétudes, de les interroger en un livre dans lequel l'Académie voulut bien reconnaître tout ensemble une perspicacité et une foi. Quelles inquiétudes étaient-ce donc là? Nous pensons, quelque pudeur classique dont elles fussent recouvertes, que ces inquiétudes étaient romantiques. N'est-ce pas du romantisme, en effet, que se croire différent d'autrui, mal armé pour la vie qui se présente et voué à un isolement sans recours? La génération d'après les guerres de l'Empire crut aussi — « pâle, ardente, nerveuse » — qu'elle ne prendrait jamais le sens de l'existence et la route des honneurs. Et l'enfant du siècle, devenu sobre — ou presque — est entré à l'Académie ; et Jean Hermelin s'y assied aujourd'hui ; et, s'il eût vécu assez longtemps pour ordonner la fête, le fin Radiguet, apaisant ses démons, eût quelque soir transporté le bal du comte d'Orgel dans un de ces salons parisiens qui ont, paraît-il, une sortie sur le pont des Arts...

Donc, entre 1920 et 1925, la jeunesse littéraire fut inquiète, soigneusement diabolique, et dégoûtée avec distinction. Les aînés eurent peut-être envie de lui jeter cet alexandrin :

Cédez-nous vos vingt ans si vous n'en faites rien

qui est, je crois, de l'un des deux Lacretelle, académiciens de jadis — et le seul qui ait surnagé de leurs propos. A cette inquiétude se mêlait un peu de perversité choisie. Les enfants terribles se multiplièrent dans la crèche de la *Nouvelle Revue Française* où des aînés, qui avaient bien du talent, mais ne détestaient pas de passer pour Satan, venaient les voir s'exercer au cynisme, quand ce n'était pas à des jeux dangereux. On sait ce que durent ces attitudes : l'espace d'une mode. Il est, dans la vie littéraire française, une grand'mère qui pardonne bien des choses et qui accueille volontiers les repentirs : grâce au ciel, ou plutôt à Richelieu, elle est immortelle, et ce qu'elle a su faire pour les inquiets de 1820, elle l'accomplit pour ceux de 1920 — comme elle n'y avait pas manqué, au début de ce siècle, pour une partie de la génération qui l'avait un moment effrayée de ses symboles...

Oui, cette atmosphère des années 1929-1030 se recompose

aisément devant l'esprit qui y songe. Nous croyons, d'ailleurs, que les temps furent riches où, à côté d'un écrivain comme celui que l'Académie vient d'accueillir, se brassaient tant d'œuvres protéiformes, saisissantes, originales. Joies des découvertes : la guerre n'avait pas tout enseveli et les promesses faites avant son sacrifice allaient être tenues. Paul Valéry, Marcel Proust, Jean Giraudoux, Léon-Paul Fargue, ces noms, murmurés entre initiés quand l'aube sanglante ne s'était point encore levée, rayonnèrent dans un ciel nouveau. Que de talents dans la musique, la peinture, les lettres! C'est-à-dire qu'il n'est que d'ouvrir les revues de ce temps-là. Prenons un tome de celle où nous écrivons cette chronique et les noms y sont assemblés — entre tant d'autres, non moins brillants — de ceux dont il nous revient de parler aujourd'hui. Henri de Régnier, M. Abel Hermant, M. de Lacretelle : les aînés y tendaient la main à leurs cadets.

De ces aînés, la disparition de Henri de Régnier est une de celles qui devaient le plus profondément nous toucher. Il a été un maître pour plusieurs générations; parce qu'il a été, très jeune, un maître; et parce qu'il a su comprendre, les années passant, ce qu'elles apportaient de renouvellements ou d'espoirs. Parce qu'aussi il a su être proche sans familiarité, attentif sans mièvre complaisance, altier sans vain orgueil. Parce qu'il a cru. M. Émile Henriot, qui fut comme M. de Lacretelle, et peut-être un peu plus tôt que lui (car M. Émile Henriot fut poète à seize ans), un de ces jeunes hommes qui portèrent un livre à Henri de Régnier pour le lui offrir ou qu'il le signât, M. Émile Henriot, en un récent billet, a bien exprimé quelle espèce de foi Henri de Régnier sut communiquer à ses fidèles, à ses disciples. Il a profondément aimé l'exercice de sa vie, c'est-à-dire de sa pensée, il a respecté l'art auquel il s'était voué, il ne lui fut jamais infidèle... Ç'aura été le grand mérite de la génération symboliste, cette dignité, cet amour, ce lien secret avec les divinités. Pour en comprendre la force et le sens, il faut savoir qu'il s'est rencontré chez beaucoup de ces poètes une décision qui avait établi la poésie aux régions supérieures de l'hermétisme. Ils étaient incapables de trahir le secret, quoiqu'ils l'eussent plus d'une fois transporté dans l'expression même de leur

talent... Et ceux-là, qui maintinrent séparés le livre de la poésie du livre des splendeurs, surent aussi garder intacte en eux-mêmes la noblesse des initiations. Henri de Régnier fut de ce nombre d'élus. Il y avait certes, chez lui, de la timidité — et M. Jacques de Lacretelle l'a marqué justement dans son discours — mais il y avait également le souci (avec tant de courtoisie...) de ne pas galvauder les secrets. Pourtant que de gentillesse ! Des cadets, Edmond Jaloux, Jean-Louis Vaudoyer, Émile Henriot, Pierre Camo, en témoigneraient et se rappellent à présent, comme un bonheur irremplaçable, les promenades vénitiennes qu'ils accomplirent, avec l'auteur de l'*Altana*, à l'âge où il faut découvrir l'inoubliable... Le souvenir de Henri de Régnier se retrouve sur bien des routes, mais plus à Venise qu'ailleurs (et il appartenait à M. Abel Hermant, autre Vénitien, de situer fidèlement ce souvenir dans sa réponse à M. Jacques de Lacretelle). Pour nous, que de fois déjà nous l'avons rencontré, mais peut-être plus qu'ailleurs, dans un noble et tendre jardin de la Giudecca, où les amants de Venise se donnaient rendez-vous. Une demeure s'élève aujourd'hui devant ces cyprès, ces arceaux de vigne, et la vasque qui devient un therme ailé dès que les oiseaux s'éveillent aux premiers rayons de la lagune. L'habitante de ces lieux, royale et charmante, a décidé d'inscrire dans la pierre quelques vers de Henri de Régnier consacrés à ce jardin. Ainsi le marbre va-t-il perpétuer un souvenir que nous sommes déjà nombreux à porter gravé dans notre mémoire...

Perpétuer ? Pour Henri de Régnier, il n'était rien d'humain qui fut immortel. Il a confessé ce sentiment de précarité dans un des plus beaux et l'un des plus fameux de ses poèmes. Vous vous rappelez :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel.
Et que même l'amour est aussi peu durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel...

Mais cette certitude amère qu'il portait en lui ne produisait rien d'amer dans le cœur. Sa philosophie, certes, était sans illusion. En un petit livre de réflexions morales, composé,

il y a quelque dix ans, il a écrit cette pensée : *vivre avilit*, qui est une des plus concises et des plus terribles qu'on ait prononcée sur la vie. Mais il était un démenti personnel à sa sentence : sa dignité, sa foi intellectuelle, sa parfaite noblesse de sentiments contredisaient ce pessimisme.

On gardera de sa personne, au delà des œuvres, une image pure et forte. Nous le reverrons souvent encore en pensée dans ces maisons amicales où nous le rencontrions, et dans l'une d'elles entre toutes, où M. Jacques de Lacretelle, précisément, a pu mûrir la sympathie et l'admiration qu'il portait à l'auteur de *la Double Maîtresse*, et dont il a donné témoignage dans son discours. La jeunesse a retrouvé là ses aînés dans une atmosphère détendue, nullement guindée, d'une gentille liberté et d'un vrai penchant pour ce qui se formait d'original en notre temps. C'est là que nous avons rencontré le Giraudoux de *l'École des Indifférents* et le Fargue de *Vulturne*. Des souvenirs paraîtront, sans doute, sur ces années 1920-1930, où se sont prodigués tant de dons éblouissants. Ils rendront grâce à quelques « salons » ; et certainement à celui-là, dont l'hôtesse sut, sans se forcer, traduire son goût des choses de l'esprit en quelques proses d'une personnalité singulière. Il n'appartenait pas évidemment à un discours académique d'ouvrir ces portes sur l'intimité de la vie littéraire. Mais on y eût vu un Henri de Régnier d'une constante grâce de sentiments et d'une constante noblesse de pensée. Cette noblesse, il faut y insister, n'était pas indifférente si elle était prodigue. Henri de Régnier appartenait à une génération dont les meilleurs représentants surent affirmer des idées généreuses et maintenir les droits de l'esprit devant les majorités anonymes ou les entêtements de l'erreur. Le poète abordait, s'il le fallait, les vérités et historiques sociales ; et Régnier tenait, par-dessus tout, dans sa prose critique, à une étude sur Michelet, où il avait fait passer une flamme haute et vive. M. Jacques de Lacretelle, en la signalant, a donné à son hommage une nuance qu'eût apprécié celui dont cette séance saluait la mémoire...

Mais il nous faudrait parler de cette séance au lieu de nous perdre en souvenirs. Elle fut sérieuse et digne — et, par-dessus tout, littéraire. Vraiment les lettres y étaient honorées

de toutes façons et pleinement, sans arrière-pensées dogmatiques, sans nulle escarmouche politique, ni même sans ce jeu assez vain des flèches dont l'Académie blesse parfois la douceur cérémonieuse de ses réceptions. Il n'était pas question que M. Abel Hermant fît la moindre égratignure à un cadet dont il eût été le parrain s'il n'en avait été l'accueillant. Et, tout de même, nous savions qu'il apporterait à Henri de Régnier l'hommage d'une admiration sans réserve. Il ne restait à M. Abel Hermant que de lancer quelques traits à notre temps. Il l'a fait dans cette langue infaillible, où les armes brillent d'un éclat naturel. Il n'était qu'à répondre : « Touché ! » et à remercier le moraliste des Courpière pour cette escrime savante...

En deux heures, comme de coutume, tout était achevé. Il y avait eu, ceci soit dit pour la petite histoire, un gros orage sur Paris, qui avait fait trembler la Coupole Académique. Est-ce le tonnerre en janvier ou la tristesse d'une amitié en deuil, mais un praticien, médecin de René Doumic, s'était soudain trouvé mal jusqu'à trépasser presque publiquement. Le nouveau secrétaire perpétuel, M. Georges Goyau, fut justement alarmé par cet accident qui jetait une triste nuance sur ses débuts au bureau de l'Académie. Puis, toutes choses se calmant, le ciel et la mort, la séance commença et la génération qui avait eu vingt ans aux lendemains du Second Empire accueillit dans l'immortalité celle qui s'apprêtait à en avoir cinquante.

« C'est l'heure où l'audace se paie », a dit en exorde à son remerciement M. Jacques de Lacretelle. C'était aussi celle où la sagesse est récompensée. Mais il ne faut pas abuser d'être raisonnable. Et puisque l'Académie a voulu faire place à la jeunesse, en honorant une œuvre déjà vaste qui va du récit de *la Vie inquiète de Jean Hermelin* à celle du colonel de la Rocque, que M. Jacques de Lacretelle demeure fidèle à la part la plus jeune de son inspiration : celle où il a rencontré le meilleur de son talent.

GÉRARD BAUËR

LE QUATRIÈME CABINET CHAUTEMPS

M. Chautemps, le subtil et prudent M. Chautemps, ne fait pas figure au Parlement d'un amateur de paradoxes, et sa personnalité politique se définit par la recherche des solutions de juste milieu, par le goût des transactions et des transitions. Le Cabinet qu'il a formé pour sa quatrième accession au pouvoir est bien la preuve que M. Chautemps n'a pas cherché le nouveau et a soigneusement évité l'exceptionnel : sans faire aucune personnalité désagréable, on peut estimer que la plupart de ses membres, jeunes ou vieux, n'auraient pas déparé les cabinets radicaux d'il y a trente ans. Et le Français moyen, celui qui vit confortablement dans son jardin sans songer qu'il existe une Europe, qu'il y a eu une guerre, et qu'il pourrait y en avoir une autre, doit être pleinement satisfait. Vraiment, si cette euphorie pouvait durer, nous serions en droit de nous réjouir, car tel ou tel politicien de seconde zone, en place aujourd'hui, apparaît plutôt rassurant en regard des agités ou des hurluberlus dont M. Blum avait fait certains de ses ministres. En effet, il s'agit bien d'une lente et progressive liquidation du Front Populaire et de sa mystique, mais il n'est pas encore question, hélas, du redressement des erreurs et des fautes commises, et nous assistons simplement à une troisième édition de la pause, imaginée pour la première fois par M. Blum, il y a un an.

Par quel étrange concours de circonstances en est-on

arrivé là? Comment M. Chautemps, après avoir congédié les communistes de la majorité, en leur montrant lui-même la porte, après avoir formé un ministère où les socialistes ne figurent plus, et où l'action de l'extrême-gauche ne se marque plus que par le maintien en place d'hommes comme MM. Rucart et Zay, ou par le repêchage de M. Cot, comment M. Chautemps a-t-il prononcé, à la suite de sa déclaration ministérielle, un discours tout entier orienté vers les communistes et comment, malgré cet étrange discours, a-t-il obtenu 501 voix? Aucune chronique au jour le jour, aucun récit détaillé de la dernière crise ne saurait expliquer complètement cela. Nous renoncerons donc à une exégèse qui, trois semaines ayant passé, apparaîtrait déjà bien rétrospective, et nous essaierons plutôt d'analyser la situation actuelle des groupes parlementaires, des partis et de l'opinion, et d'examiner leur réaction en face des faits.

L'accord des partis radical, socialiste et communiste, dont les événements du 6 février 1934 ont marqué l'origine et les élections de 1936 le triomphe, n'avait jamais été qu'une entente de tactique et non de doctrine. Non seulement parmi les radicaux, mais encore parmi les socialistes indépendants, un certain nombre de parlementaires, et parmi les plus représentatifs, ont refusé, dès le début de la législature, d'obéir aveuglément aux consignes électorales du Front Populaire. Au fur et à mesure du développement de l'expérience Blum, leur position se renforçait et si, dans les scrutins publics, les adhésions nouvelles hésitaient à se manifester pour des raisons électorales, dans le fond des consciences une évolution se faisait lentement et se traduisait dans les scrutins secrets. A l'élection du bureau de la Chambre, le candidat communiste, M. Duclos, s'en est bien aperçu, puisqu'il n'a obtenu que 259 voix, tandis que le radical Ducos en recueillait 443 et le socialiste Morin 361. Le déchet apparaît sensible. Il suffit d'écouter et de regarder pour savoir que les relations entre socialistes et radicaux sont à base de méfiance, à base de haine entre les socialistes et les communistes. Si la R.P. était votée, les divergences éclateraient à chaque acte de la vie parlementaire. Il n'y a malheureusement aucune apparence qu'un vote intervienne de sitôt, car aucun parti n'est una-

nime à souhaiter la proportionnelle, et la force d'inertie est grande.

Un autre signe de l'affaiblissement de la mystique du Front Populaire est dans l'absence de réaction des militants en face de chacune de leurs déconvenues. M. Blum est parti, fuyant devant le Sénat, et la rue de Tournon n'a pas même vu un cortège de poings tendus. M. Chautemps a congédié les communistes, et *l'Humanité*, qui ne savait point qu'on les accepterait trois jours après dans la majorité, a fait connaître, par la plume du secrétaire des syndicats parisiens, M. Raynaud, que le nouveau Cabinet se constituait « avec le préjugé nettement défavorable des travailleurs », mais n'a pas poussé son action jusqu'à la menace.

Quand le Sénat a refusé de prolonger l'Exposition de 1937, cette exposition dont la C.G.T. avait fait sa chose, et dont le bilan moral a été si médiocre, le bilan financier si lamentable, ces mêmes syndicats, dont les exigences en 1937 avaient provoqué les irréparables retards, se sont inclinés, et la démolition semble aller d'un bien meilleur train que la construction. Un dernier exemple : il y a eu en 1937, avec les socialistes au Gouvernement, plus de deux mille grèves, et l'année s'est terminée, dans un rappel sordide et menaçant des événements de juin 1936, avec les transports arrêtés et les poubelles livrées aux chiens sur les trottoirs. Depuis quinze jours, depuis que les grévistes ne trouvent plus leurs *camarades* installés dans les ministères, on dirait que les conflits se règlent moins malaisément et tout se passe comme si le virus politique s'éliminait progressivement dans les rapports sociaux.

Faut-il, dans ces symptômes encourageants, voir le présage d'un retour durable au bon sens? On voudrait le dire, mais on hésite à le croire, trop de signes contraires s'y opposent en effet.

On s'agite moins à l'usine. C'est vrai, mais y travaille-t-on davantage? Les statistiques prouvent que non : le rendement horaire, qui a fléchi si nettement par rapport à 1935, ne se relève pas. Attendre dans ces conditions un redressement de notre balance commerciale n'est qu'un pieux espoir, bon tout au plus pour une déclaration ministérielle de fin de banquets.

La foi dans les dogmes du Front Populaire est malade, mais les gestes rituels continuent. Le groupe radical, ayant à désigner deux délégués à la Commission des Finances, préfère M. Landry à M. Lamoureux, qui a rapporté six ou sept fois le budget, et M. Manent à M. Malvy, qui a présidé huit ou dix ans cette Commission ! Quant au parti socialiste unifié, s'il s'éloigne des communistes, c'est pour les dépasser en démagogie. M. Marceau Pivert est sans nul doute pire que M. Thorez : le voici maître de la Fédération de la Seine et voici M. Léon Blum en minorité pour la première fois dans son parti, puisque la motion qu'il a défendue au Conseil National a réuni cent voix de moins que les motions extrémistes. Doit-on prendre au sérieux le mot de M. Marceau Pivert : « Le Front Populaire est mort, vive le Front Révolutionnaire ? »

Nos craintes ne vont pas jusque-là : cet extrémisme de militants, dont la plupart sont des fonctionnaires, serait vite en décrue si l'autorité se manifestait un tant soit peu à la tête des administrations. Les postiers, qui s'agitent aujourd'hui pour les 40 heures, ont tout supporté du temps de M. Mandel, et les instituteurs ne seraient pas beaucoup plus difficiles à conduire si on le voulait bien. Ce qu'il y a de grave, c'est que le pays ne soupçonne pas la vérité de notre situation intérieure et extérieure, que personne n'ose la lui dire, et qu'il ne voudrait peut-être pas l'entendre si on la proclamait.

Si l'on avait chez nous conscience des réalités, parlerait-on de la retraite des vieux travailleurs quand il y a cent mille chômeurs de plus que l'été dernier et que, par conséquent, il n'y a aucun espoir qu'une reprise économique vienne prochainement renflouer le Trésor et équilibrer le budget ? Quand le problème est de produire immédiatement et d'arrache-pied, est-ce bon sens que de discuter cet interminable *Code du Travail*, dont l'ensemble ne sera sans doute pas voté à la fin du mois, et dont les stipulations supposent, pour être appliquées, une atmosphère de détente sociale et de collaboration dont les ouvriers n'ont jamais voulu et dont les patrons à leur tour s'éloignent ?

On comprend dans ces conditions que M. Camille Chautemps ait lui-même qualifié son ministère de cabinet de tran-

sition. Transition, mais vers quoi, vers quelle formation nouvelle, à quelle échéance? Nous avouons l'ignorer.

On a beaucoup parlé d'une combinaison ministérielle élargie, d'une formule qui irait « de Marin à Thorez », et M. Léon Blum a contribué à mettre cette idée en circulation, en essayant, au milieu de la cruelle épreuve familiale qu'il subissait, de former un ministère qui s'étendrait des communistes à M. Paul Reynaud. De ces formules, la seconde n'a pas résisté plus d'une heure à l'examen; quant à la première, l'unanimité nationale, il faudrait, pour qu'elle eût quelques chances, démontrer qu'elle présenterait sur le plan intérieur assez d'avantages pour compenser le handicap diplomatique qu'elle impliquerait pour nous. Parlons clair. Est-ce que les communistes au pouvoir, cela signifierait la cessation de toute grève, la production accrue de 30 p. 100 comme il le faudrait? Nul ne l'affirmera, tandis que l'on peut craindre que leur entrée au Gouvernement signifie une diplomatie d'aventures à laquelle nos dernières alliances ne survivraient pas longtemps.

Et voici pourtant que le danger se rapproche. En dépit de certains commentaires qui veulent malgré tout rester optimistes, les récents événements d'Allemagne prouvent qu'au sein du Reich, sur la route qui mène à la guerre, une résistance interne a cédé, une barrière a sauté. Les éléments qui préféraient la solidité anglaise au clinquant italien ont perdu la partie. Le national-socialisme va porter l'esprit d'aventure dans des postes militaires ou diplomatiques où l'expérience était en place et faisait tout au moins espérer une certaine modération. L'Allemagne n'en sera pas plus forte, mais elle sera peut-être plus agressive. Après tant d'alertes qui, répétées, n'ont pas réussi pourtant à secouer notre apathie, cette menace nouvelle va-t-elle enfin réveiller notre pays? S'il comprenait enfin, si, tendant ses volontés, il consentait aux sacrifices nécessaires, peut-être ne serait-il pas encore trop tard. Mais comprendra-t-il qu'il faut faire litière de vingt ans d'erreurs, comprendra-t-il que, pour se défendre contre les États totalitaires, il faut, sans attendre les affiches blanches de la mobilisation, savoir s'imposer certaines restrictions, certaines disciplines?

★ ★ ★

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le livre de M. Chadourne [1] commence comme un mythe et finit comme un roman d'aventures. Au début, l'auteur nous explique qu'il y a deux espèces de femmes, nées de deux origines : les unes sont des réincarnations de la première femme d'Adam, Lilith, façonnée par Dieu du limon de la terre comme Adam lui-même, égale par conséquent à Adam et indépendante de lui ; les autres, postérité d'Ève, qui, pétrie elle-même de la chair de l'homme, est sa compagne et sa servante. A la fin du livre, M. Chadourne nous raconte l'histoire d'une de ces Lilith, créatures de malheur, funestes à elles-mêmes. On ne peut espérer que ces deux parties de l'ouvrage soient parfaitement homogènes.

Un critique, un lecteur qui pense à ce qu'il lit sont irrésistiblement tentés de se demander par où l'auteur a commencé. Sa pensée profonde est-elle qu'il y a deux sortes de femmes, distinctes dès l'origine, les épouses et les femmes fatales, et a-t-il dans la suite du livre donné un exemple de cette vérité générale? Ou a-t-il imaginé, sur des données plus ou moins réelles, le portrait d'une de ces femmes dangereuses, et son principal effort a-t-il été de peindre Marian Nielsen, en encadrant ensuite son image d'une idée générale décorative, à savoir que ces vamps existent dès le début de l'humanité, et qu'elles existaient déjà avant que les femmes plus rassurantes fussent nées? Il est extrêmement probable que la

1. Dieu créa d'abord Lilith (Plon).

seconde hypothèse est la vraie et que M. Chadourne a d'abord modelé l'image de son héroïne. Ensuite, seulement, il lui a trouvé une généalogie talmudique, et il l'a rattachée aux ébauches manquées par Jéhovah. C'est donc dans la fin de son livre qu'on trouvera le commencement de sa pensée. Une autre raison encore porte à le penser. Il y a dans les cent dernières pages du roman un accent, une vivacité, un pathétique qui semblent bien marquer l'élan initial d'un ouvrage. Tout porte à croire que le vrai début du livre en est l'épilogue.

C'est ce qu'on pourrait déduire encore de la construction très compliquée du roman. Il se compose de deux confessions emboîtées l'une dans l'autre, celle d'Antraygue confiée à Brandt, et celle que Brandt fait à l'auteur, qui la rapporte lui-même au lecteur. Cet écheveau risque à tel point de se brouiller que M. Chadourne, au milieu même du récit, a dû l'éclaircir par une note. On n'agence point par plaisir de tels enchevêtrements. Mais si on a commencé de penser un roman en composant d'abord la dernière partie, il est évident que ce système construisant remontant peut conduire à d'étranges bizarreries d'architecture.

Quoi qu'il en soit, le drame essentiel du livre tient dans les cent dernières pages, et je commencerai par les résumer, en détortillant les complications de structure qui s'y trouvent.

L'auteur a connu Brandt à Shanghaï en 1930. Ce qu'il nous dit de ce « curieux homme » est assez succinct. Comment, après avoir un temps inquiété les consulats par ses façons révolutionnaires, s'était-il gagné la faveur des nationalistes de Nankin, les égards des Légations et fait octroyer les fonctions enviables de conseiller étranger? Aux questions des indiscrets, il se bornait à répondre qu'il avait toujours tenu pour la Chine d'abord, « la Chine aux Chinois ». Au moment où se passe l'action, il organise à Pékin un Centre International d'Études, où se rencontreront lettrés chinois et savants étrangers. Pour ce qui est de son caractère, Brandt apparaît comme un homme cultivé et secret, grand séducteur, dit-on, mais qui aurait horreur d'afficher ses conquêtes, comme il tient secrets ses livres rares et son amour de la musique. « Tendu et évasif, rude et raffiné, singulièrement détaché des ficelles qu'il manœuvrait à l'extérieur, il souffrait apparem-

ment d'une perpétuelle disponibilité, d'un mal de l'ailleurs, qu'il laissait volontiers entendre en affirmant qu'il avait épuisé Shanghaï et toute cette vie-là. » « Moine bouddhique dans quelque pagode, voilà ce que je devrais être », disait-il parfois. Avec sa défiance et sa retenue hautaine, il montrait déjà des signes de neurasthénie. L'aventure qu'il va vivre lui donnera un teint bilieux, une âme aride, une figure dévastée par un tic qui ressemble à une envie de mordre. Tel est Brandt. Mais il serait tout différent que l'action n'en serait pas déviée d'une ligne.

C'est que cette action est entièrement commandée par Marie Nielsen. Un jour, Brandt voit arriver chez lui un officier de marine, qu'il a jadis connu midship, Antraygue, et une belle créature que l'on croit sa femme, Marie Nielsen. Démissionnaire, phtisique, intoxiqué, Antraygue est une épave. Mais Marie ou Marian est une magnifique créature. « C'était, entre l'éphèbe et l'amazone, une svelte fille du Nord, bien campée sur ses talons plats. Elle flattait le cou de son danois d'une main presqu'aussi ferme qu'une main d'homme. Ses yeux... me frappèrent moins par leur couleur... que par leur phosphorescence singulière. Ils étaient, si j'ose dire, émetteurs et non récepteurs. L'on n'y entrait pas. Légèrement obliques et très écartés, étirés vers les tempes : les sirènes ont des yeux de chat. » Par bribes, nous connaîtrons son histoire et nous surprendrons son secret. Elle est née d'un père danois et d'une mère allemande. Ce père est une espèce de Viking nomade, de qui elle tient un caractère indompté. Les amateurs de psychanalyse liront les récits qu'elle fait de son enfance et ils seront édifiés. A la mort de son père, elle est ruinée. Un oncle allemand pense la faire travailler pour le service de renseignements de Berlin. Mais cette espionne, fière, fantasque et imprudente, est un détestable agent. Le Gouvernement allemand se décide à la brûler, et a fait ce qu'il faut pour qu'elle soit prise par la police française. A ce moment, elle était à Brest et ne songeait plus à s'informer des secrets de l'armement naval. Elle allait épouser le lieutenant de vaisseau Antraygue. Il est compromis dans un procès retentissant et, quoique reconnu innocent, il est contraint de quitter la marine. L'histoire d'Antraygue est tragique. Enfant,

il a été dans le plâtre à Berck. Guéri, il aime à la passion son métier de marin. C'est une âme faible et sensible, qui ne se remettra pas de cette catastrophe. Marian l'aime-t-elle? Mais peut-elle aimer? Elle a du moins pour lui un dévouement maternel.

Ils ont échoué en Chine, et demandé asile à Brandt. Antraygue est au plus bas et ne tarde pas à mourir. Mais, déjà, Marian est devenue la maîtresse de Brandt. A-t-elle aidé à la mort d'Antraygue? Il semble que non. C'est pourtant d'elle qu'il meurt. Et aussitôt, entre elle et son nouvel amant, un nouveau drame commence. Cette fois encore, il semble bien que cette malheureuse créature essaie passionnément d'aimer. Elle voudrait être une femme normale, une mère. Une sorte de malédiction l'en empêche. C'est ce trait sans doute qui a suggéré à M. Chadourne sa conclusion, c'est-à-dire son début : qu'il y avait deux sortes de femmes, les filles d'Ève, prêtes aux devoirs et aux joies de la femme, les et filles de Lilith, indomptées, stériles et incomplètes. La véritable pensée de M. Chadourne est d'ailleurs beaucoup plus simple, mais malaisée à exprimer en termes honnêtes. Et il est peut-être excessif de fonder sur les différences auxquelles il pense deux espèces naturelles. A la fin, Marian s'évade une fois de plus, dans une de ces circonstances qui justifient la colère de Samson. Elle disparaît, et il est possible qu'elle se tue. La race de Lilith est vouée à ces disparitions mystérieuses. Lilith elle-même, voyant qu'elle ne s'entendrait pas avec l'homme, prononça le nom de l'Ineffable et s'évanouit dans l'air. C'est le Talmud qui le dit.

Il est malaisé de formuler sur le livre de M. Chadourne un jugement équitable. Le talent abonde. Cependant, quand on lit l'ouvrage, on traverse de larges intervalles un peu vides. Toute la fin, en revanche, est pressante et pathétique. Après de longs délais, l'action fait explosion. La nature même du roman fait que, dans cette étude de femme, presque tout l'intérêt se porte sur les rôles d'hommes. Pendant près de deux cents pages, Marian est très effacée. Il n'en peut être autrement. C'est à partir du jour où elle est démasquée qu'elle passe brusquement au premier plan. Mais c'est pour attirer aussitôt le dénouement. Et elle n'est vraiment elle-même que dans

cette brève et violente conclusion. Il résulte de tout cela une complication dans l'œuvre qu'il faut bien accepter, mais en regrettant un peu les romans qui vont au but comme des boulets. Enfin, il n'est pas jusqu'à la théorie d'Ève et de Lilith qui ne soit évidemment une allégorie et qui n'explique rien ; que les deux races de femmes existent, nous le croyons volontiers. Mais précisément parce qu'on nous les montre dans des tableaux saisissants, nous voudrions, puisqu'on prétend nous les expliquer, qu'on les explique autrement que par des fariboles. Avec tous ces points douteux, le livre est beau ; et peut-être n'y a-t-il de beaux livres que ceux qui suggèrent toutes ces objections.

*
* *

Le carnet de voyage publié par madame Marthe de Fels, et où elle a transcrit pendant la traversée de retour les impressions d'un séjour aux États-Unis durant l'automne de 1936, est un livre tout à fait charmant [1], une sorte de film très vivant, mais aussi très habilement composé, et dont les images ont beaucoup de grâce. Dès les premières lignes, un thème est indiqué, qui va jouer le rôle de motif principal. « Qui ne porte en soi le goût physique de l'activité, l'étincelle de la vie comme un accent d'éternelle jeunesse, n'a que faire d'égarer en ces lieux son loisir. » Puis, avant que le bateau ne quitte le quai, une dernière image est fixée, un portrait répété des milliers de fois aux États-Unis, la figure caractéristique de la jeune fille. « J'ai déjà vu cette grande fille saine : longues jambes et buste étroit ; petite tête de frugivore sur un long corps d'athlète ; boucles de platine et front puéril ; bouche fraîche qu'avive l'éclat des dents célèbres aux pages de garde des magazines. C'est le type classique que l'on retrouve en série derrière tous les comptoirs de magasins, aux abords du métro, sur le Times Square de Broadway ou au bar du droguiste, absorbant un jus de tomate, un café bouillant, un verre de cacao mêlé de crème fouettée. Pressée, toujours pressée, précise, toujours précise, et résolue, elle est naturellement gaie, vive et directe : elle incarne la netteté. Bâtie tout d'une pièce et sans alliage, elle semble coulée d'un seul jet dans une

1. Gallimard.

matière neuve. Elle est plus pleine d'élan que de charme. A cette chair magnifique, ne demandons pas trop de nuances... »

L'œil de la voyageuse, en ce moment du départ, fixe encore quelques aspects du quai ; elle respire un dernier parfum, celui du gardénia. Déjà le bateau a pris du recul, et c'est maintenant une vue d'ensemble qui s'enregistre, les docks des Compagnies, l'armée des remorqueurs, les petits voiliers, la laque rouge des bateaux de tourisme, puis le mouvement plus rare dans le port plus évasé, la dernière fresque de buildings, la ligne d'horizon. Telles sont les dernières visions. La mémoire maintenant délivrée va rapporter le trésor qu'on lui a confié, et aux impressions finales du départ succèdent les impressions premières de l'arrivée. Les grandes lignes verticales des maisons remplaçant les lignes horizontales de la mer, les damiers de pierre devant lesquels passent des fumées blanches, les fenêtres s'éclairant tout à coup d'autant d'étoiles.

Autre vue d'ensemble, cette fois du haut de cette Radio-City construite par les Rockefeller, et que voici peinte en deux traits. A l'extérieur, une volonté de pierre, une victoire contre la pesanteur ; à l'intérieur, un dédale, où une humanité captive se hâte vers son évasion, à la recherche des ascenseurs. Mais nous voici au soixante-septième étage, sur la plus belle terrasse du monde. New-York se déploie dans une brume rose, impalpable et fraîche, qui lui est particulière. Les carreaux de toutes les fenêtres brillent de soleil. Les ponts vibrent comme des fusées. C'est la poésie de New-York.

Nous commençons, avec l'auteur, une promenade vertigineuse et pleine de surprises. C'est d'abord Wall Street et le Stock Exchange, avec, au fond des halls, sur des tableaux noirs, les chiffres qui se composent comme dans une hallucination. « Je n'essaie pas de comprendre, mais on me dit qu'en moins d'une seconde des ordres de Bourse sont transmis au monde entier..., qu'en moins d'une seconde 400 millions de dollars se gagnent et se perdent..., qu'en moins d'une seconde la maison de commerce la plus connue peut soudain disparaître. » Quel contraste avec le calme muet de la réserve d'or et de titres, dans une grande banque visitée auparavant : une porte sépulcrale enferme dans un sous-sol bien ventilé

la fourmilière des employés. Et un jeu de glaces la surveille d'un seul coup.

De cet invivable univers, l'Américain lui-même cherche à s'évader et nous voici à Long Island. « Un pauvre Bois de Boulogne, aux arbres minéralisés, momifiés sous la suie des usines, tire d'un sol équivoque ses maléfiques artifices. » L'un a fait surgir là une ferme normande, l'autre une maison espagnole plus pure que l'albâtre, le troisième un domaine anglais avec son lierre et ses gazons. Il en est qui ont peint des panoramas. Ces panoramas eux-mêmes ramènent notre pensée au centre de la ville, au musée d'Histoire naturelle. Madame de Fels a admiré la façon dont il était disposé, et comment on pouvait y suivre l'évolution des êtres. « Je compare cette éducation visuelle, dit-elle, aux notions abstraites que reçoivent nos étudiants. » S'il est permis de mêler une impression personnelle à ce compte rendu, j'avouerai un doute. J'ai visité le même musée, il y a trente ans, et j'en ai, comme madame de Fels, admiré beaucoup la disposition scolaire. Mais depuis ce temps-là, les idées sur l'évolution se sont beaucoup transformées. Transforme-t-on également la présentation selon les théories précaires du jour? Alors ce n'est plus la nature qui évolue, c'est le musée. Garde t-on, au contraire, les vieux enchaînements du temps de Gaudry? Alors ce n'est plus un musée d'Histoire naturelle, c'est un musée d'Idées scientifiques. Non, vraiment, toute réflexion faite, je crois qu'une austérité un peu abstraite a du bon.

Mais revenons au livre. Des pages du plus vif intérêt racontent les visites aux collections de peinture. Nous passons de là aux grands magasins, nous revenons aux livres, aux théâtres, aux prisons, au quartier italien, au quartier chinois, au quartier nègre, au quartier juif. Nous nous évadons pour une promenade dans le tranquille Princeton, cette sorte de grand parc privé qui est la ville des étudiants, « ... de longues maisons nues, d'une pierre gris rosé, disséminées dans la verdure ». Puis, c'est Wilmington, Washington aux belles demeures dans de hautes frondaisons, Boston enfin, où la voyageuse retrouve des Gauguin, des Degas, des Boudin, des Monet. Nous avions bien vu que, pendant tout son séjour, le souvenir de la France ne l'avait pas quitté, et que la patrie lui servait

d'instrument de mesure. Elle va de Worcester à Yale : « C'est un peu la Touraine », dit-elle. La voilà enfin revenue à New-York et à ses contrastes. Elle s'embarque et, après cinq jours, elle aperçoit les côtes de France. Que l'Amérique l'ait émerveillée, on le voit à chaque page. Mais devant la ligne blanche des falaises normandes, cette ligne toute cartésienne et toute sèche, elle a les larmes aux yeux.

*
* *

En apprenant dans le livre de M. Robert Aron[1] que Napoléon avait été vainqueur à Waterloo, j'ai d'abord été un peu éberlué. Puis l'histoire m'a paru très vraisemblable. Nous voilà le 18 juin 1815, au village de Walhain. Grouchy a établi son quartier général, à dix heures du matin, chez le notaire, Me Hollert. Le maréchal dicte des ordres ; le notaire s'évertue à préparer le repas et à trouver des fraises. La terre tremble du canon qui tonne à trois lieues dans l'ouest.

— Monsieur le Maréchal, dit le général Gérard, il faut marcher au canon.

Un paysan a appris au général Valazé que la bataille est à Mont-Saint-Jean.

— Monsieur le Maréchal, dit à son tour Valazé, il faut marcher au canon.

Soudain arrive le fermier d'Hougomont, Louis Becker. Le lecteur me permettra de lui rappeler qu'Hougomont était devant l'aile gauche de Napoléon, qui fit attaquer la ferme vers onze heures et demie. Mais le 18 juin était aussi l'échéance de la première traite que Louis Becker devait payer pour l'achat de sa ferme. Le sort a de ces ironies. Chassé par les combattants, le fermier arrive à Walhain, chez le notaire qui lui a vendu Hougomont. Une discussion s'élève sur la traite à payer.

— Je ne paierai pas, dit Becker. Ma ferme brûle.

— Tu déranges monsieur le Maréchal, dit le notaire.

Mais déjà Grouchy s'est fait montrer la ferme sur la carte, et il a compris quel destin se jouait.

Il s'est joué sans lui. La bataille semblait perdue pour Napoléon. L'empereur s'est porté sur la ligne, a pointé lui-

1. Victoire à Waterloo (Albin Michel).

même une batterie. Surtout, par un coup de génie, il a trouvé le mot qu'il fallait à ses hommes pour les électriser. L'officier de la Révolution a reparu tout à coup en lui : « Vive la nation » a-t-il crié. « Vive la nation » a répété toute l'armée. Le geste, le mot, l'exemple ont décidé de la victoire. « S'accrochant isolément au moindre repli du sol, se cachant derrière des cadavres, s'abritant derrière des troncs d'arbres, les Français, inatteignables désormais aux feux de file ou aux barrages, transforment la bataille en une sorte de guérilla. Chacun d'eux se choisit une cible, l'atteint, puis en choisit une autre. Démantelées par ce harcèlement continu de tirailleurs inaccessibles, les lignes ennemies, embarrassées par leur nombre, leur densité, leur ordre même, continuent mécaniquement les mêmes réactions d'ensemble, qui désormais ne portent plus. » Le soir, les Français victorieux entraient à Bruxelles.

Du point de vue militaire, on ferait peut-être quelques réserves sur ce récit qui est d'ailleurs très brillant. Mais le livre n'est pas là. Ce qui en fait le caractère, c'est la suite du récit. Dans des tableaux très vivement peints, M. Aron a montré que, même vainqueur, Napoléon est conduit à abdiquer, exactement comme la défaite l'y a contraint. Ce n'est plus parce qu'il est vaincu que l'empereur renonce au pouvoir ; il y renonce pourtant pour toutes sortes de raisons : les unes intérieures, son désarroi, sa fatigue ; les autres qui sont l'évolution même du temps. L'Empire a trahi la Révolution. C'est l'esprit retrouvé de la Révolution qui vient de sauver la France sur le champ de bataille. C'est à elle qu'il faut revenir. Et l'empereur prend la résolution d'abdiquer. Le livre cotoie l'histoire de si près que le récit de la nuit où Napoléon se décide à déposer la couronne est fait tout entier de données historiques. Enfin le 22 juin, quatre jours après la victoire, Napoléon convoque le Corps législatif. « Messieurs, dit-il, nous avons gagné à Waterloo la dernière bataille de l'Empire... » Une détonation l'interrompt : c'est un pauvre diable de banquier francfortois, nommé Rothschild, qui avait joué sur la défaite des Français et qui, ruiné par leur triomphe, se fait sauter la cervelle. Après cet obscur épisode, l'empereur achève son discours, condamne l'Empire, proclame sa propre déchéance. On sait le reste.

Le livre se lit avec beaucoup d'amusement. « Le grand étonnement qu'il peut provoquer, nous dit l'éditeur, c'est que pour transformer une défaite en victoire, il ait fallu si peu modifier et si peu imaginer. » On ne saurait mieux conclure. Mais cette conclusion est un peu troublante. Ainsi la plus grande catastrophe du XIXe siècle peut être changée de signe sans que le cours des événements en soit dévié. Voilà le vrai déterminisme historique.

HENRY BIDOU

CARICATURES ET MŒURS ANGLAISES

(1750-1850)

POURSUIVANT son action pour le resserrement des liens intellectuels et artistiques entre la France et l'Angleterre, l'Association Franco-Britannique Art et Tourisme, qui nous avait montré, il y a un an, à la Bibliothèque Nationale, des œuvres de Blake et de Turner, nous apporte aujourd'hui, au Musée des Arts Décoratifs, un ensemble remarquable de caricatures et de scènes de mœurs anglaises, évoquant la seconde moitié du XVIIIe siècle et la première du XIXe. Nous devons cette manifestation d'abord à la comtesse Aymar de Dampierre, qui en a été l'organisatrice, puis à MM. Randall Davies et Croft Murray, qui ont fait à Londres le choix des ouvrages exposés, enfin à M. Minto Wilson, qui a prélevé sur sa riche collection toute une série de caricatures relatives à la société, à la mode, à la politique, au cours de cent ans. Cela compose une exposition tout à fait nouvelle pour nous, très originale et très amusante, qui offre en outre l'intérêt de nous faire connaître un des plus grands dessinateurs anglais, dont le public parisien ignore à peu près tout : Rowlandson.

La caricature anglaise a précédé de beaucoup la nôtre, qui n'a pris de développement véritable que vers 1830 ; si elle a en partie contribué à la former, elle en est cependant différente, étant — du moins à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe — libre, hardie et crue.

L'exposition s'ouvre, comme il est naturel, par Hogarth. Il est surtout représenté par des gravures — fort bien d'ailleurs, car les planches de la *Vie d'une prostituée*, de la *Vie d'un débauché*, ou des *Quatre heures du jour*, pour ne citer que celles-là, sont de sa propre main : il a été graveur avant d'être peintre, ne s'étant mis à faire des tableaux que passé la trentaine. Aucun de ses dessins ; la plupart sont au British Museum, d'où ils ne peuvent sortir ; ils sont assez rares : nous savons par lui-même qu'il travaillait beaucoup de mémoire.

On répète volontiers que Hogarth est moins caricaturiste que moraliste. Il est vrai que le comique est chez lui rarement désintéressé, je veux dire qu'on y trouve une intention de sermon qui nuit à la beauté de ses ouvrages, car il s'attache à accumuler les détails significatifs (afin de se faire mieux entendre), encombrant ainsi sans raison picturale des compositions fortement établies. Mais son prêche n'est pas tout à fait ce qu'on dit en général. Sauf dans la série intitulée « Travail et paresse » où la pensée ne s'élève pas beaucoup au-dessus de celle qu'illustraient dans mon enfance les « Aventures du bon Toto et du méchant Tom », il ne cherche pas à tirer une moralité des vies qu'il nous raconte : sa prostituée, son débauché, le couple de son « Mariage à la mode », il les montre moins coupables que victimes des vices de la société où un mauvais destin les a jetés : le jeu, l'ivrognerie, la malhonnêteté, l'immoralité des parents, la cruauté des hommes et des lois. C'est à ces vices qu'il en a. Par là il est vraiment un caricaturiste, en ce sens qu'il accuse et charge (caricature vient de *caricare*, charger) des traits observés autour de lui, dans le seul dessein de les faire plus clairement apparaître et d'éveiller ainsi le rire et l'indignation. C'est à juste titre qu'on le tient pour le père de la caricature anglaise. La caricature existait en Hollande au XVIIe siècle, sous forme de satire, et avant cette époque en Italie, sous forme d'exagération voulue des traits d'un personnage (elle remonte à Léonard et au delà) ; mais Hogarth en a fait un art national où ces deux formes se combinent. Je ne sais si la floraison de caricatures qui distingue les trente dernières années du XVIIIe siècle en Angleterre aurait été aussi riche sans lui ; elle n'aurait certainement pas été la même.

L'exposition contient une toile de Hogarth, une des rares qui ne soient pas dans un musée : *le Goût dans le grand monde* (1742, à lord Iveagh). C'est une « charge », sans aucune intention morale, une simple satire de la mode du temps qui affuble pareillement une laide vieille femme et Vénus elle-même d'immenses robes à cerceaux, qui habille un barbon comme un petit maître, attribue à une tasse de porcelaine l'importance d'un chef-d'œuvre, pose les lunettes du connaisseur sur le nez d'un singe et donne un négrillon pour compagnie à une fraîche et jolie fille. Peinture excellente, où se retrouvent les meilleures qualités de Hogarth : accords imprévus de couleurs, exécution vive, grasse et spirituelle.

Auprès de Hogarth, il vaut la peine de jeter un coup d'œil à Collett et à Marcellus Laroon. Celui-ci était un curieux personnage, aventurier, acteur, chanteur, peintre et soldat : il se battit à Audenarde et fut prisonnier en Espagne ; ses dessins sont élégants et rappellent par certains côtés les œuvres françaises du même temps. Pourtant, c'est assez peu de chose. Hogarth est mort en 1764. Il faut attendre près de vingt ans pour voir paraître deux hommes de réelle valeur, inégaux d'ailleurs : Rowlandson et Gillray, qui sont presque exactement contemporains, ayant vécu l'un de 1756 à 1827, l'autre de 1757 à 1815.

Je parlerai tout à l'heure de Gillray, qui est le principal satiriste de la fin du siècle, mais qui n'est pas un grand dessinateur. Rowlandson est d'une autre essence. Quoiqu'il ait fait d'admirables caricatures, Rowlandson est mieux qu'un caricaturiste. Il est connu surtout en France par des estampes, souvent belles, mais qui, n'ayant pas été coloriées par lui, ont des tonalités vigoureuses qui ne lui appartiennent pas. Ses œuvres originales sont dessinées ordinairement à la plume et rehaussées de teintes d'aquarelles pâles et délicates. En sorte qu'à les voir au mur on n'est pas frappé d'abord de leur force. Il faut y regarder de plus près ; on s'aperçoit alors que le dessin, qui est des plus libres, est aussi des plus expressifs. La plume paraît se mouvoir sans effort et sans préméditation sur le papier ; les traits ne sont pas juxtaposés, isolés, ils se suivent et s'enchaînent ; les figures sont comme

incluses dans une ligne à peine interrompue, qui nous rend les formes sensibles avec une justesse et une vérité infaillibles.

Rowlandson est venu en France quand il avait dix-sept ans, auprès d'une sienne tante qui habitait Paris. Cela ne paraît pas lui avoir donné de sympathie pour les Français ; comme la plupart de ses compatriotes, le « foreigner », l'étranger, reste à ses yeux assez ridicule et digne de dédain. Mais il a beaucoup appris de nos artistes, à qui il a emprunté une vivacité, une légèreté alors peu fréquentes à Londres. Rentré dans sa patrie, il exposait dès 1775 à la Royal Academy : œuvres sérieuses, scènes historiques ou portraits. C'est vers 1780 qu'il trouva sa véritable voie ; il se mit à produire avec abondance et continua presque jusqu'à sa mort.

Le sujet de ses dessins ? Tout ce que la vie présente à ses regards. On a écrit que son œuvre était comme un équivalent graphique de *la Comédie humaine* de Balzac : c'est sans doute lui attribuer une profondeur qu'il n'a pas. Il voit d'un œil très pénétrant, il aperçoit clairement les tares et les ridicules et il trouve un certain plaisir à les accuser ; mais de critique point, de satire moins encore. Il ne juge pas. Il prend les choses comme elles sont, quelles qu'elles soient : la beauté, la grâce, le charme, la joie, mais aussi la laideur, la brutalité, le vice, la tristesse et la misère. Il a beaucoup couru le monde et vécu comme on vivait de son temps, s'adonnant sans contrainte au vin, au jeu, à l'amour et pas toujours le plus délicat. Son père, marchand aisé, mourut ruiné. Rowlandson hérite de sa tante une fortune appréciable — il la perd au jeu ; il se met au travail, gagne beaucoup d'argent, le reperd, en regagne. Sa bonne humeur ne paraît jamais altérée, ni épuisée sa curiosité. Il y a, à toutes les époques de sa vie, auprès d'œuvres excellentes, des œuvres moins bonnes, mais il ne semble pas qu'il se soit produit de changement profond dans sa manière, ni qu'il ait décliné.

On peut voir au Pavillon de Marsan un de ses premiers ouvrages, *la Place des Victoires*, de 1784, et une caricature, à peu près du même temps, représentant le duc de Queensbury, vieux débauché connu sous le nom de « Old Q », en compagnie d'une jeune et jolie femme : des traits de plumes aigus, des teintes transparentes légèrement posées, et quelle éco-

nomie de moyens ! Rien d'étonnant qu'on ait été frappé de son talent. Il trouva des imitateurs jusqu'à Paris (où il revint à plusieurs reprises) ; aucun doute que la *Promenade du Palais-Royal* de Debucourt, qui est de 1787, ne doive beaucoup au *Vauxhall* de Rowlandson, dessiné et gravé trois ans plus tôt.

Dans ces ouvrages, la déformation caricaturale est discrète. Ailleurs elle est plus poussée. Rowlandson a une faculté d'invention burlesque qui va jusqu'à la grandeur et lui permet d'atteindre ce que Baudelaire appelle le « comique absolu » par opposition au comique simplement narratif. Son *Avocat*, son *Auteur et éditeur* et d'autres pièces donnent une idée de cette forme de son talent qui l'apparente à Daumier. Son illustration pour la *Danse de la mort anglaise* est une admirable tragi-comédie ; il y égale les plus grands maîtres qui aient traité le sujet.

Parfois il est brutalement sensuel ; parfois il exprime un sentiment dramatique mêlé à un goût de l'horreur qui répond à certain côté de son tempérament. Mais le plus souvent il s'abandonne simplement au spectacle changeant du monde, que son esprit ensuite recrée. Il aime la rue, la foule où les gens se bousculent, car il sait tirer des corps en mouvement un étonnant jeu de lignes entrelacées. M. Binyon l'a très justement noté, ce qui fait la beauté de beaucoup de ses dessins, c'est qu'il sait créer entre les formes une sorte de rapport presque musical, grâce auquel toutes les figures viennent s'unir dans une arabesque continue, et se trouvent transposées du monde réel dans le monde imaginaire de l'artiste, fait de lignes et de couleurs.

Ce joyeux viveur est au fond un poète : il sent avec une délicatesse ravissante la grâce d'une femme, la beauté d'un paysage. Souvent ses verdures sont indiquées par un procédé un peu monotone, mais qu'on ne le juge pas là-dessus ; j'ai vu à Londres une aquarelle représentant des patineurs par une belle journée d'hiver : rien de plus exquis que le rendu des lointains glacés.

Il ne faut pas s'attendre à trouver chez les autres artistes qui nous sont montrés des qualités aussi diverses et aussi rares. Cependant les aquarelles de Dance sont charmantes ; les cari-

catures, largement lavées, de Woodward sont à la fois comiques et bien séduisantes par l'originalité de la facture. Les figures féminines stylisées de Fuseli et de Browne dégagent une poésie bizarre faite d'un mélange de plaisir intellectuel et de volupté à demi-dévoilée.

Avec Gillray et ses émules — qui d'ailleurs ne le valent pas — Bunbury, Heath ou Isaac Cruikshank, nous rentrons dans le domaine de la caricature satirique.

La caricature anglaise, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, s'exerce, comme toute caricature, sur les mœurs, les modes, les ridicules du jour ; mais, en outre, sur la politique, sur les personnages anglais les plus en vue et sur la famille royale elle-même. Elle est personnelle et violente. C'est une grande singularité dans l'Europe de ce temps-là ; en aucun autre pays, la vente d'estampes aussi vives n'eût été tolérée. En Angleterre, chacun avait liberté de critiquer à sa guise, au seul risque de s'attirer un procès. Personne, apparemment, ne protestait ; même en haut lieu, l'épiderme des gens n'était pas très sensible parce que la vie était restée par certains côtés fort grossière. Les plaisirs ordinaires des Anglais sont le vin, les femmes, les dés, la débauche, et ils n'y cherchent pas de finesse. L'ivresse est courante ; elle ne choque personne, non plus que les désordres et les violences qu'elle entraîne. Cette rudesse de mœurs explique le « ton » des caricaturistes.

Il semblerait que beaucoup de leurs gravures dussent avoir perdu leur sel par le seul fait qu'elles se rapportent à une actualité oubliée. Elles ont en effet besoin d'un éclaircissement, mais très bref, car elles visent des ridicules ou des vices assez durables pour leur avoir conservé la vie. Deux mots suffisent pour qu'elles retrouvent leur vigueur surtout quand l'auteur possède cette pointe de génie qui fait les grands satiristes. C'est le cas pour Gillray.

J'ai dit plus haut qu'il n'est pas un grand dessinateur ; il n'a, en effet, rien de la justesse d'observation, de la sûreté de main d'un Rowlandson. Ses dessins, dont un petit nombre subsiste, sont d'une belle invention, mais surchargés de traits de crayon et de plume, parmi lesquels la forme se devine sans

se dégager nettement. Pour les graver, il a fallu chaque fois en faire une sorte d'extrait. Lorsque cet extrait a été exécuté par un aide, presque toute la puissance du dessin original s'évanouit — que l'on compare, au Pavillon de Marsan, le croquis d'un *Combat en Espagne* avec la planche correspondante. Quand, au contraire, l'extrait est de Gillray lui-même, l'estampe conserve partie de la grandeur qu'a la première pensée. Alors sa caricature cesse d'être une simple image d'actualité pour rentrer dans le groupe de celles où Baudelaire voyait quelque chose d'éternel. Je pense à *la Marche vers la Banque*, d'un si large comique, à quelques estampes contre Napoléon ou à cette effroyable pièce sur la Terreur, intitulée *Apogée de la gloire française*, qui sort difficilement de la mémoire quand on l'a une fois regardée.

Gillray disparu de la scène, la caricature politique perd beaucoup de son accent. Les Cruikshank ou Heath sont souvent drôles, mais ils n'ont pas son imagination satirique. Quant à Doyle, son art est fort distingué : l'eau-forte a fait place à la lithographie ; le dessin est élégant, la couleur harmonieuse, l'idée spirituelle ; seulement la verdeur, la liberté, la crudité de la génération précédente ont disparu. L'Angleterre tend vers cette « respectabilité » qui, aux yeux des Français du XIXe siècle, paraissait la caractéristique de nos voisins. Avec la reine Victoria, qui monte sur le trône en 1837, et son mari le prince Albert, la cour devient le modèle des vertus familiales et de la soumission au devoir. La société anglaise, à la veille de la plus grande prospérité qu'ait connue son pays, se met à l'unisson. Il y a encore place pour le comique et pour l'humour ; les jours de la grande satire sont passés. L'estampe est détrônée par le journal : *Punch* paraît en 1841. Le caricaturiste devient illustrateur. On connaît les inventions si divertissantes de « Phiz », de Leech, d'Alden, de George Cruikshank. Les Anglo-Saxons ont gardé un sens du grotesque que nous savons apprécier, mais que nous ne possédons pas.

Un nom cependant, bien peu connu en France quoique l'artiste y ait travaillé, mérite encore d'être rappelé, celui de Chalon, peintre d'origine suisse, établi à Londres. On peut

voir ici quelques aquarelles de lui, caricatures de chanteurs, d'actrices, de cantatrices célèbres : Mademoiselle Georges, la Pasta, la Malibran, à la drôlerie desquelles on ne résiste pas. L'une, représentant une chanteuse anglaise, Marie Ann Wood, est, de plus, ravissante : Chalon a joué avec un goût exquis des gris tendres et du noir sur le papier blanc, et le visage aux joues fardées, aux accents nets, a presque l'acuité d'un Lautrec.

J'ai parlé au début d'un tableau de Hogarth ; l'exposition en renferme quelques autres. On s'amuse de la parodie de *l'École d'Athènes*, de Raphaël, peinte, dit-on, à Rome par Reynolds dans sa jeunesse, du groupe caricatural de Patch, où tous les personnages sont de profil comme des silhouettes découpées ; on aimera *la Conquête*, si joliment peinte, de Smirke et *le Clown Grimaldi*, de Cruikshank. On goûtera particulièrement la toile où Zoffany a représenté le célèbre acteur Garrick prenant le thé avec sa femme et un ami, sur la pelouse de leur jardin, au bord de la Tamise. Figures et nature morte sont peintes avec esprit, mais c'est le paysage qui fait le véritable prix du tableau. L'eau calme, le gazon vert, le saule argenté, les collines basses avec Hampton Court au loin, sous un grand ciel un peu nuageux, composent un ensemble vrai, un peu naïf, qui fait songer à la fois à Corot et à Rousseau le douanier. Cette paisible image de la campagne anglaise est aussi révélatrice à sa manière que les Hogarth, les Rowlandson et les Gillray.

PAUL ALFASSA

TABLEAUX DE PARIS

PORTRAITS OFFICIELS. — Les invités arrivent à l'ambassade d'Angleterre pour la soirée, après un dîner donné en l'honneur du président de la République et de madame Albert Lebrun. Des uniformes rouges, un officier écossais, parmi les habits noirs.

Brusquement, la porte poussée par un valet de pied, paraît un amiral. Je l'ai pris pour un Anglais, le visage évoquant un portrait de Reynolds ou de Raeburn, à la fin du siècle dernier. Le cheveu comme resté en coup de vent, autour d'un visage aux pommettes colorées, l'œil pâle, délavé (ce serait trop facile d'écrire par les embruns ou les tempêtes, mais on y pense,) la lèvre rasée, le nez volontaire et quelque chose d'à la fois emprunté et de si héroïque dans l'attitude qu'on le croirait sorti des brumes du passé pour un soir, et qu'il est comme un spectre vivant, sous les cravates de commandeur et les grands cordons qui plaquent sur le noir de l'uniforme, au-dessus du large galon doré du pantalon, des empâtements de vermillon et de garance et les éclairs de feux piqués aux pointes de plaques et de crachats.

J'imagine Nelson ressuscité. Le personnage est muet, il avance, silencieux, à pas comptés, un peu comme un splendide automate créé par un physicien de génie, mais qui va se désagréger devant nous, se fondre dans l'atmosphère, ne laisser, peut-être, sur le parquet ciré du salon à travers lequel il s'engage, suivi de sa femme vêtue de blanc, que les

plaques des ordres qu'il a reçus : l'amiral Guépratte, le héros de Dixmude, l'homme des *Demoiselles au Pompon Rouge*, à un âge apparemment où il semble que rien ne doive plus guère compter pour un être humain.

A l'entrée du salon voisin se tiennent l'ambassadeur d'Angleterre et lady Phipps, près de monsieur et de madame Albert Lebrun. Le merveilleux Reynolds s'incline à peine, engoncé dans toutes ses cravates, son col, et tenu dans son uniforme et son pantalon à sous-pied.

Il ne fait point sourire, il émeut, il est grandiose, il est dépaysé, il sort du temps.

... Le regard de M. Lebrun s'humanise devant l'amiral Guépratte, lequel n'est plus rien dans le présent, mais seulement dans le passé. Et qui s'éloigne, à travers les salons, de son train d'automate, sans mot dire, sans rien voir, ni daigner reconnaître personne — à quoi bon? — et qui promène son clair regard sans vie sur ces hommes, M. Camille Chautemps ou M. Paul-Boncour, qu'il ne saurait plus prendre la peine de discerner.

*
* *

M. Max Jacob parle d'Apollinaire, a la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Sur la place que domine le dôme du Panthéon dans la brume une pluie fine et les ténèbres enfin consistantes de la nuit. Le rez-de-chaussée de la bibliothèque Sainte-Geneviève offre l'aspect d'une réunion d'avant-garde où l'on compte ces dames cérébrales, averties, heureuses d'un plaisir auquel Rebattet n'a point sa place, ni Belloir, — en dehors de la mondanité, enfin, — et qui réservera peut-être quelque surprise, sans que personne sache d'où elle viendra.

Elle viendra, rassurons-nous, tout à l'improviste. Et le petit battement de cœur, toujours attendu, aura sa résonance.

Madame Rose Adler est l'Ariel de cette *Bibliothèque Jacques Doucet*, logée à la bibliothèque Sainte-Geneviève. M. Jacques Doucet, l'un des plus élégants couturiers de Paris, entre les deux guerres, de 70 à 1914, fils de couturier, homme de bonnes manières et de beaucoup de goût, avait, au long des années, collectionné le XVIIIe siècle, — c'était alors et c'est peut-être

encore ce qui semble le plus près de nous, peut-être à cause de la Révolution? — M. Jacques Doucet s'était soudain défait du tout et de l'hôtel de la rue Spontini pour se consacrer à l'art moderne. Il sut — et c'est un mérite ! — se faire heureusement conseiller.

Sans doute trouvera-t-on réconfortant, plaisant et moral, que l'argent gagné à vêtir tant de Parisiennes et tant de femmes du monde entier — qui alors se fussent crues déshonorées en ne portant pas une robe de Worth ou de Doucet (combien de fois, entre autres, ne lisons-nous pas ces noms dans le *Journal* de Marie Bashkirtseff?) — que l'argent gagné au milieu de la mousseline, du satin, des rubans maniés par tant de petites mains et portés par de si importantes personnes, ou qui se croyaient telles, serve aujourd'hui de fonds à une bibliothèque si considérable et si attrayante et que tout ce qui fut gagné rue de la Paix s'en vienne enrichir, au pied du massif Panthéon, une bibliothèque célèbre, qui porte le nom d'une grande sainte.

La *Patronne de Paris*, ce qualificatif n'exclue point la rue de la Paix du « patronnat » de Geneviève.

Honorons donc la mémoire de M. Jacques Doucet. J'ai connu cet homme affable, orné d'une de ces barbes blanches admirablement soignées, comme un tapis persan de soie, qui faisaient l'orgueil de gentlemen vêtus à Londres ou dont les tailleurs suivaient de près la mode anglaise, aux premières années de ce siècle. Son passage sur cette terre ne sera pas sans laisser de traces, comme celui de tant de gens — et de couturiers, entre autres, dont le souci semble avoir été trop fréquemment de vivre dans un luxe surpassant celui de leur clientèle, ce qui est toujours une erreur — et le témoignage d'une faiblesse dangereuse.

En somme, bien qu'il couvrît — le dimanche matin — les marches de l'escalier de son hôtel de valets de pieds à bas roses pour recevoir quelques dames, dites du monde, mais qui, parfois, n'en étaient point aussi complètement que ce collectionneur l'eût souhaité, même à cette heure matinale, qui n'engageait point, car on venait en gagnant le Bois. (Comme les *Patrons*, de M. Camille Chautemps, ces visiteuses étaient apparemment... de hasard.) Quand même,

M. Jacques Doucet aimait les choses, d'abord pour soi, ce qui devrait être l'unique raison de les désirer et de les chérir.

Grâce à quelques activités féminines, mademoiselle Adler, mademoiselle Marie Dormoy, la bibliothèque Doucet est destinée à s'enrichir, elle reçoit des cotisations et des dons.

On y fête aujourd'hui Guillaume Apollinaire et c'est M. Max Jacob qui doit parler. Mais à cinq heures, le conférencier n'est pas encore arrivé. A-t-il renoncé à quitter pour quelques heures son abbaye de la Loire, ses pères, ses frères blancs et tout ce qui environne une vocation de l'importance de celle accordée à la conversion de M. Max Jacob et à la pieuse existence dans laquelle il a décidé de confiner ce qu'il appelle sa vieillesse?

Mademoiselle Rose Adler est inquiète. La salle violemment éclairée, dans laquelle une large embrasure sert, à l'aide d'une marche, de théâtre pour la conférence, la salle est bondée. Au milieu des « jeunes », au premier rang, vêtue de noir, madame Jacques Doucet. Elle offrait, de l'avis général, un ravissant visage du XVIIIe siècle, au temps de la Collection, elle évoque désormais des maîtres antérieurs. Elle ressemble, avec beaucoup de bonté, dans ses ajustements flottants et noirs, à la Marie de Médicis, de Rubens, aux Ponts-de-Cé.

— J'avais proposé de *le* faire prendre par une automobile, me dit mademoiselle Adler, les yeux tournés vers la porte, par-dessus la cohue, mais *il* a répondu qu'*il* viendrait, comme d'habitude, dans une voiture de maraîcher.

Je ne sais pourquoi se dresse devant moi l'image d'un personnage du *Lys rouge*, pour lequel on adressa bien des reproches à Anatole France, qui avait brossé là une caricature de Verlaine, sous le nom de M. Choulette.

Je pense à M. Choulette, à son sac de voyage en tapisserie, en attendant M. Max Jacob. Je l'imagine, vêtu d'une peau de mouton et se dirigeant vers Paris, cahin-caha, étendu sur les choux de maraîchers faisant le trafic des Halles.

— ... Il est cinq heures un quart... Croyez-vous qu'*il* va venir? demande mademoiselle Adler, qui se glisse entre les auditeurs, afin de faire asseoir encore une personne de plus.

Cinq heures vingt... La causerie de M. Max Jacob était annoncée pour cinq heures précises!

Il y a là des éditeurs, des peintres, des musiciens, des voyageuses, des caricaturistes, des collectionneurs et des gens d'un type si agréablement cultivé qu'on les observe en se disant, depuis bien des années, que ce sont de *vieux Parisiens*, sans jamais s'être demandé ce qu'ils font ni même leur nom. Ils portent des raglans, d'aimables barbes, d'une coupe ou d'un flou particuliers, des chapeaux arrangés avec tant de personnalité sur des cheveux si artistement négligés qu'on ne sait s'ils ont été oubliés par un cirque anglais ou s'ils sortent d'une opérette de Coleporter. Vous pensez bien qu'il nous faut occuper nos « loisirs » nous aussi, puisqu'il nous en est octroyé à l'improviste.

— Croyez-vous qu'*il* vienne? demande de nouveau mademoiselle Rose Adler.

A cet instant, surprise! Comme jailli d'une trappe, sorti d'entre les lames du parquet de sa petite estrade, sans que nul ne l'ait vu passer, que personne n'ait flairé sa présence, Max Jacob est debout, derrière la table du conférencier, pas du tout Choulette du *Lys rouge*, pas du tout « voyage avec des maraîchers », mais en strict complet bleu foncé.... voire noir d'ivoire, les souliers luisants, en dépit de la pluie, — enfin tel que s'il avait été amené dans quelque *Packard*...

Le visage de l'organisatrice se colore comme le sommet d'une colline qui reçoit le soleil levant.

On entoure la table. On ne voit plus M. Max Jacob. Il est pourtant bien là. Quelque rumeur. Qui va s'apaisant.

Est-ce la cohésion des assistants, la lumière violente des globes dans lesquels brûlent des astres industriels, M. Max Jacob est ému. Son trouble vient du cœur et de l'humilité : de l'humilité d'une âme simple, d'un cœur ingénu, d'une existence consacrée à Dieu et qui, soudain, se trouve en présence des globes dans lesquels s'usent des astres à prix fixe, en présence des *vieux parisiens* sans nom et qui ont leur passé de quartier et de coterie, qui sont célèbres, peut-être, eux aussi, comme Apollinaire, comme M. Max Jacob, enfin...

M. Max Jacob exprime son émotion, debout, jambes croisées, la main droite lui assurant un point d'appui définitif sur la

table, la gauche, errant, à moins que la gauche ne devienne point d'appui et que la droite, ayant pris dans la poche du veston un cure-dent, un simple cure-dent, ne le tripote, n'en joue entre le pouce et l'index avec simplicité, humilité toujours, en homme qui arrive, nous dit-il, des bords de *sa* Loire, sans préciser. Mais tout le monde sait d'où !

— J'ai beaucoup de choses à vous dire... Apollinaire, évidemment, je l'ai beaucoup connu... C'est toute ma jeunesse !

A ce mot, il semble que s'auréole le visage du saint homme, du brave homme, du bonhomme, de l'homme pieux que nous avons devant nous, venu de *sa* Loire pour nous parler de sa jeunesse — et d'Apollinaire, en particulier.

Mais nous sommes tout de suite surpris et un vent froid traverse la salle : — « Je n'ai rien préparé... Je ne sais pas comment débuter ... Je ne savais pas que vous seriez venus si nombreux... Je vous remercie... »

Apollinaire, Apollinaire ! crient les entrailles des auditeurs qui ont attendu M. Max Jacob vingt minutes, au moins.

L'ami d'Apollinaire, l'un des créateurs du Surréalisme, a gagné une sorte de benoîte candeur à la fréquentation quotidienne des réguliers (je ne parle pas de ceux qu'on appelle des *réguliers* dans ce monde *spécial* de la pègre montmartroise qui naguère exerça une vive fascination sur l'esprit de M. Max Jacob. Je dis *réguliers*, en opposition à *séculiers*). Il est « visité » par l'esprit, par l'inspiration, évidemment, autant dire par Dieu lui-même. Aussi n'a-t-il rien préparé. Mais un mot lui ouvre aussitôt des voies et lui fait entendre des conseils.

Par exemple, un nom *(Picasso)*, un mot *(la jeunesse*, ou... *la vérité)* qu'il place avec indifférence dans son débit, puis, qu'il a l'air de recueillir dans une coquille, comme saint Jean prend l'eau du Jourdain sur la toile de Tintoret, pour aussitôt les ressaisir en enflant la voix, en les faisant précéder de l'exclamation : Ah !

— Ah ! Picasso — et, aussitôt, souvenirs sur Picasso.

— Ah ! la jeunesse — et, aussitôt, couplet fugitif.

Cette méthode, les prédicateurs l'ont employée. Des plus grands aux moindres. Et M. Max Jacob, la tient évidemment de « *sa* » Loire, comme il dit.

En réalité, cette conférence, non préparée, est incons-

ciemment ou non étudiée et finit par venir aux lèvres hésitantes, oh ! tout bonnement, tout chrétiennement, — même le nom d'un M. Weill, — que la mère d'Apollinaire aurait un jour présenté à M. Max Jacob et à un de ses amis, comme étant *le père de ses enfants.*

C'est là qu'une sorte de bagarre figée, si j'ose dire, s'élève. André Rouveyre s'est dressé, un peu à l'instigation de la veuve d'Apollinaire :

— Je proteste ! Nous protestons !... dit le célèbre dessinateur, qui a laissé un volume de dessins (je ne dis pas *caricatures*,) sur ses contemporains, avant guerre, que je retrouvais dernièrement et qui est à certains moments un chef-d'œuvre de psychologie sans bienveillance, partant excessive, partant toute ornée de vérités implacables.

«... Nous protestons sur certaines affirmations qui n'ont eu pour témoins que vous et un ami... qui est absent. Nous étions réunis pour entendre parler de Guillaume Apollinaire et vous nous faites un portrait de sa mère, outré,... etc... »

La mère d'Apollinaire qui portait un nom polonais, Angelica Kostrowizski a servi de tête de turque à M. Max Jacob, dans une manière, d'ailleurs fort réussie, quoique peut-être peu chrétienne. Nous l'avons vue, grâce au conférencier, le visage maigre et long, coiffée d'un immense chapeau, vêtue à volants, genre 1908, brandissant une cravache comme une autre eût tenu son ombrelle. Les auditeurs se sont amusés. Peut-être le portrait était-il indispensable pour expliquer certaine mentalité du fils d'après la mère ? Je ne sais. En ces matières chacun est maître chez soi. Mais il est bien certain que la dame au nom polonais et fille d'un officier de la garde pontificale, mère d'Apollinaire, a tenu dans la conférence une place qu'elle n'a peut-être occupée, chemin faisant, que parce que M. Max Jacob devant l'hilarité ne résista point au désir de jeter à ses fauves la pâture qu'ils réclamaient.

Nous aurions aimé qu'il fît quelques citations de celui dont il nous a dit, dès le début, comme pour l'écraser, qu'il fut le plus grand lyrique qui ait jamais existé. Nous eussions aimé apprendre que la mère de madame Kostrowizski était italienne, qu'Apollinaire, né en Italie, parla l'italien avant

le français, qu'il était *heimatloss*, à la déclaration de la guerre et, s'engageant, obtint la nationalité française.

J'ai connu Apollinaire, critique d'art à *l'Intransigeant* où il apprenait aux foules le nom de Picasso. Il avait été au collège à Monaco.

M. Max Jacob laisse tous ces faits ignorés. Pourtant une anecdote fixe un point précis de l'histoire de l'Art, au début de ce siècle. La scène se passe chez le peintre Matisse, vers 1905, dans un atelier, qui paraît d'après M. Max Jacob avoir été modeste, dans l'île Saint-Louis, si j'ai bonne mémoire.

M. Matisse avait reçu de l'Afrique équatoriale, une statuette tout en angles, fruste mais inspirée. Il avait été si frappé par l'harmonie nouvelle qui s'en dégageait qu'elle fut le sujet principal de la conversation, ce soir-là, entre Apollinaire, Picasso, Max Jacob et M. Matisse.

Puis les trois amis regagnèrent leur « *bateau-lavoir* » où ils vivaient en commun. Toute la nuit, Piscasso veilla, tandis que les deux autres s'étaient endormis. A l'aide de fils de fer, avec l'adresse qui lui est personnelle, son sens décoratif certain, Picasso avait fabriqué une série de personnages triangulaires, inspirés de l'idole nègre, mais occidentalisés. Apollinaire qui les vit au réveil s'extasia, ne put retenir, au dire de M. Max Jacob, son admiration, son trouble : le *cubisme*, le *surréalisme* étaient nés.

Mais l'intervention d'André Rouveyre, qui a l'air d'un Antonin prévu par les Étrusques, a troublé M. Max Jacob. Soudain, les périodes, d'ailleurs exquises, mais comme lancées d'un invisible trou du souffleur, par les *réguliers* de la Loire, s'embrument, l'esquif Max Jacob se dégonfle.

— Je me sens fatigué... Je vous demande pardon... Je vous remercie d'avoir écouté un vieillard. (M. Max Jacob exagère !) Je n'ai voulu que vous évoquer quelques souvenirs de ma jeunesse... La jeunesse ! (Cette fois l'inspiration ne dicte rien pour suivre le mot *jeunesse*.) Je vais regagner les rives de *ma* Loire, etc...

C'est fini.

Un vieux disque, émouvant (comme un disque peut devenir émouvant), nous fait entendre la voix d'Apollinaire dans un

profond silence, mais, hélas ! avec des finales chevrottantes — l'appareil est mauvais.

... Je le revois chez moi, le matin avant déjeuner, non point le pierrot magnifique dépeint par Max Jacob, ni ce saint Georges du bar de la rue d'Amsterdam, dont le veston dégageait les rayonnements d'une armure d'argent — mais le souffle court, un peu empâté, fixant ces yeux si curieux de la vie et des êtres autour de lui, interrogeant — et si poli, dans un langage si élégant.

Et il me semble, en me trouvant sous la pluie, sur le trottoir, au pied de la masse ténébreuse et pâtissière du Panthéon, avoir connu un autre Apollinaire, ou plutôt un autre aspect d'Apollinaire, tant il est réel que les êtres sont multiples et que certains possèdent ce don surprenant de se métamorphoser, selon les heures et les gens, et de pouvoir, à l'instant, se débarrasser d'eux-mêmes, d'un de leurs états, pour s'en créer un autre, immédiat et complet, intégral, tel que le souhaitent, pensent-ils, ceux auxquels ils s'adressent et qu'ils ne peuvent s'empêcher de vouloir conquérir.

*
* *

Le « Rapprochement Intellectuel » fête Jacques de Lacretelle. — Madame Louis Bour... Ce n'est pas un nom qui figure dans les mondanités ou les magazines. On ne saurait même porter deux noms en moins de syllabes et on ne sait pas, lorsqu'on le prononce, si les lèvres l'articulèrent et l'on ignore s'il fut entendu. Point de portrait dans des illustrés. Point d'annonce d'un « jour », sous la plume informée de madame de Buyzieux.

Une sorte d'anonymat en grisaille. La personne est là. Je ne saurais jurer que vous l'ayez aperçue. Elle parle. L'avez-vous entendue ? Oui. Mais reconnaissez qu'elle n'a pas élevé la voix. A-t-elle fait un mouvement, un geste ? Vous admettez avec moi que non. Est-elle petite ? Est-elle grande ? Grande, oui, sur son portrait par Boldini, en sa triomphante jeunesse. Le portrait est radieux. La jeune femme souriante sous d'abon-

dants cheveux ondulés, le teint éblouissant, l'extrémité des yeux remontant vers les tempes — ce qui donne une expression de curiosité comme de prudence au visage. Elle vient de quitter une fourrure que la main droite tient encore et qui s'écrase à ses pieds : — C'est un Boldini. Mais l'un des plus réussis que l'on puisse voir.

— C'est un Boldini..., me dit une dame. Et, sans avoir pris le temps de regarder la toile, sur laquelle miroitent les clartés : Quel beau portrait ! Qui est-ce ?

— La maîtresse de la maison, voyons !... Je l'ai connue, alors — nous avions vingt ans... Les avions-nous !... Mais la mode seule a changé — et aussi le factice piaffement boldinesque, car la jeune fille à la jolie voix n'apparaissait pas très différente de ce que vous la voyez aujourd'hui. Il était difficile de la faire chanter. Le rose lui seyait à ravir. Et les clartés de l'intelligence se croisaient dans ses yeux avec ceux d'une innocence sûre de soi. Elle est une des jeunes images que ma jeunesse a gardées avec la plus grande netteté.

... Sept, huit tables dans les salons du docteur Louis Bour, devant des buffets chargés de pâtisseries et de cocktails qui ont servi pour un thé en l'honneur de la « réception » de Jacques de Lacretelle — thé transformé, vers neuf heures, en repas par tables de dix, dans un grand *brouhaha*, — je pense que l'emploi de ce mot ne serait pas condamné par *Lancelot* — qui est là, précisément, sous les traits et dans la forme élégante et bien vivante de M. Abel Hermant.

— Combien d'académiciens ? demande ma voisine à M. le duc de La Force.

Je lui réponds, sans attendre que M. de La Force ait nombré les assistants :

— Quarante-deux !... au moins !

Nous en apercevons à toutes les tables.

Tout à l'heure, nous parlions de l'état de santé de M. Georges Goyau, qui vient de remplacer M. René Doumic au poste de Secrétaire Perpétuel, et qui dut prendre le lit, puis le quitter pour la réception de Jacques de Lacretelle — mais le reprendre sans assister à la réception qui suivit et où l'on regrettait madame René Doumic, car la salle Decaen paraissait déserte

sans le beau regard sombre des Hérédia et son incomparable grâce.

Le coup de tonnerre, bien insolite à la fin de janvier, qui éclata dans un ciel de suie, à l'instant où allait commencer la « cérémonie », causa la mort subite d'un assistant qui venait à l'Académie pour la première fois, le brave docteur Le Tellier, un homéopathe avisé. M. Goyau fut fâcheusement frappé par cet incident. Il dut donner des ordres, improviser une action, car le corps demeura plus de deux heures derrière un paravent.

— ... Comment, il y a quarante-deux académiciens ici, ce soir? Mais je ne les croyais que quarante!

— ... J'avais mal compté, dis-je... Mais je ne dois pas m'être trompé de beaucoup.

J'aperçois M. Mandel faisant vis-à-vis à M. Georges Lecomte. Madame la duchesse de la Force est à droite du député de la Gironde. A la gauche, madame Langeron. A la droite de M. Georges Lecomte, la comtesse Charles de Chambrun, à sa gauche, je ne vois pas, je ne vois plus : M. Lecomte s'est levé pour prononcer un toast en l'honneur du récipiendaire... Mais j'ai le temps d'apercevoir le joli visage et le sourire de madame la marquise de Crussol, modestement au bout de la table, face à M. Henry Bernstein...

Pendant le toast, M. Jacques de Lacretelle s'est retourné vers celui qui, debout, parle avec aisance, s'adressant familièrement à lui, évoquant des générations de Lacretelle qui furent à l'honneur et servirent la France avec éclat. Que de bonhomie, de gentillesses! La barbe blanche de M. Georges Lecomte a des frimas d'arbre de Noël. J'y vois trente-six petites chandelles, tandis que, souriant, l'écoutant du coin de l'œil, les lèvres se retroussant aux commissures avec une joie toute juvénile, Lacretelle a bien plus l'air d'être félicité pour un prix que pour une élection à l'Académie. Je sais bien que nous revenons peut-être à d'anciennes traditions, que Watteau avait vingt-cinq ans lorsque l'Académie des Beaux-Arts l'appela. Perroneau moins de trente — et que l'on vit, en un temps, des jeunes hommes parmi les Quarante.

... Pendant le toast, madame Louis Bour s'est glissée entre les deux salons, au milieu des tables, c'est-à-dire sur le côté

de la pièce, comme avec le sentiment d'être invisible et de ne chercher qu'à se plaire à ce tableau bien littéraire et, surtout, en fin de compte, bien parisien, grâce à l'apport du *Rapprochement Intellectuel*, que préside le duc d'Harcourt. A sa table, celui-ci a pour vis-à-vis M. Paul Reynaud. La duchesse d'Harcourt, à une autre table, le comte de Chambrun à sa droite, M. Paul Valéry et M. François Mauriac dans son voisinage, ainsi que mademoiselle Ève Curie, qui semble une souriante et brune Walkyrie, à laquelle un Wotan impérieux aurait arraché son casque.

... Les yeux remontés vers les tempes de madame Louis Bour voient tout, sourient à tout, paisiblement, il semble qu'elle soit dans une salle de temple où tout lui serait consacré et où elle eût lentement, sans y paraître et sans doute sans le vouloir, tout préparé, tout aménagé. Elle néglige le socle central qui lui est dû, pour n'être, à l'écart, que spectatrice et goûter le plaisir incommensurable de n'être plus rien, — chez soi — au milieu de cent convives.

Je ne puis m'empêcher de considérer non plus sans satisfaction une autre femme, une amie courageuse, — une « solide normande », *Magdelon*, comme je l'appelle, qui semble devoir aux pommiers de Normandie l'éclat de ses joues et à laquelle le XXe siècle ne fait pas la place que le XVIIIe lui eût acquise. Amie de tous les jeunes, à la suite, introductrice de plusieurs générations, — déjà — qui lui demeurent fidèles, songeant, en somme, beaucoup plus aux autres qu'à soi, faisant d'un petit appartement un palais, donnant des dîners de quarante où l'on ne croirait pouvoir tenir plus de douze, mêlant aux grâces désuètes d'un bouquet de coquilles de Saint-Servan très 1830, une toile d'Utrillo et faisant voisiner ses portraits par Jacques-Émile Blanche avec des études de ceux qu'elle connut, encouragea et qui « ne sont pas restés en chemin » (comme disait Forain du peintre E. Dufeu), mademoiselle Madeleine Le Chevrel, instigatrice et secrétaire générale in-partibus de ce *Rapprochement Intellectuel* est une personne avec laquelle il faut compter.

— 30 000 francs de rentes de plus ! me disait, autrefois, une dame qui avait confiance en soi, — et en moi — et j'aurais tous les ministres à dîner !...

— 30 000 francs de rentes! — semble dire, dans l'éclat d'une robe persane de féerie, Madeleine Le Chevrel, coiffée d'une plume noire couchée sur le front, — ... et j'ai tout !

... Mais voici la péroraison du toast. M. Georges Lecomte s'engage, au nom de tous les académiciens, à voter, le jour venu, pour le jeune Amaury, fils de Jacques de Lacretelle, aujourd'hui âgé de neuf mois, le jour où il lui plaira de se présenter aux suffrages des Quarante. J'aperçois M. Henry Bordeaux et toute l'Académie qui l'applaudit, et madame la vicomtesse de Noailles, qui, elle, a créé sa libre académie, place des États-Unis.

... Le long du quart de cloison contre lequel elle s'était dissimulée, madame Louis Bour, quasi invisible, s'efface, se perd, — dans la confusion qui suit un tel dîner, à la fin duquel, comme dans *Shéhérazade*, au temps de Nijinsky, nous avons vu défiler, dans l'appartement de l'avenue Foch, dix entremets « montés », aux mains des maîtres d'hôtels, qui semblaient être devenus danseurs d'opéra.

*
* *

Les *Arts Ménagers*, qui se tiennent au Grand-Palais, sont à l'image du temps présent. Ils en sont le reflet le plus palpable, le plus discret. On y trouve de tout. Ce n'est pas une exposition, c'est un rassemblement et il est fort agréable. Nous y trouvons ce qui peut collaborer au bien-être des familles. Songeons à toutes celles qui se croient encore aujourd'hui privilégiées et qui seront peut-être bien aises de trouver là mille articles ménagers, rapides, commodes, destinés à supprimer bien des efforts. Il ne faut pas négliger pareille diversité, elle est instructive. Elle a sa nécessité, elle fut prévue pour les temps qui viennent. Elle surclasse en qualité la Foire de Paris. Comment ne pas souhaiter, en envisageant le pire, une salle à manger dans laquelle se trouverait ce fourneau électrique, radieusement blanc et acier, ces « plongeoirs » pour laver, rincer, égoutter la vaisselle. Allez-y voir, mesdames, quelque

jour, vous serez peut-être ravies de quelques-unes de ces acquisitions, inutiles aujourd'hui, — peut-être indispensables demain.

Il serait temps de différencier une existence améliorée par quelques privations, libérée, assainie moralement, d'une existence luxueuse devenue trop lourde et que fierté ou orgueil maintiennent encore, petitement.

Vers des temps nouveaux, il faut marcher avec un esprit plus confiant, s'y assimiler, non point pour s'y noyer, mais pour noyauter ceux qui s'y trouvent entraînés et les maintenir en bon état, ce qui permettra que tout ne sombre pas dans la définitive misère et que la civilisation ne fasse un plongeon de quelques siècles dans les ténèbres.

Je me suis naguère beaucoup ennuyé en traversant le hall du Grand-Palais, j'ai même laissé passer bien des *Arts Ménagers*, sans y mettre les pieds. J'avais tort.

Les pères devraient y conduire leurs fils, je parle des riches, les mères y entraîner leurs filles. Ou, plutôt, ce sont les enfants qui devraient y entraîner les parents pour leur prouver que, grâce à l'électricité, grâce à mille progrès, il n'est ni impossible ni ennuyeux de faire le ménage ou s'occuper de son auto. Le goût d'un art décoratif que nos prédécesseurs ont de longtemps laissé dévier de sa signification première, qui était moralisatrice, inspiratrice, a placé ceux qui possèdent dans un luxe et une fréquente oisiveté qui leur donnent les fausses apparences d'ennemis publics du peuple, alors qu'ils devraient en demeurer les dirigeants, les patrons, c'est-à-dire une manière de père, — en tous cas les frères aînés.

Les *Arts Ménagers* collaborent à des conceptions nouvelles. Je trouverai le comble du luxe, — pour employer un mot que j'ai toujours instinctivement banni tant il est misérable et destiné à satisfaire les moins intéressants des individus, qui ne sont point ceux à qui nous nous adressons, — au cœur d'un appartement clair et simple, une salle à manger dans laquelle tout ce qui peut servir serait si ingénieux, si récent, si propre, si nécessaire, qu'on y voudrait faire soi-même la besogne, rapidement, sans aide que celle offerte bénévolement par les jeunes filles ou les invités.

Combien de fois s'ennuie-t-on dans ces cadres exécutés

par des tapissiers qui ne tiennent aucun compte de leur temps, qui restent aux consoles du XVIIIe siècle, aux dessertes Régence, aux canapés du temps de Louis XV ! Personne n'en admire plus que moi la qualité — lorsqu'elle existe — mais pourquoi recommencer toujours à créer un cadre *à la manière des temps passés*, vivre entre des bahuts de la Renaissance, se créer un boudoir vénitien, un hall anglais du temps des George. Autant d'amères erreurs qui confinent dans des apparences d'époques (que nous croyons meilleures parce qu'elles sont plus anciennes), des gens qui redeviendraient raisonnables, actifs, ouverts à la charité, à la solidarité, s'ils se débarrassaient une bonne fois d'une conception qui fait d'eux, dans leur propre temps, des exilés.

La salle à manger que j'imagine aux *Arts Ménagers* avec ses blancs et luisants accessoires, s'accommoderait fort bien de quelques tableaux, anciens ou modernes, car *il n'y a pas d'époques* (elles ont été créées comme on met des pancartes ou des garde-fous en Suisse pour les ascensions connues), il n'y a pas d'*époques*, il y a des *peintres*. Les sièges pourraient être anciens, ils devraient être *confortables*. On devrait, en un mot, avoir pensé à la facilité de vivre, à l'écomonie (à l'agrément qu'elle procure en facilitant cet *argent de poche* dont on se plaint si souvent de manquer), et rompre avec ce qui n'a rien à voir avec la véritable tradition, qui est noble et toute morale. Ce qui crée soi-disant l'apanage de la richesse nous semble trop fréquemment aussi démodé que le paraîtrait, dans un salon entre deux femmes, qui portent les derniers modèles de Chanel ou de Schiaparelli, une dame, affublée des atours de la reine Marie-Antoinette, de la reine Margot ou de madame de Castiglione.

Aux *Arts Ménagers*, l'Exposition des antiquaires, consacrée au *Boudoir*, souffre de tout ce que je viens de dire. Elle rassemble des débris, elle les raffistole, elle couvre de satins éclatants les sièges, à tel point que nous sommes repus de satin pour le restant de nos jours, nous qui l'avons aimé, modeste, sur quelque joli modèle de chaise ancienne isolée, entre la dorure de vieux cadres dorés...

Ces *reconstitutions* ne sont jamais accomplies, réalisées d'ailleurs, ou à de bien rares exceptions près, que par des

gens qui n'y sont en rien préparés, et qui traitent un appartement pour la représentation, non pour la vie intime.

Quelques jeunes gens partent enfin, d'un point de vue différent, mais ils n'exposent encore que dans leurs magasins.

On voudrait crier à tous : « Un peu de simplicité, d'humilité, de bon sens ! »

Mais je me demande pourquoi — et pour qui j'écris cela... Aurons-nous encore une habitation dans quelques mois?

ALBERT FLAMENT

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LE COLLÈGE DES BERNARDINS

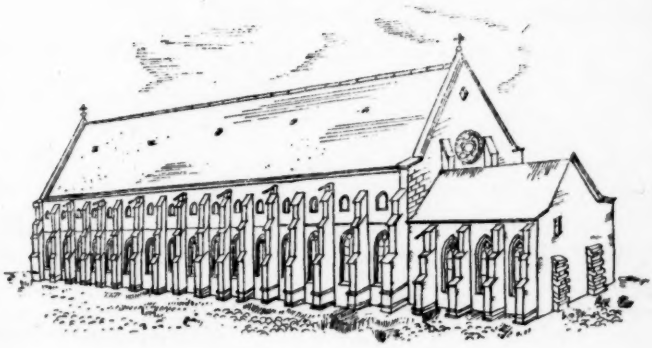
Naguère — il y a sept ans à peine — vers la naissance du boulevard de Saint-Germain, à l'entrée de la rue de Pontoise, une curieuse construction attirait le regard. C'était la Fourrière : un hangar à voitures, arche géante où s'abritait aussi une maison minuscule réservée aux bureaux.

La Fourrière a émigré (rue de Dantzig) et la Ville vient de la remplacer par une piscine municipale banale à l'extérieur mais qui a le mérite de dégager un vieux mur imposant.

On s'approche, on tourne par la rue Saint-Victor ou le boulevard et, rue de Poissy, un grand bâtiment apparaît, épaulé de contreforts, percé de baies en tiers-point. Au portail du n° 24, une inscription : « Caserne de sapeurs-pompiers ». Sur la façade, une plaque : « Collège des Bernardins ».

Sous le règne de saint Louis, Étienne de Lexington, un Anglais devenu abbé de Clairvaux, voulut en effet que ses moines, fils de saint Bernard, suivent les cours de l'illustre faculté de théologie parisienne. Il les abrita dans un collège qu'il établit au Chardonnet (entre la Seine et la rue Saint-Victor). En 1336, un ancien élève, le languedocien Jacques Fournier, devenu pape sous le nom de Benoît XII et grand bâtisseur du palais d'Avignon, voulut prouver magnifiquement à notre ville sa reconnaissance. Derrière un mur crénelé, il commença d'édifier un vaste ensemble : église, sacristie, collège et cloître. A sa mort (1342), le cardinal Curti, son compatriote, poursuivit son œuvre.

L'église fut interrompue par la guerre de Cent ans. Cependant on admirait sa hardiesse ; c'est, dit Sauval, « un gothique, mais de la plus belle, de la plus délicate et



plus grande manière que nous ayons à Paris ». Entre l'église et la sacristie, un escalier de pierre à double révolution passait pour une merveille. Le bâtiment du collège, qui abritait au sous-sol les celliers, dans le grande nef du rez-de-chaussée les salles de classe et le réfectoire, au premier étage les dortoirs, était également célèbre.

Mais, en 1774, *les jardins vers la Seine sont vendus et l'on y construit un marché aux veaux encadré des rues actuelles — les meilleures bêtes venaient de Poissy et de Pontoise, d'où le dicton. — La Révolution abat l'église (en* 1888, *on a retrouvé le mur du sud sous le n°* 31 *du boulevard) et la municipalité établit dans les cours la Fourrière et une école. Enfin, en* 1845, *elle donne le collège aux pompiers, malgré Montalembert, qui vitupère — déjà, et déjà en vain — la jeune administration des Monuments historiques.*

Les pompiers ne sont pas responsables de l'état du bâtiment : on le leur a livré après avoir aplati le toit, remblayé le sous-sol, élargi les fenêtres, coupé par cent cloisons la triple nef de la grande salle, etc. Malgré tout, ce collège gothique se prête mal à leurs utiles exercices. Comme eux, tous les gens de goût demandent qu'on les établisse mieux et ailleurs. On eût dû leur donner le terrain proche où s'élève le prétentieux « Palais » de la Mutualité, mais maintenant encore il ne serait pas très malaisé de trouver pour eux une place commode.

Le gros œuvre, les voûtes, les colonnes de l'édifice sont intacts : rétablir les niveaux, démolir les cloisons, refaire le sol et le toit coûterait trente fois moins qu'un palais d'Exposition et l'on retrouverait deux salles admirables (71 *mètres sur* 13), *sans rivales à Paris et peut-être en France.*

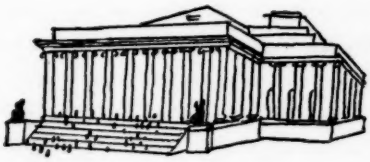
Quel beau musée lapidaire ce serait ! On rêve d'y classer les monuments qui s'effritent aux jardins de Cluny ou, rue Payenne, s'entassent dans l'orangerie de l'hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau : deux mille ans d'histoire de Paris.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIEBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



Bien qu'aucun n'ait pris jusqu'ici un caractère d'acuité inquiétant, les sujets de préoccupation n'ont pas fait défaut à la Bourse de Paris depuis le début de ce mois de février.

Au premier rang s'est placée, comme de juste, la tension des devises étrangères qui, un moment, dans les derniers jours de janvier, a porté la livre sterling un peu au delà de 155. *Celle-ci, dans la suite, a été ramenée légèrement au-dessous de* 153. *C'est bien davantage en dehors de la Bourse qu'à la Bourse même que ces mouvements ont été commentés et accompagnés de rumeurs déplorables. Sur le marché, on sait à quoi s'en tenir et l'on y témoigne une prudence louable. La modération même des opérations spéculatives, le faible volume des tractations quotidiennes, aussi bien à terme qu'au comptant, en sont la preuve. On attend avec résignation le déroulement d'événements dont l'aspect, pour n'être point favorable, n'exclut pas, néanmoins, une certaine confiance. C'est une attitude de sagesse qui, dans les circonstances présentes, vaut d'être estimée.*

Depuis des mois, on attend quelque chose qui soit susceptible de ranimer une économie languissante, une production défaillante, et l'on ne voit rien venir qui puisse rassurer les épargnants et les capitalistes. Au contraire, certains semblent éprouver une satisfaction malsaine à menacer, en chaque occasion, les détenteurs de capitaux. Lentement l'esprit d'initiative s'est amenuisé et il a presque disparu. On ne crée plus d'entreprises nouvelles chez nous. Jusque vers 1932, *la moyenne mensuelle des capitaux investis dans la création de Sociétés anonymes nouvelles s'échelonnait entre* 50 *et* 100 *millions. Depuis quatre ou cinq ans, cette moyenne a décliné rapidement jusqu'à descendre, pour* 1937, *à* 1 *million seulement en chiffre rond. D'autre part, les entreprises existantes, qui, toutes, auraient besoin de se procurer des ressources nouvelles soit pour renouveler ou modifier leurs installations, soit pour les développer, ne peuvent — à de très rares exceptions près — procéder à des émissions nouvelles. Enfin, depuis au moins sept ou huit ans,*

notre marché financier, de plus en plus accaparé pour subvenir, tant bien que mal, aux seuls besoins constants et grandissants de l'État, n'a plus été alimenté d'éléments jeunes et vivaces; il s'est trouvé ainsi contraint de ne travailler que sur une matière atteinte simultanément par la sénilité et par l'adversité.

Les familiers de la Bourse se plaignent parfois, avec quelque amertume, que les « animateurs » aient disparu. Ne doutons pas qu'il en reviendrait vite si les circonstances redevenaient favorables. En vérité, sur le marché financier comme ailleurs, il faudra s'adapter aux événements nouveaux. On y trouvera même, j'en suis convaincu, au moment propice — vers lequel nous nous acheminons, inconsciemment peut-être — des possibilités inattendues. Ceux qui auront assez d'initiative pour ne pas demeurer dans les sentiers battus doivent se préparer à être prêts à l'action, au moment opportun.

Nul ne peut encore prévoir si le vent, à la Bourse, tournera lentement, avec de prudentes hésitations, vers les adaptations imposées par la nécessité, ou s'il soufflera impétueusement. Ce qui paraît certain, toutefois, c'est que, comme le dit un de mes confrères financiers « il faudrait bien peu de chose pour renverser la vapeur, car — à moins de croire à des complications internationales très graves — on est bien obligé de constater que les plus belles valeurs sont tombées à des niveaux de dépréciation qui n'avaient même pas été atteints pendant la guerre ». Cette constatation est parfaitement exacte. Il n'est nullement exagéré de dire qu'un grand nombre des valeurs traitées à notre Bourse possèdent — compte tenu des discriminations nécessaires — un potentiel de hausse remarquable qui, tôt ou tard, se manifestera avec une vigueur dont on sera surpris.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU SEPTIÈME VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1938

		Pages.
P.-E. FLANDIN	Prévisions politiques pour 1938	5
PAUL MORAND	Malthus ou du Contingentement	17
LOUIS FRANCIS	Hassan. — II	36
LÉON TOLSTOÏ	Journal intime (1910)	59
CONSTANTIN DE GRUNEWALD	Yougoslavie	82
JEAN FONTENOY	L'Américaine et Pi	108
ADRIEN DANSETTE	La Naissance du Boulangisme	143
LOUIS ROUGIER	Retour au Libéralisme	179
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	198
COMTE D'ARSCHOT	L'Institut Butantan	213
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et de Londres	221

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1938

A. DE CHATEAUBRIANT	Souvenirs	241
BERNARD LAVERGNE	L'Expérience Chautemps	269
JEAN DE LA VARENDE	Frères Ennemis	294
ROBERT DE TRAZ	André Siegfried	311
ADRIEN DANSETTE	Royalistes et Boulangistes	331
ANDRÉ COLLIEZ	La Situation en Afrique du Nord	367
LOUIS FRANCIS	Hassan. — Fin	390
* * *	Optimisme français	416
GÉNÉRAL DUVAL	La Bataille de Santander	427
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	453
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Musiques hors de l'Exposition	461
JEAN POIRIER	Parmi les livres	475

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1938

		Pages.
IGNACE LEGRAND	La Jeune Anglaise. — I	481
D. HALÉVY, E. PILLIAS	Lettres inédites de Gambetta	512
ED. GISCARD D'ESTAING	Conflits sociaux	532
ERSKINE CALDWELL	Prière au Soleil levant	549
PAUL BAUDOUIN	Données du Problème français	571
F.-P. ALBERT, J. DYSSORD, PATRICE DE LA TOUR DU PIN	Anthologie 1938	596
GÉNÉRAL L. KOELTZ	Ludendorff à Tannenberg. — I	607
JESSIE CONRAD	Comment j'épousai Conrad	631
ALBERT MOUSSET	L'Idée slave	649
LOUIS HOULLEVIGUE	La Matière et l'Énergie	665
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	674
MARCEL THIÉBAUT	De Pepys à Melville	683
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	701
PIERRE D'ESPEZEL	Vieux Paris	717

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1938

LUCIEN MAULVAULT	Glaïeul noir. — I	721
J. BENOIST-MÉCHIN	Le Putsch de Munich (1923)	745
ALPH. DE LAMARTINE	Lettres inédites	770
CAMILLE MAUCLAIR	En Égypte	790
IGNACE LEGRAND	La Jeune Anglaise. — Fin	813
F.-F. LEGUEU	L'Art d'emprunter	847
R. DE ROUSSY DE SALES	La Rechute américaine	857
GÉNÉRAL L. KOELTZ	Ludendorff à Tannenberg. — Fin	876
GÉRARD BAUËR	J. de Lacretelle à l'Académie	910
★★★	Le quatrième Cabinet Chautemps	916
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	921
PAUL ALFASSA	La Caricature anglaise	931
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	939

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE LA MORT D'EUGÈNE LABICHE

EUGÈNE LABICHE

THÉATRE COMPLET

11 volumes in-16

Chaque volume . . . . . **15 fr.**

OUVRAGES D'ACTUALITÉ

CHRISTIAN DE CATERS

VISAGES DU JAPON

Avec 16 héliogravures et une carte

Choses vues...

Un volume in-16, sur beau papier Outhenin-Chalandre. **18 fr. 75**

GEORGES BARBARIN

JÉSUSA DE GUIPUZCOA

ROMAN

L'âme complexe des Basques espagnols.

Un volume in-16. . . . . **15 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3 RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.

S
R

ıs

de
ris,

t la

nent

dites

0 fr.
0 »